*Présentation*

Je m'appelle Philippe Blasband. J'ai 45 ans. Je mesure 1 m 92 et je pèse entre 85 et 88 kilos. J'ai des problèmes de perte de poids. Je brûle trop vite ce que je digère. Si je saute un en-cas ou que je ne mange pas assez de féculents ou de graisse pendant un repas, je perds 2 à 3 kilos d'un coup.
J'étais roux, mais je suis maintenant grisonnant. Je suis divorcé et j'ai deux filles, Marie, 15 ans, et Suzanne, 8 ans. J'habite un grenier aménagé, dans la commune de Forest, à Bruxelles. Je suis un écrivain belge. J'écris des romans, des pièces de théâtre, des scénarios de films, et, parfois, je mets en scène. J'ai sans doute des problèmes d'attention : je dois toujours mener plusieurs projets de front. J'ai déjà essayé de travailler en me concentrant que sur une seule oeuvre. Le résultat fut déplorable : je perdais toute imagination, toute facilité, toute grâce. Contrairement à ce que croient certains, je ne me disperse pas ; je n'ai d'autre choix que d'écrire, en même temps, plusieurs scénarios, pièces, romans, sinon, je ne m'en sors pas.
Certaines nuits, à peu près trois fois par semaine, je suis aussi un super héros bruxellois : Captain Europa. Normalement, je ne devrais pas en parler publiquement. Mais depuis qu'en 2007 la Dernière Heure a révélé mon identité, je ne vois aucune raison de me priver.
Par ailleurs, je suis un joueur de Tibia, un MMORGP ( jeux massivement multijoueurs), sur un monde et sous une identité, que par contre, je ne révélerai pas ici. J'y joue tout en travaillant sur mon ordinateur : toujours mon problème de manque d'attention.

Ce journal n'est pas un blog, un vlog ou un zlog. Ceci est un journal d'écrivain. Ceci est une démarche professionnelle.
J'ai l'air prétentieux en disant cela. Mais il s'agit juste de préciser mon point de départ : pour un amateur, le plus important, c'est de s'exprimer, c'est la joie de créer, c'est le processus. Si le résultat à une quelconque qualité pour autrui, tant mieux. Mais ce n'est pas primordial.
Pour le professionnel, au contraire, ce qui est le plus important, c'est cette qualité pour autrui, c'est le résultat. Si le processus est agréable, ou instructif, ou enrichissant, tant mieux. Mais ce n'est pas son but. Si le processus est pénible et laborieux, cela n'a aucune importance, tant que le résultat fonctionne avec une certaine efficacité sur autrui. Cet autrui peut être une seule personne ; cet autrui peut être toute la race humaine, présente et à venir. Créer une oeuvre en tant que professionnel, c'est un acte d'amour envers cet autrui.
Un artiste professionnel est une pute.
Les amateurs, ce sont des branleurs.

Il n'y aura, dans ce journal, aucun lien externe ou interne, aucune vidéo ou photo ou dessin, aucune possibilité de commentaires ou de liens vers les programmes à la mode comme Twitter ou Facebook. La présentation sera la plus sobre possible : le moins d'emballage possible ; le plus de contenu possible.

J'ai créé ce journal pour différentes raisons, mais entre autres en réaction aux " La semaine de ", qui paraissent dans l'édition du samedi du journal Libération. La grande majorité de ceux qui y écrivent fait partie de ce que j'appellerais la gauche molle, une gauche qui ne milite pas, qui n'a plus aucune idéologie, qui ne croit plus aux grands soirs, et qui, dès lors, n'a plus grand-chose à se mettre sous la dent, hormis peut-être quelques exclamations outragées devant les injustices du monde et, parfois, des signatures gribouillées dans une pétition.
Jamais aucun écrivain de droite n'est invité à écrire sa semaine dans Libération.
Il faut dire que ça se fait rare, les écrivains de droite. Ce phénomène n'est pas seulement francophone ; il est mondial. Il n'y a plus que des écrivains de gauche, en général une gauche molle, sinon quelques trublions qui flirtent avec l'extrême droite, comme Lemontov.
J'ai donc décidé d'être un écrivain de droite, parce que cela manque et, surtout, parce que c'est plus beau stylistiquement. L'écrivain de droite peut vociférer, affirmer, condamner, sans jamais rien devoir expliquer ou prouver, sans regret ou tergiversation. Il peut se permettre d'être lapidaire, précis, sans nuance.

*17 avril 2010

Sept fantômes*

Hier soir, j'ai eu ma petite fille de huit ans, Suzanne, dans mon grenier. Sa mère, A., " sortait ". J'imagine qu'elle rencontrait un homme. Ni moi ni elle, après deux ans de séparation, nous ne nous sommes recasés. Je sais très bien pourquoi moi, je n'y parviens pas ; je me demande par contre pourquoi elle reste célibataire. J'avais toujours cru que dès que j'aurai le dos tourné, elle se remarierait fissa.
Hier soir, normalement, j'étais de garde, en tant que super héros, dans le quartier européen. Je me suis fait remplacer par Firetooth, qui me devait bien ça.
Après un repas studieux (fishstick-salade, comme elle aime), Suzanne a voulu jouer au jeu des sept fantômes, un jeu de cartes, qu'elle avait pris avec elle. J'ai d'abord cru que je la laissais gagner. Puis, je me suis rendu compte qu'elle me battait à plates coutures, sans effort apparent.
Physiquement, Suzanne ressemble à sa mère. Heureusement. Elle a de grands yeux verts, un casque de cheveux blonds ondulés, un grand front boudeur, la peau pâle et délicate, les pommettes prononcées. Elle est souvent rêveuse, lunaire, et souvent, aussi, très sérieuse.
Au moment de la mettre au lit, perfidement, je lui ai demandé où dormait Marie, sa grande soeur.
- Chez sa copine Simone. Elles vont d'abord au théâtre avec leur classe. C'est une pièce de Molière. Et puis, elle dort chez Simone. Simone habite près de leur lycée.
J'eus un pincement de jalousie : Marie n'est jamais venue voir une de mes pièces !... Elle n'a jamais vu, non plus, aucune de celles où jouait A., sa mère. Marie m'avait expliqué que cela dérangeait de voir sa propre mère amoureuse, ou trompée, ou insultée, même si c'est sur une scène.
Après quelques minutes, Suzanne s'est endormie. J'aurais dû en profiter pour travailler et,en particulier, avancer dans mes commandes théâtrales.
Au lieu de cela, je n'ai pu m'empêcher se préparer mon discours pour le prix Nobel. Je sais bien : je ne suis pas nobélisable, je dois même être le moins nobélisable des auteurs belges, ne fût-ce que par ce que je suis de droite, proche des idées de Sarkozy et de Lagardère. Mais bon, autant de préparer. On ne sait jamais. C'est bien connu : quand vous êtes écrivain, parfois, un prix Nobel vous tombe sur le coin de la gueule, sans prévenir.
Je sais déjà comment je commencerai mon discours :
" *Merci de m'avoir donné ce prix Nobel. Il y a une expression, en Belgique, qui dit :* " Untel, c'est pas un prix Nobel ", *pour dire que cet untel est un idiot. Mais là, si quelqu'un dit* : " Philippe Blasband, c'est pas un prix Nobel*", on sera obligé de répondre :*" En fait, si, oui, c'est un prix Nobel !... "
Tout content d'avoir trouvé ce début de discours, je me suis permis de jouer deux heures de suite sur Tibia, à chasser des singes, puis, sous l'eau, des quaras puissants, à Yalahar. J'ai enfin éteint mon ordinateur vers dix heures trente, j'ai bu un verre de vin, un verre d'aquavit et un verre de whisky, puis j'ai avalé, avec peine, la moitié d'une tarte au riz. Soudain, j'ai eu l'impression d'un silence pesant. Pourtant, j'entendais le trafic au-dehors, et même, au loin, le sifflement rauque du ring. Mais il manquait un son. Après quelques secondes, je compris : aucun avion ne survolait Bruxelles. Un nuage de poussière volcanique, venu d'Islande, avait chassé tous les avions d'une grande partie du ciel européen.
Un ciel vide, et clair, et étoilé.

*19 avril 2010

Anderlecht*

Deux de mes proches sont bloqués aux États-Unis, à cause des nuages de cendres islandais : mon frère, le célèbre Darius, et le producteur de mes films, Lionel D. Je suis un peu jaloux : j'aimerais bien, moi aussi, être bloqué quelque part, par une force majeure, par " <i>An act of God< /i> ". Rester en vacances, avec une bonne raison pour y rester.
Alors que je déteste les vacances. En fait, ce serait pour moi le pire des enfers : des vacances éternelles...

Ce soir, je suis de garde, avec Snow Torpedo, sur un grand immeuble du centre de Schaerbeek, de dix heures du soir à deux heures du matin. Comme la plupart des super héros, Snow Torpedo est sympathique, bon camarade, mais sa conversation est dramatiquement limitée. Il ne s'intéresse qu'aux ragots sur les super héros de Bruxelles (sujet qui, je l'avoue, m'intéresse aussi), le football (ce dont je me fiche) et les séries télé.
J'apprécie les séries télé. J'aimerais en écrire une, je l'avoue. Mais je ne parviens tout de même pas en parler très longtemps. C'est vrai que les séries télé, surtout Anglo-saxonnes, deviennent de plus en plus complexes, de plus en plus intéressantes, mais quand même : je suis en train de lire " La Recherche du Temps perdu ", et c'est quand même autre chose !...
Nous pourrions Snow Torpedo et moi, perchés sur un toit à tout vent, dans nos costumes Lycras nanocompensés, disserter des heures sur ce livre labyrinthique, sans jamais nous lasser, et en ne faisant encore que l'effleurer !...
On réduit Proust à l'homosexualité, à l'absorption d'une madeleine, au snobisme ; alors que son roman recèle tant d'autres aspects extraordinaires, inédits, d'une beauté à vous couper le souffle ! Ce qu’on loue chez les autres romanciers - construction des personnages, intrigues bien ficelées, style narratif efficace, qualité des dialogues - existe aussi chez lui, mais à un niveau supérieur. De plus, son livre est parsemé de beautés inédites, qu'aucun autre romancier avant lui n'avait encore découvertes, et que très peu, après, ont réussi à reprendre ou à prolonger.
Une de ces beautés, par exemple, au tout début, dans les premières pages de " Du côté de chez Swann ", dans cette partie où le narrateur enfant attend sa mère avant de s'endormir : les métaphores du voyage.
Chez Proust, il y a souvent des métaphores, très développées, des métaphores filées, parfois pendant des pages. Mais alors que les autres romanciers utilisent les métaphores juste comme métaphores, juste comme un exemple extérieur au livre qui éclaire un élément du livre, Proust, lui, en profite pour tisser des motifs  qui racontent souvent une petite histoire parallèle à l'intrigue parallèle. Ici, par exemple, dans ces premières pages, ces métaphores décrivent un voyageur solitaire, loin de chez lui, malade, malheureux, solitaire. Proust nous indique, ainsi, à nous, lecteurs, que son roman est un voyage, difficile, solitaire, mais un voyage que vous devez entreprendre jusqu'au bout, malgré sa difficulté, une difficulté symbolisée par la maladie - un voyage, d'ailleurs, que Proust lui-même a dû entreprendre pour écrire son oeuvre, l'écrire à travers sa propre maladie, bien réelle celle-là, et sa mort.
Je dois bien l'avouer : c'est la quatrième fois que j'entreprends de lire " À la Recherche du Temps perdu ". Je l'ai fait à plusieurs reprises, dans plusieurs contextes. Mais je n'ai jamais réussi à dépasser " Sodome et Gomorrhe ". Lire ce livre comme il le faut, c'est-à-dire comme une très très longue nouvelle, c'est un quart-temps. Là, comme les filles sont plus grandes; grâce aussi au " ralentissement de mon activité économique " dû, comme pour tout le monde, à la crise; grâce aussi au logiciel " Dragon Naturally Speaking 10 ", qui accélère beaucoup mon travail de dactylographie; grâce à tout cela, je crois que j'ai un quart-temps à donner à Proust.
Je peux parler de Proust dans ce journal, mais pas à Snow Torpedo.
Lui, ce soir, ne cessera de déblatérer sur Anderlecht champion de Belgique pour la trentième fois... Je vais devoir m'entraîner à hocher la tête avec régularité et un sourire crispé...

*20 avril 2010

Dinosaures*

Décès de Dede Allen, une des meilleures monteuses de films du monde, et de Sotigui Kouyaté, un des plus grands comédiens du monde.

Je suis écrivain. J'écris tous les jours, sans être nécessairement inspiré. C'est devenu un boulot, une mauvaise habitude, un tic.
Dans la pratique, voici comment je procède, voici ce qui me tient lieu de " rituel d'écriture ", un rituel qui n'est pas causé par une inclinaison psychologique ou par une superstition, mais juste part des contingences matérielles et informatiques :
J'écris d'abord à la main ; je dicte ensuite sur l'ordinateur, au moyen d'un logiciel, " Dragon Naturally Speaking 10 " ; j'imprime ; je corrige cet imprimé, comme, en leur temps, Tolstoï, Balzac ou ce cher Proust corrigeaient leurs épreuves ; ensuite, je reviens à l'ordinateur ; je dicte mes corrections ; j'imprime ; etc. Le cycle recommence, ne cesse de recommencer, incessant, hypnotique.
J'écris donc d'abord à la main, ce qui étonne beaucoup de gens, à notre ère de l'informatique omniprésente.
Je n'ai rien contre l'informatique, que du contraire. Je suis fils et frère d'informaticiens. Et j'ai deux ordinateurs, un fixe, dans mon bureau, gros, puissant, silencieux, et un portable, petit et un peu faiblard, que je n'utilise que rarement, en voyage.
Je n'écris pas directement sur l'ordinateur. J'aime l'encre. J'aime les taches d'encre sur mes doigts.

J'écris ces lignes dans mon " deuxième bureau ", mon " stamkafé ", le salon de thé " Tea for two ", à Ma Campagne. J'ai trouvé un métier qui me permet de passer une grande partie de ma journée au café, et là, en l'occurrence, au salon de thé, à boire des senchas japonais, des puers à l'arrière-goût de crevettes, des thés blancs qui n'ont pas de goût, mais juste le souvenir d'un goût. Aujourd'hui, j'y ai aussi mangé deux parts de tarte Tatin aux courgettes, un gros rizzoto, une soupe aux lentilles, deux portions de cake au citron. J'aurais aussi du manger au moins 400 g de chocolat, de préférence avec des amandes ou des noix, mais je n'en ai plus le courage. Je me rattraperai au goûter, à quatre heures. Il le faut. Je maigris de façon inquiétante, ces derniers jours.

Hier, dans la nuit, Snow Torpedo m'a, en effet, tenu la jambe avec le Sporting Club d'Anderlecht. J'ai essayé de le faire bifurquer sur Mad Men, mais ça n'a pas marché : pendant quatre heures, ce colosse d'un mètre 58, dans son costume blanc à reflets violets, n'a cessé de me décrire les matchs qui ont mené le club bruxellois à la victoire !...
Résultat de tout ça : je ne me suis levé qu'à dix heures du matin, avec quand même, une interruption à sept heures : Suzanne m'a téléphoné avant de partir pour l'école, pour me demander :
- Dis, papa, tu m'emmèneras voir les dinosaures ?
J'ai ri et je lui ai répondu qu'évidemment, je l'emmènerai. Elle a ajouté, de son ton lugubre : " Bisoux, papa ". Elle a raccroché. Je me suis retourné de l'autre côté du lit, et je me suis endormi aussitôt.
Je croyais naïvement que ces dinosaures, c'était une image poétique. Je devais avoir l'esprit très ensommeillé : Suzanne n'utilise jamais d'image poétique. Il s'agissait bel et bien de dinosaures réels, ou plus exactement d'un spectacle en animatronix, fin mai, et dont les billets coûtent un pont !...
Mais quand on promet quelque chose à Suzanne et qu'on ne tient pas sa parole, on prend des risques que je préfère éviter.

*Titres-services*

En me séparant de A., je m'étais, je l'avoue, frotté les mains : j'allais pouvoir rencontrer et avoir des relations sexuelles avec plein de femmes différentes !... Mais j'oubliais que je suis un séducteur catastrophique, un amant déplorable, doté, avouons-le, d'un physique improbable. Ma mère et A. m'ont souvent répété qu'elles me trouvaient beau (quoique : A. a cessé de me le dire depuis 5,6 ans), mais tout de même, je suis quand même très loin, physiquement, de Brad Pitt.
Et surtout, je m'y prends très mal. Par exemple :
Une jolie dame nettoyait chez moi. Elle m'était envoyée par une agence et je la payais en tickets-services. Elle avait plus ou moins mon âge, était originaire du Congo-Brazzaville, portait de longues robes à fleurs très colorées, des bandeaux noirs ou blancs qui enserraient ses cheveux mi-longs, des petites lunettes carrées, et elle répondait au doux nom de Désirée. Elle travaillait très bien, très vite, dans le silence le plus complet. Un jour, alors qu'elle avait terminé le repassage et se préparait à partir, je lui ai demandé si elle était célibataire. Après une très longue hésitation, elle me répondit qu'elle était divorcée.
- Moi aussi ! ai-je entonné.
Mais elle garda son air sérieux. J'osai encore lui demander :
- Cela vous dirait de dîner un soir, avec moi ?
Après toute une longue minute scrupuleusement immobile, elle me répondit : " Non, monsieur ". Elle sortit aussitôt de mon appartement en faisant osciller son charmant popotin devant mes yeux déçus.
Une demi-heure plus tard, l'agence m'appela pour me prévenir que Mme Désirée ne reviendrait plus travailler chez moi, et qu'elle serait remplacée par une certaine Sylvie.
Sylvie s'avérera être une sympathique hommasse presque aussi grande que moi, avec un sourire hystérique constamment gelé sur ses grosses lèvres, une voix irritante qui ne cessait de passer des aiguës aux graves au milieu des syllabes, et une propension à raconter la vie de ses quatre fils et de ses 15 petits-enfants dans les détails les plus insignifiants. Mais surtout, elle travaille beaucoup moins bien que Désirée !...
Elle s'obstine à vouloir aspirer la petite pièce où je range mon costume bleu roi de super héros. Je dois lui répéter que c'est normal que cette pièce soit fermée à clé, que je la nettoie moi-même, et que non, je ne peux pas lui révéler ce qui se cache là-dedans...

*22 avril 2010

Bubechi*Quand mon père était adolescent, sa grand-mère était une petite dame aveugle qui restait des heures assise, silencieuse, perdue dans ses pensées, sur un canapé du salon. Mon père s'approchait d'elle et lui disait, en yiddish : " Budechi, kim reden politiek !... " - " Grand-mère, allons parler politique !... "
Elle adorait parler de politique, paraît-il. Mais mon père ne se rappelle plus de quoi exactement ils discutaient. J'aurais bien voulu savoir quelles étaient les opinions de cette juive polonaise née au XIXe siècle, descendante laïque d'une lignée de rabbins légendaires...

Aujourd'hui, en Belgique, c'est une journée, peut-être, de crise gouvernementale, de remises de démission, d'élections anticipées.
Cela à cause du problème de BHV, c'est-à-dire de la scission de la circonscription électorale de Bruxelles-Halle-Vilvorde, un vieux monstre qui ne cesse de resurgir dans le Loch Ness de la politique belge et qui parfois détruit tout sur son passage !...
Ne me demandez pas d'expliquer de quoi il s'agit. C'est un problème extrêmement technique, qui ne concerne qu'une petite partie de la vie d'une petite partie des citoyens belges. Chaque fois que je m'y intéresse et que je me renseigne, je ne parviens à en retenir tout le mécanisme que pendant quelques minutes, puis je l'oublie. Cela ne parvient pas à m'intéresser. C'est de la technique politicienne, et cela ne devrait jamais prendre une telle importance dans les débats publics. Mais nous sommes en Belgique...
Je crois que Jean-Luc Dehaene (sans doute un des meilleurs politiciens européens, un esprit fin et cultivé sous ses dehors de gros tribun populaire) a le mieux résumé la source de la situation : les politiciens flamands ont le territoire comme prémisse ; pour les francophones, c'est la personne, la prémisse. Leurs concepts de base sont donc inconciliables, sinon par des compromis boiteux. L'arrondissement BHV était un de ces compromis et, depuis, il ne cesse de pourrir la politique belge.
Un pays, un État-nation, doit pouvoir s'appuyer sur des prémisses communes, des notions de base, simples et claires et acceptées de tous.
L'État-nation est une invention de Louis XIII et surtout de Louis XIV, pour détruire toute trace de l'organisation féodale de la noblesse et créer un État centralisé sur le pouvoir du Roi. Je ne crois pas aux États-nations. Je subis l'État-nation et j'en profite ; c'est-à-dire : je paye des impôts, ai fait mon service militaire, obéis aux lois ; et je vote, reçois des allocations familiales, utilise les routes, les écoles, les hôpitaux. Mais je ne parviens pas à être patriote. J'aime les paysages et les gens et les langues de Belgique, mais pas la Belgique elle-même. La Belgique, en fait, vous guérit de tout patriotisme. Ce pays vous montre à quel point un État-nation est un système et pas une valeur. En l'occurrence, en Belgique, un système de plus en plus boiteux, car manquant de prémisse unanime forte. Et un État-nation ne peut exister que s'il n'est pas basé sur une telle prémisse, surtout quand il recèle en son sein plusieurs ethnies ou langues.
Un autre sujet que BHV, un sujet beaucoup plus compréhensible, l'illustre bien : le problème du voile intégral.
Ma mère est iranienne ; j'ai vécu en Iran quatre ans, jusqu'à la révolution islamique ; ma première réaction, face au niqab et à la burqa, face même au simple voile, c'est un rejet haineux. Dans un second temps, évidemment, je réfléchis et me place dans une position plus démocrate : je suis un écrivain de droite, certes, mais toujours, évidemment, dans les limites du jeu et de l'arène démocratique.
L'interdiction du niqab et de la burqa est beaucoup plus simple à justifier en France qu'en Belgique. Cette tenue est en contradiction avec les valeurs de base françaises. Les musulmans doivent l'accepter, ou partir dans des pays où le niqab et la burqa sont tolérés, acceptés, ou obligatoires. Et ceux qui parlent de choix personnel, de liberté individuelle, de stigmatisation, confrontons-les à une tribu de sympathiques Papous en costume traditionnel, c'est-à-dire tout nu avec un étui pénien, qui exerceraient ainsi leurs droits démocratiques à s'habiller selon leur culture et leur religion ! Qu'on promène ces Papous dans des quartiers à forte population musulmane ! Qu'on les fasse entrer dans une mosquée !
(Cela semble illusoire, ou improbable, des Papous dans le nord de l'Europe, mais, avec la mondialisation, qui sait ?)
Ces Papous démontreraient par l'absurde qu'il faut suivre certaines valeurs de base pour entrer dans l'espace public français ; de la même façon qu'une musulmane doit y montrer son visage, un Papou doit porter au moins un pantalon et un tee-shirt. Ou au moins un short.
Je ne comprends d'ailleurs pas la levée de boucliers qu'avait déclenché le débat sur l'identité nationale française initiée par Éric Besson. Il s'agit là de déterminer, précisément, quelles sont ces prémisses qui fondent l'État français, qu’elles en sont les valeurs de base. Il s'agit de poser les axiomes de départ.
Comment voulez-vous que la question de l'identité française ne taraude pas un demi-hongrois, demi-sépharade comme Sarkozy ? Comment voulez-vous que cette idée n'émane pas du gouvernement qui a fait, entre autres, de Rachida Dati, une ministre ?
En fait, c'est ça, peut-être, la première qualité, de Sarkozy : c'est un bougnoule ! Il a créé une droite de bougnoules, dans laquelle, évidemment, je me reconnais ! Une droite que l'extrême droite ne peut pas parvenir à chatouiller ! Une droite décomplexée !
Une droite qui sait qu'elle doit définir des valeurs de départ, sans lesquels un État-nation démocratique se transforme en cirque pathétique !

Un extrait du début de " Du côté de chez Swann ", parlant des asperges :

*Il me semblait que ces nuances célestes trahissaient les délicieuses créatures qui s'étaient amusées à se métamorphoser en légumes et qui, à travers le déguisement de leurs chairs comestibles et fermes, laissait apercevoir en ces couleurs naissances d'aurore, en ces ébauches d'arc-en-ciel, en cette extinction de soir bleu, cette essence précieuse que je reconnaissais encore quand, toute la nuit qui suivait un dîner où j'en avais mangées, elles jouaient dans leurs farces poétiques et grossières comme une féerie de Shakespeare, à changer mon pot de chambre en un vase de parfum.*

Proust est un auteur total. Toutes les expériences humaines y sont évoquées. On y fait même pipi et caca.

*26 avril 2010

Flying squirrel girl*

Ce matin, j'étais chez Koen, mon psy, et je déblatérais, en flamand évidemment, sur BHV, sur les sources du conflit communautaire, sur l'accession du flamand en tant que langue de culture en comparaison avec la mort du wallon - quand Koen finit par m'interrompre et, à ma grande horreur, par m'interrompre en français :
- Cette thérapie ne mène nulle part !...
Je tentai de lui rappeler les règles que j'avais établies au début du traitement : tout devait se dérouler en flamand, sauf s'il fallait m'expliquer un mot... Il m'interrompit de nouveau, en français de nouveau, un Français qu'il parle évidemment bien mieux que moi je ne parle le flamand, un français avec juste une pointe d'accent et quelques rares et minimes erreurs grammaticales :
- C'est vous dont je suis le thérapeute, pas du pays tout entier ! Et pour dire la vérité, tout votre argument, pour que ce traitement se déroule en flamand, le fait que votre père, pendant la guerre, était caché à Zottegem, que le flamand est presque sa langue maternelle, maintenant je crois que c'était des fariboles ! Désolé d'utiliser ce mot, mais : des fariboles ! Je me rends compte maintenant que vous vouliez faire une thérapie en flamand pour la même raison que vous écoutez Klara : pour améliorer votre flamand !
- Quand même, rappelez-vous, au départ, il s'agissait de surmonter l'angoisse que me causait l'écriture des " Minutes " et...
- Vous continuez l'écriture de cette chose ?
- Non, pour l'instant, je... (Je me rendis compte que j'étais moi-même passé au français. Je repris, dans mon flamand bringuebalant :) Je n'ai pas le temps, pour l'instant, pour travailler sur cette pièce, parce que...
Koen me coupa, brutalement, et ses cheveux blonds parsemés de taches grises, qu'il recoiffe, j'imagine, avant chaque séance, mais qui, au fur et à mesure de ces séances, se divisent, se séparent, se dressent, s'écroulent, pour à la fin former un champ de bataille, une sculpture abstraite, un fouillis - là, ses cheveux du côté se conglomérèrent vers le haut et ceux du haut plongèrent vers l'avant :
- Tout cela, ce sont des prétextes ! Des façons d'éviter la confrontation avec vos vrais problèmes ! Vous me racontez des histoires ! Vous ne cessez pas de me raconter des histoires !
- C'est mon métier, quand même...
Mais Koen ne sembla pas satisfait par cette réponse. Il avait l'oeil droit enflammé, le sourcil gauche froncé en un accent grave, la lèvre inférieure couvrant la supérieure, et je le soupçonnais, là, d'avoir perdu tout son sang-froid et sa distance de thérapeute.

Parallèlement aux problèmes politiques actuels, il faut bien avouer qu'il existe des coupures nettes entre Flamands et francophones, des coupures non voulues, non désirées, et qui attristent ceux qui en sont les protagonistes bien plus qu'elles ne les opposent. Par exemple, les milieux artistiques flamands et francophones ont des développements, des buts, des esthétiques différents et parallèles, avec seulement quelques points de contact. Et de même avec les super héros.
Les super héros ont été régionalisés dans les années 70, pour des raisons de financement, et, depuis, ont évolué parallèlement, sans assez de contacts entre les trois groupes pour qu'ils puissent encore s'influencer les uns les autres. Par exemple : les zups flamands, depuis 1997, ont cessé de porter de la couleur jaune dans leur costume, pour une raison que j'ignore. Et eux peuvent encore participer à des incendies, alors qu'à nous, bruxellois, même cela est maintenant interdit.
Nous ne sommes pas ennemis, loin de là, mais nous nous connaissons de moins en moins. Je ne connais même pas très bien les zups wallons, à part Big Lightning Daddy - mais tout le monde le connaît, évidemment, Big Lightning Daddy !...
Parmi les zups bruxellois, il y a des Flamands, et même une forte proportion de flamand, environ 27 % d'après le dernier recensement SUB, alors que les néerlandophones sont, officiellement, 16 % à Bruxelles. Mais même s'ils sont sympathiques et solidaires, nous, les zups bruxellois francophones, nous ne pouvons nous empêcher de ressentir une légère gêne en leur présence, ne fût-ce que parce que nous nous sentons complexés par leur maîtrise du français et notre quasi-ignorance du flamand. (Pendant leurs études secondaires, les Bruxellois francophones passent six à douze ans, à raison de deux à huit heures par semaine, à ne *pas* apprendre le néerlandais !...)
Samedi soir, par exemple, de huit heures à onze heures trente, j'étais de garde avec Flying Squirrel Girl, en haut de la tour du Midi. J'essayais de lui parler en flamand, mais elle me demanda poliment d'arrêter. Devant mon air apparemment déconfit - pourtant, j'avais l'impression de garder un visage impavide - elle m'expliqua que ce qui la dérangeait, c'était mes quelques pointes d'accent hollandais. Mon père est marié avec une Hollandaise, et il a habité pendant des années à Zeist, près d'Utrecht. Je ne savais pas que mon flamand en avait gardé les traces, sauf, peut-être, une tendance à dire " reke " au lieu de " rk " : si je n'y fais pas attention, parfois, par exemple, je dis " werek " au lieu de " werk ".
Ces pointes d'accent hollandais, mélangées à mon accent français, dérangeaient tellement Flying Squirrel Girl qu'elle préférait qu'on passe au français. J'allais pousser des cris d'orfraie et me lancer dans une grande diatribe sur la défense du flamand cassé, du flamand baragouiné, pour lequel il fallait avoir une tolérance si l'on voulait que ce fichu pays... - mais à ce moment-là, Ludo apparut sur le toit en nous faisant de grands saluts du bras droit, comme comme s'il avait voulu diriger un avion sur le tarmac d'un aéroport.
Ludo avait dû monter tous les escaliers de la Tour du Midi, car, à cette heure, les ascenseurs s'étaient arrêtés. Moi, pour accéder au toit, j'avais fait une vingtaine de bonds verticaux consécutifs, grâce à mes paumés électro-ventousées, et Flying Squirrel Girl, elle, avait plané et utilisé des colonnes d'air chaud.
Ludo, vous le connaissez en général plutôt sous son nom de super-vilain : Furious Warrior. Il avait été battu par Zipman et The Scrumble en 1997. Comme il n'avait commis que des dégâts matériels et n'avait tué aucun civil, il n'eut qu'une peine de 10 ans dans un bagne autogéré, en Sibérie. Depuis trois ans, il est revenu à Bruxelles. Il travaille dans une boîte d'électronique de pointe, près de Lasne. Il doit se présenter, toutes les deux semaines, aux zups de garde - nous n'accomplissons plus grand-chose d'héroïque, mais au moins, nous servons encore de " parole officer " pour les anciens wecks.
Ludo était gentiment venu avec un thermos de café et des biscuits. Quand j'eus terminé le thermos et avalé le dernier biscuit, je me rendis compte que Ludo et Flying Squirrel Girl étaient en grande conversation, et, même, se souriaient en penchant la tête tantôt d'un côté, tantôt de l'autre - en résumé, ils draguaient !... Ils parlaient des cafés où on pouvait encore fumer mais pas manger, et ceux où on pouvait manger mais pas fumer. Ce sujet de conversation leur semblait là d'une importance capitale. Après une demi-heure, et après avoir passé en revue tous les bars, tavernes et estaminets du centre d'Ixelles et d'Etterbeek, ils décidèrent d'aller eux-mêmes boire un verre ensemble !...
- Tu continues ? me demanda Flying Squirrel Girl.
Et sans quitter Ludo des yeux, elle descendit les escaliers avec lui !

Je restais seul pendant une heure et demie, à m'ennuyer et à me demander s'il ne fallait pas, que moi aussi, je drague une zup, voire même une ancienne weck ? Peut-être aurais-je des chances...
À vingt-trois heures trente, enfin, Bigman et Super Carpet me relevèrent et je pus retourner à mon appartement, où dormaient mes deux filles.

Marie et Suzanne passaient le week-end chez moi. En fait, c'était surtout Suzanne ; Marie, elle, avait toute une série d'" occupations ", de " rendez-vous ", de " copines à voir ". Elle ne prenait même plus le petit déjeuner à l'appartement et ne réapparaissait que pour le repas du soir. Je tentais de ne pas me plaindre : si j'avais osé faire une remarque, elle m'aurait regardé d'un air morne et supérieur, sans rien dire, et cela m'aurait profondément blessé.

*30 avril 2010

Baden Powell*

En décrivant, il y a quelques jours, mes stratégies d'écriture, j'ai omis un aspect important : quand je travaille sur l'ordinateur, que j'y écris et que j'y corrige, en même temps, je joue à Tibia.
Avant d'avoir trouvé ce stratagème, je ne parvenais à rester devant mon ordinateur qu'un quart d'heure, laps de temps après lequel je devais faire autre chose pendant deux ou trois heures, pour me changer les idées... Toujours mon problème d'attention...
Maintenant, je travaille un peu, puis je joue un peu sur Tibia, puis je travaille de nouveau ; etc..
Tibias est un MMORPG ( jeux de rôle massivement multijoueurs), sans doute le plus ancien du net. Les graphismes et le " Game-Play " (les outils d'interaction entre le joueur et le jeu) sont simplistes. C'est un peu mieux que Pacman, mais juste un peu. Contrairement à des jeux en ligne comme " World of Warcraft ", qui vous plonge dans un monde au moyen de graphiques réalistes, d'effets sonores, etc., Tibia vous pousse à imaginer vous-même un monde. Les graphismes évoquent mais ne décrivent pas. Il n'existe aucun effet sonore, mais des cris écrits en toutes lettres : « Kaplar ! » «  Burn ! « , ou, quand un personnage mange, « Munch » ou « Chop ».
J'avais cru que les joueurs de Tibias seraient en majorité des trentenaires ou des quarantenaires, comme moi. En fait, la plupart ont moins de 18 ans !... Qu'est-ce qui pourrait intéresser des adolescents dans ce jeu presque abstrait ?
Dans Tibia, il faut souvent patienter, par exemple attendre que la " mana " remonte. Il faut y accomplir des actions répétitives et fastidieuses. Moi, pendant ces temps ralentis ou suspendus, je fais de la dactylographie - mais les adolescents ? Que font-ils ?
Leurs devoirs, peut-être.

Ce matin, j'ai vécu une expérience étrange. Mon grand-père, le Docteur Hossein Banaï, est né approximativement il y a 100 ans. (Il ne connaissait pas sa date exacte de naissance, comme la plupart des Iraniens de sa génération.) À l'époque du dernier Shah, il avait fondé et dirigé le scoutisme iranien. Je l'avais souvent connu en uniforme, parfois en short, et jusqu'à la fin de sa soixantaine, mais toujours très digne, très sérieux, très élégant.
Il est mort en 1991, auprès de ses enfants, qui avaient tous émigrés en Belgique.
Maintenant, pour le centenaire de sa naissance, huit anciens scouts, dont deux femmes, de 50 à 75 ans, étaient venus de toute l'Europe pour accomplir une petite cérémonie en uniformes d'apparat gris-bleu clair, devant sa tombe, à Wezembeek-Oppem. Ils se tenaient au garde-à-vous, faisaient le salut scout, criaient en choeur des slogans.
Dans un autre coin du parterre du cimetière, une frêle vieille dame parlait à une tombe. Après la cérémonie scoute, ma tante s'approcha d'elle, pour s'excuser du dérangement. La dame lui expliqua qu'elle venait tous les jours sur la tombe de son mari. Elle demanda de quel pays étaient originaires ces scouts-là ? Elle termina en disant : " Mon mari aussi, il était éclaireur ".
Après la cérémonie, il y eut un repas dans un restaurant iranien presque vide. J'y mangeai un rormeh sabzi, terminai le poisson de ma mère, le fessendjoun de mon cousin, commandai deux desserts et me resservis cinq fois du riz. Je mangeai ma nostalgie, la nostalgie d'un pays où je n'ai vécu que quatre ans, le pays de ma mère, un pays que sans doute je ne reverrai jamais.

Si je me suis mis à écrire, au départ, c'était pour l'argent et le sexe.
L'argent, ça a marché, mais pas autant et pas aussi facilement que je l'aurais cru. J'imaginais écrire un best-seller tous les 10 ans, et, le reste du temps, voyager, jouer à des jeux vidéo, apprendre des langues, et glander dans des cafés avec les copains. Au lieu de cela, je travaille comme un forcené, peine à payer les pensions alimentaires de mes filles, vis dans un grenier et roule en Toyota Aygo.
Mais c'est surtout dans le domaine du sexe que l'échec cuisant. Je fais peur aux femmes, les jeunes parce qu'elles ne me comprennent pas, les moins jeunes parce qu'elles ne me comprennent que trop.

J'arrive, lentement, en ralentissant même ma lecture pour en déguster les détails, à la fin de " Combray ", l'ouverture, très musicale et très moderne, de " À la recherche du temps perdu ".
De nouveau, Proust cache des informations dans ses métaphores, par exemple, en y citant deux artistes :
- Dante - ainsi, Proust nous prévient : dans ce livre, nous allons explorer les cercles concentriques d'une sorte d'enfer.
- Viollet-le-Duc, dans l'idée d'une rénovation qui privilégierait ce que l'on imagine être l'état le plus ancien d'un bâtiment, en en détruisant les ajouts des époques suivantes, ce qui annonce la partie qui suit et qui termine " Combray ", où le narrateur analyse l'empreinte que les deux balades de son enfance, celle du côté de Méséglises et celle du côté des Guermantes, ont eue sur tous les événements de sa vie.
Les lieux de notre enfance marquent, à jamais, les paysages que nous rencontrons par après, marquent aussi nos sentiments, nos sensations, nos idées, nos amours, nos topographies, nos rêves.
Moi, je marche toujours dans la vieille maison persane à gigognes et à portes pléthoriques, une porte par mur, de mes grands-parents maternels, dans le parc de Manzarieh, au nord de Téhéran ; j'entre toujours avec précautions dans le grand appartement années 70 de mes grands-parents paternels, rue Ernest Cambier, à Schaerbeek ; je descends toujours notre rue à Ashland, à Boston, dans les variations fauves des feuilles d'érable d'automne ; je sors de la maison de Waterloo et marche vers le square où se termine cette rue, rue et maison qu'habitent à présent, par la plus grande coïncidence, les parents de Frédéric Fonteyne.

*Brute*

Parfois, je ressens tout trop intensément. Pas seulement les sentiments ou les sensations, mais simplement le fait d'exister, d'être là, dans le présent. Le présent me brûle.
L'idée de la mort m'angoisse, comme tout un chacun. Au moins, je serai soulagé que se termine cette hypersensibilité, que se brise enfin ce fil brûlant.
Parfois, j'ai l'impression que cette sensation est si forte qu'elle se court-circuite. Je ne ressens alors plus rien. Je reste spectateur et j'enregistre, sans émotion, sans avis, tout ce qui se déroule en moi et devant moi.
Heureusement, ce ne sont que des moments. La plupart du temps, j'ai l'insensibilité paisible des brutes.
La plupart du temps, je ne suis qu'un con comme les autres.

*5 mai 2010

Bilingue*

Ça y est : la Belgique est potentiellement ingouvernable.
La NVA (le parti nationaliste flamand) est largement en tête d'un sondage d'opinion sur les intentions de vote en Flandre. Même si, après les élections de juin, les autres partis flamands parvenaient encore à créer une coalition avec les francophones en en excluant la NVA, cela resterait difficile de gouverner sans le parti majoritaire ; et inviter la NVA dans une coalition qui dirigerait le pays poserait autant de problèmes que d'avoir un nazi dans le conseil d'administration d'une synagogue. Ce parti est anti-fédéral et refuse tout compromis avec les francophones.
Tout cela est très laid. Tout ce qui s'est déroulé, en politique, en Belgique, ces derniers mois, les négociations pour le statut de BHV, la rupture de ces négociations, les manoeuvres politiciennes des libéraux flamands, le forcing flamand à la chambre, la sonnette d'alarme francophone, tout cela est très laid.
La politique, en Belgique, semble toujours laide. En fait, elle ne l'est pas plus que dans beaucoup de pays démocratiques, mais, parce qu'ici c'est une démocratie où on ne peut gouverner que par coalition, cette laideur y est plus visible. Elle est même grossie par la loupe des médias et des contre-pouvoirs démocratiques. C'est un paradoxe : c'est un des régimes les plus démocratiques du monde, c'est-à-dire, a priori, un des plus beaux du monde ; et pour le peuple, c'est un des plus laids.
Une dictature est bien plus moche. Mais cela reste caché. Parce que c'est caché, la corruption et la gabegie peuvent y prendre des proportions astronomiques ; les conflits à la tête de l'État y sont exacerbés et, parfois, mortels. Et comme si la censure et la répression ne suffisaient pas, cette laideur est aussi cachée par la figure du chef de l'État, du Führer, du dictateur tout-puissant, du Petit Père du Peuple, du Grand Timonier, figure centrale pleine de sagesse qui guide les destinées d'un pays avec une sûreté absolue de son jugement. Une dictature, c'est simple ; cela semble efficace ; cela semble beau ; c'est toujours un mensonge effroyable, et cela cache la laideur de la politique.
La laideur est inévitable en politique.
Toute organisation humaine entraîne dans son sillage ses laideurs, ses bassesses, ses côtés déplorables, ses conflits ridicules, ses oppositions d'ego, ses luttes de pouvoir. Une magnifique association qui ne serait constituée que de personnes de qualité et de bonne volonté et qui combattrait avec sagesse en faveur de l'élévation morale de l'homme ne pourrait pas échapper à son lot de laideurs, car les êtres humains qui travaillent ensemble, qui créent ensemble, ne peuvent le faire que dans la laideur. Les êtres humains ont leur beauté, mais rassemblés en groupe, ce sont surtout leurs laideurs qui s'expriment.
La politique belge est un compromis constant. Le compromis est une belle chose dans son principe, mais d'une laideur terrible dans son exécution. Et en Belgique, tout cela est joué et rejoué dans les médias, comme sur la scène d'un théâtre. Tout cela dégoûte le peuple par sa laideur.
À beaucoup, le système politique français peut sembler préférable. En fait, ce système reprend certains des avantages d'une dictature et les importe en démocratie : il utilise, lui aussi, la figure du chef, pour cacher une partie de la laideur de la politique. Mais ce chef n'a pas à sa disposition une censure ou même une propagande efficace pour s'imposer. Il est obligé de déployer du charisme et du glamour.
Les politiciens belges ressemblent aux comédiens anglais, ceux de Mike Leigh ou de Ken Loach ; ils ont des trognes, des gueules, ou alors, parfois, des physiques insignifiants et passe-partout ; certains sont beaux, mais par accident ; les politiciens français, et en particulier le Président de la République, sont des stars d'Hollywood. Ils ne peuvent être que des séducteurs.
On reproche à Sarkozy ce qu'on appelle lâchement son côté " bling-bling ". Mais Sarkozy ne fait que son boulot, et obéit le mieux possible à la structure de l'État français. Il y obéit mieux que ses prédécesseurs, avec plus de conscience de dégager un charisme mâle, un charisme de chef de meute, une aura quasi sexuelle. Il marche sur le terrain de Mitterrand, de De Gaulle, de Giscard, de Chirac, mais il y marche bien mieux : il a divorcé deux fois ; il est muni d'une femme sublime ; à lui aussi, on prête des maîtresses, mais dans son cas, c'est peut-être juste de la propagande.
En fait, on bande *par* Sarkozy. On bande *pour* Sarkozy. C'est sa fonction. C'est le président de la France. C'est le centre sexuel de la France.

Hier, A. m'a appelé pour me parler de Marie : " Je crois qu'elle a un problème. Mais à moi, elle ne veut rien dire. Tu dois lui parler. " Aussitôt, j'ai ressenti une angoisse diffuse qui m'a coupé le souffle pendant deux secondes.
Avant, Marie était tout le temps collée à mes basques, tout le temps à me poser des questions. Depuis un an et demi, elle m'ignore. Je sais bien : c'est l'adolescence. Le divorce n'a rien arrangé. Mais en plus, c'est comme si j'avais commis une faute, comme si sans le savoir j'avais lâché le mot de trop, ou fait un geste anodin, mais qui lui a semblé insultant et qu'elle ne me pardonne pas. Marie me regarde parfois, non pas avec de la haine ou du mépris, mais avec indifférence, comme si éprouver un sentiment vers moi, même cela, c'était devenu inutile.
Autant Suzanne ressemble à A., autant Marie ressemble à mon côté de la famille, sans, heureusement, tenir directement de moi. J'aurais été mortifié si elle avait été une grande duduche pâle et rougeaude. Heureusement, elle a hérité du charme sombre du côté Banaï. Elle ressemble à ma plus jeune tante maternelle, Azita. C'est une charmante adolescente rondouillarde et noiraude, qui doit beaucoup plaire à certains garçons, ce qui accroît mon angoisse dans des proportions astronomiques.
Lui parler ? Comment pourrais-je lui parler ? Rien que de l'écrire, cela fait renaître en moi cette angoisse et déclenche en moi des apnées successives et de plus en plus longues.

À midi, aujourd'hui, je suis allé au cinéma, ce qui m'arrive de plus en plus rarement, à cause d'une phobie héritée de ma formation de monteur : je suis terrorisé que le film se brise pendant la projection. Cela semble si fragile, une bande de celluloïd, tracté et pressé à de telles vitesses !...
Le film, c'était un très bon documentaire sur les super héros américains, " Kick Ass ". Souvent, je suis jaloux du statut et de la liberté des zups américains...

*Palme*

Sur le front de " La recherche du temps perdu " : je me suis enfoncé dans les multiples hésitations de Swann amoureux, dans le décor satirique des Verdurins. Ce type de satire, c'est-à-dire la description drôle et méchante des personnages, avec une position supérieure du narrateur qui se moque et juge et condamne, on la trouve chez Jane Austen ou chez Stanley Kubrick, mais c'est surtout un genre français. Outre Proust, c'est la manière de " Madame Bovary " de Flaubert, de Labiche, de Courteline, ou de " Le Père Noël est une ordure ".
C'est un genre et surtout une position qu'il me serait difficile d'adopter. Je préfère avoir de l'empathie envers mes personnages, ne pas les juger, rester à leur niveau ou même les considérer supérieurs à moi. Ils ont leurs faiblesses et leurs défauts, mais je les admire.
Ce n'est pas seulement dû à une de ces légères différences culturelles entre Français et Belges. Être ainsi satirique et supérieur demande à être brillant. La moindre erreur dans l'exécution, et la satire devient bancale.
Je ne suis pas brillant.

Le Festival de Cannes s'approche. La fièvre chez les producteurs monte. Ils tentent de rester calmes ; ils deviennent hystériques.
Il faut les comprendre : Cannes, ce n'est pas seulement un festival et un marché du film, c'est aussi un lieu de rencontre entre professionnels. Certains producteurs, en une semaine, y font 30 à 40 % de leur travail annuel.
Conséquences pour moi : il faut que et je peaufine que je clôture plusieurs versions de scénarios pour le 12 mai, c'est-à-dire pour le début de Cannes. Et tout cela dans une fièvre difficilement compatible avec le travail de fourmi laborieuse qu'est l'écriture d'un scénario.
Cette année, comme les précédentes, je n'ai aucun film à Cannes, aucun film que j'ai réalisé ou dont j'ai écrit le scénario qui y ait été sélectionné.
Je n'ai jamais été sélectionné à Cannes, sinon pour un court-métrage, qui est passé à trois heures du matin devant quatre personnes, dont mon producteur et moi. De plus, étonnamment, on ne m'a jamais non plus invité dans le jury. J'aurais fait un très bon président de jury. J'ai déjà préparé deux ou trois discours pas piqués des hannetons, pour la remise de la Palme. Je suis prêt.

*10 mai 2010

Michael Palin est-il de sa famille ?*

Je dois bien avouer que Barak Obama me casse un peu les couilles.
Évidemment, comme tout le monde, je trouve très bien qu'il y ait un président des États-Unis noir - même si j'aurais préféré que ce soit Colin Powell ou Condoleezza Rice. Barak Obama, lui, est un champion des promesses non tenues, des promesses non tenables.
Guantánamo est toujours ouvert ; les Américains sont toujours en Irak et en Afghanistan. Et ce n'est pas prêt de changer.
McCain aurait fait un meilleur président. Au moins, il était clair et net. En politique extérieure, il ne promettait rien qu'il ne puisse tenir. On lui avait demandé combien de temps il croyait que les Américains allaient rester en Irak. Il avait répondu " Cent ans ". C'est désagréable à entendre ; mais c'est vrai : que leur président soit démocrate ou républicain, les Américains ne quitteront pas l'Irak de sitôt.
Le seul défaut de McCain, un défaut de taille, c'était sa candidate pour la vice-présidence, Sarah Palin. Je comprends fort bien les inquiétudes qu'exprimait Matt Damon - pour une fois, un acteur d'Hollywood avait une opinion politique sensée !... En effet, si McCain venait à mourir, les États-Unis se retrouveraient avec à leur tête une idiote provinciale et bigote.
George W. Bush cachait soigneusement son intelligence ; Sarah Palin ne parvenait pas à cacher sa bêtise. En fait, si McCain avait été élu et qu'il avait eu un problème médical grave, c'est Sarah Palin qu'on aurait dû euthanasier sur-le-champ, pour le bienfait de l'humanité toute entière.

*Les Grecs*

Aujourd'hui, j'ai pris le Thalys jusqu'à Paris pour rencontrer un producteur et deux coréalisateurs dans une petite maison de production sympathiquement bricolée.
Ces premières rencontres sont toujours des moments étranges, même quand les gens sont sympathiques, comme dans le cas de ces jeunes gens - pas si jeunes que ça, en fait, entre la trentaine et la quarantaine. On discute, on se hume, et, quand tout va bien, heureusement, on rit et on s'amuse comme larrons en foire. Mais en même temps, c'est une manoeuvre de séduction, et, comme toujours dans ce type de manoeuvre, d'un mot malheureux, on peut tout gâcher !

Hier soir, d'ailleurs, j'avais réussi inviter à dîner une jolie et sympathique jeune dame, une brune piquante, au nez pointu, aux grandes joues un peu rosées, aux fins yeux verts, aux sourcils très dessinés et très sombres, au corps rond que me cachait une robe ample dans un tissu violet et vaporeux. J'avais mangé une première fois au Quick, en doublant les portions, pour ne pas lui faire peur en avalant devant elle des quantités astronomiques de nourriture. Le repas se déroulait plus ou moins bien, quand la malheureuse fit l'erreur de me donner son âge : 34 ans.
J'eus d'abord une bonne réaction ; je lui dis :
- Tu me rassures. Je croyais que tu avais 24, 25 ans, et j'avais l'impression d'être un satyre !
J'eus droit à quelques rires et un accroissement subit de sa sympathie à mon égard. Mais je ne pus m'empêcher de tout gâcher en ajoutant :
- 34 ans, c'est l'âge crucial ! Encore un an, et tu atteins la limite ! Ça va devenir de plus en plus dangereux d'avoir des bébés ! Il faudrait en faire un dans l'année !
La pauvre femme était mortifiée. Blême.
J'aurais dû me lever, en disant " Je suis désolé ", payer l'addition et partir la queue entre les jambes. Ou bien lui expliquer que, parfois, mon hypersensibilité me fait dire des choses absurdes, surtout quand j'étais sous pression. Au lieu de cela, je fis semblant de rien. La conversation s'enlisa dans une gêne mutuelle de plus en plus forte. Nous avons fini en nous serrant la main, en nous promettant de nous revoir, tout en sachant que nous n'en ferons jamais rien.

Ce soir, j'ai dû aller chercher Marie et Suzanne à la maison de A. A. avait, de nouveau, " quelque chose à faire ". Je me retins de lui demander si ce quelque chose était brun ou blond. De toute façon, à nos âges, il y a de grosses chances que ce quelque chose soit en fait chauve ou grisonnant.
A. était dans le salon, devant son ordinateur portable, qui lui-même est posé sur la tablette d'un gros meuble indonésien. Elle n'était éclairée que par une lampe de bureau. La lumière dessinait son joli profil par un liseré orangé. Je reste un moment étonné, et ému, par son visage à la fois très doux et très aigu, ce visage qui peut passer, sans étape intermédiaire, de la tendresse maternelle à la haine.
Au moment de partir avec les filles, je dis à A., avec le ton le plus serein, le moins équivoque et moins dragueur possible, comme si je ne faisais qu'énoncer un fait :
- Je ne parviens plus à me rappeler pourquoi on s'était séparé.
Elle me répondit, avec le même ton :
- Moi, je ne parviens plus à me rappeler pourquoi on vivait ensemble.
Elle n'avait pas détourné le regard pour dire ça, et son attitude n'était ni défiante ni insultante. Elle ne cherche pas me faire mal. Elle se posait honnêtement la question.

Plus tard, dans la soirée, alors que Suzanne était déjà couchée dans son petit lit, dans un coin de ma bibliothèque, je remarquai que Marie avait un air particulièrement inquiet, bien plus inquiet que son air boudeur habituel. Elle terminait ses devoirs, sur la petite table du formica de la cuisine. Elle tenait le bout de son stylo en bouche. Elle regardait droit devant elle.
J'étais en train de vider une à une les casseroles, tout en me faisant cuire un riz au lait et un deuxième gigot d'agneau. En voyant l'expression de Marie, je me rappelai que sa mère m'avait demandé de lui parler. Je reposai la casserole de pâtes que je tenais en main et, en bredouillant, sans oser vraiment croiser son regard, je lui demandais ce qui l'inquiétait à ce point-là. Tout en gardant son air sérieux et inquiet, elle répondit :
- La crise en Grèce, ça m'angoisse trop.
Et elle se mit à m'expliquer qu'elle avait peur que cette crise entraîne la chute de tout l'Occident capitaliste.
C'est une crainte que je peux comprendre, et partager, mais qui me semblait très étonnante, dans la bouche et dans l'esprit d'une fille de 15 ans. Elle ajouta que ce qui lui faisait le plus peur, c'est que si tout écroulait, ce serait la fin d'Internet !
- Et ça, dit-elle, ça serait vraiment trop triste !
 *15 mai 2010

Prozac*

Aujourd'hui, je suis déprimé, encore plus déprimé que d'habitude. J'en oublie de manger. Résultat : j'ai maigri de quatre kilos. J'ai des vertiges et des nausées.
C'est le Festival de Cannes qui me met dans cet état. Ce festival est la goutte d'eau qui fait déborder le vase.
J'ai toujours un naturel dépressif et triste. Mais là, en plus, le cinéma commence me dégoûter. Les raccords de plan à plan me dégoûtent. Les structures dramatiques, inlassablement identiques, me dégoûtent. Le faux naturel du jeu des comédiens me dégoûte. Et plus que tout, le glamour me dégoûte.
J'espère que c'est passager.

L'autre soir, j'étais de garde avec Snow Torpedo - je suis souvent de garde avec lui, alors que je le supporte de moins en moins. Il n'est pas qu'inculte, il est aussi très bête. Je n'ai aucune tolérance pour la bêtise.
En bavardant de choses et d'autres, je mentionnais les angoisses de Marie à propos de l'écroulement du capitalisme.
- Moi, je n'attends que ça ! tonna Snow Torpedo, et sa voix se répercuta sur les murs adjacents - nous étions de garde sur un toit assez bas, à Etterbeek, près de de La Chasse. Il continua :
- J'espère que le capitalisme et toutes ces infrastructures de merde, et surtout cette justice de merde, et surtout cette police de merde, que toute cette merde va s'écrouler ! Comme ça, nous, les zups, on pourra reprendre le flambeau et faire vraiment notre boulot, et ça sera nous la justice, nous la police !
Et il éclata d'un rire de crécelle, copie maladroite des rires de déments infamants démoniaques dans un film de série B. des années 50.
Snow Torpedo m'inquiète...
Et en général, les superhéros bruxellois me dépriment.

Une autre raison pour laquelle je suis déprimé, c'est les fantômes. Ils me hantent de nouveau. J'ai eu six mois de répit, mais depuis quelques jours, mes deux grands-pères et ma grand-mère paternelle, apparaissent sur le coup de sept heures, quand je suis seul dans mon grenier, pour disparaître vers sept heures trente. Comme tous les fantômes, ils ne disent rien, ne font rien, restent juste là, silencieux, à regarder droit devant eux. Parfois, très rarement, ma grand-mère sourit - un sourire grimaçant et douloureux.
Ces fantômes me dépriment. Mais je suis néanmoins content de revoir mes grands-parents.

Une autre chose qui me déprime, c'est le travail, c'est la montagne de travail qui m'attend encore. Je n'ai pas le choix. Il faut que je fasse tout cela en même temps, que je passe d'une activité à l'autre, mais quand même, cela me déprime. Et au risque de me déprimer encore plus, je vais faire ici ce que je ne fais jamais : je vais détailler tous les projets sur lesquels je travaille :
En littérature : Hormis ce journal, j'ai terminé un roman, " Les anges souillés ", qui a été envoyé chez un éditeur, et que je corrige parfois encore de temps en temps.
J'ai écrit 90 pages d'un autre roman, qui pour l'instant est en jachère.
J'ai deux autres idées de roman, qui se développent en moi, mais que je n'ose quand même pas commencer.
En théâtre : J'écris deux " textes théâtraux ", en fait deux monologues, deux commandes. Je relis et recorrige une pièce que j'ai écrite bien longtemps, " Après Anatole ". J'ai laissé " Les Minutes ", ma grande pièce sur la Shoah, en jachère. Est aussi en jachère une pièce pour A. et une autre comédienne, que nous devrions lire devant un directeur de théâtre malheureusement trop surbooké pour nous recevoir. Est aussi en jachère une troisième commande, un petit opéra, où il y a toutes sortes de problèmes qui pour l'instant me bloquent.
En cinéma : J'ai deux scénarios que j'écris pour les réaliser moi-même, et qui sont plus ou moins terminés, autant terminés que peuvent l'être des scénarios, c'est-à-dire que de temps en temps, je les relis et je les retouche.
De même, trois scénarios, l'un avec Anne Paulicévitch, avec Frédéric Fonteyne, le deuxième pour Jean-Pierre Ameris, le dernier pour Sam Garbarski, qui me semblent eux aussi " terminés ".
Et je travaille sur l'écriture quatre autres scénarios, à des états d'avancements divers.
Jamais je ne me sens submergé par la multiplication des projets au point que cela me bloque. Pour moi, c'est comme un potager : parfois je m'occupe de mes poireaux, plus tard de mes tomates, etc.
Mais quand même. Tout cela me déprime.

Les femmes me dépriment aussi, évidemment. Toutes si belles, si mystérieuses, si fascinantes - si inatteignables.
Je peux facilement devenir l'ami d'une femme, mais très difficilement son amant. J'adore les entendre parler, se livrer, se raconter, mais en faisant cela, petit à petit, toute l'ambiguïté qui pourrait charger notre relation se dissout. Nous devenons de bons copains. On ne baise pas avec un bon copain.

La situation politique et économique, en Belgique, en France, en Europe et dans le monde, ça me déprime.

Mon psy refuse de me répondre au téléphone. Ça me déprime.

Le conflit israélo-palestinien me déprime.

L'effet de serre me déprime. Le climat me déprime.

Ce journal me déprime.

Écrire me déprime. Écrire m'emmerde.

Mes seules consolations : mes filles, faire des Sudokus et le malheur des autres, en littérature : Charles Swann en chie des barres, pour l'instant.

*19 mai 2010*

*Dire que j'ai gâché des années de ma vie, que j'ai voulu mourir, que j'ai eu mon plus grand amour, pour une femme qui ne me plaisait pas, qui n'était pas mon genre !*

Ainsi se termine " Un amour de Swann ", la deuxième partie de " Du côté de chez Swann ", ce petit roman dans le roman, d'un seul tenant, d'un seul mouvement, qui suit obstinément en les analysant jusque dans leurs retranchements les plus subtils les variations de sentiments de Charles Swann envers Odette de Crécy.
À la première parution, ce brusque retour en arrière dans le temps devait paraître étrange. J'imagine qu'à l'époque les lecteurs avaient l'impression que " La Recherche du temps perdu " était un recueil de souvenirs, d'impressions et d'analyses, un fourre-tout sans plan, un peu comme les " Essais " de Montaigne.
Mais nous qui le lisons maintenant, nous savons qu'il n'en est rien. Ne fut-ce que parce que nous connaissons le titre du dernier tome du livre, " Le temps retrouvé ", qui nous donne l'idée d'une conclusion, d'un aboutissement, et donc d'un cheminement menant à cet aboutissement ; et donc, d'une structure. Nous sommes aussi influencés par différentes analyses du livre de Proust, entre autres par celle de Raymond Queneau, dans " Bâtons, chiffres et lettres ", et cela même si nous n'avons pas lu cet essai ; car cet essai, tout comme " La recherche du temps perdu " elle-même, est entré dans l'inconscient collectif littéraire français.
" La Recherche du temps perdu " est devenue un classique, et nous le lisons moins que nous ne le relisons. Tout comme son narrateur parle des images que le nom " Gilberte " ou " Venise " créent à priori chez lui, images qui sont ensuite confrontées et abîmées et enrichies par la réalité tangible de Gilberte ou de Venise, nous-mêmes, qui lisons ce livre au début du XXIe siècle, nous sommes nourris d'images, parfois d'Épinal, parfois plus profondes, que charrient pour nous le nom " Marcel Proust " et le titre " À la recherche du temps perdu ". Ma lecture de ce livre se fait évidemment en fonction de ces images, prolonge ces images ou les contredit.
Parmi ces images, l'idée que ce livre est structuré. Dès lors, pour moi, " Un amour de Swann " participe à cette structure, en est inévitablement un des jalons.
Je peux me tromper objectivement, c'est-à-dire qu'il pourrait être possible de prouver qu'historiquement Marcel Proust n'avait aucun plan en se permettant ce long flash-back et, en l'écrivant, se laissait juste porter par sa fantaisie du moment - ce qui m'étonnerait - mais de toute façon, subjectivement, j'ai raison : ma lecture de " La recherche du temps perdu " est celle d'un livre où chaque partie est réfléchie et a une fonction précise.
Et la fonction de " Un amour de Swann ", c'est d'être un résumé métaphorique de tout le livre.
Dans " Combray ", étaient présentés tous les thèmes du livre, comme dans une ouverture d'opéra ; ensuite, dans " Un amour de Swann ", nous est présentée l'intrigue, une intrigue qui est ici condensée, comme une fractale de l'intrigue, qui se retrouvera développée sur les milliers de pages qui suivent, avec, évidemment, des aléatoires qui l'altéreront, qui n'en feront pas juste une redite, mais une longue et complexe variation.

Mardi, les zups bruxellois avaient été appelés au centre secret qui sert de lieu de réunion, quand la police ou la justice veut s'adresser à nous. Je ne peux évidemment pas ici révéler où cela se trouve ; tout ce que je peux vous dire, c'est que c'est dans les caves d'un ministère qui n'a rien à voir ni avec la justice, ni avec la police, que c'est une pièce trop petite, avec des bancs et des chaises d'écoliers, et que ça sent le moisi, car l'air n'y circule pas, surtout avec une quarantaine de zups entassés, en général dans leurs combinaisons en tissus arachno-tressés, soit proto-expansé, soit en carbofibrilles. C'est pratique, ce genre de tenue, les balles rebondissent dessus, mais on y sue très vite. Après cinq minutes de réunion, ça sentait le fauve !
Devant nous, se tenaient cinq policiers, dont deux en civil, et dont trois femmes - pour être vraiment exhaustif : deux des femmes portaient l'uniforme, donc, ceux en civil, c'était un homme et une femme. Cette femme policière en civil, justement, se planta derrière un micro et, d'une voix rauque de grande fumeuse ou de chanteuse italienne, nous débita les politesses d'usage. Elle nous expliqua ensuite que nous étions réquisitionnés : un tueur en série semblait avoir frappé deux fois à Bruxelles, après avoir commis trois meurtres de femmes à Amsterdam, et un à Anvers.
Elle nous détailla quelques détails de l'enquête, que je ne peux pas rapporter ici, et nous répéta, de nouveau, que nous étions réquisitionnés. Elle demanda s'il y avait des questions ?
One Way Man leva aussitôt son bras, tellement rapidement et tellement brusquement qu'il surprit tous les autres zups et qu'il fut le seul à bouger.
- Oui, fit la femme policière en civil avec l'air concerné et la tête penchée sur la droite d'un curé attentif.
- Merci beaucoup de me laisser la parole, Madame l'officier de police. (One Way Man s'est toujours exprimé d'une façon fleurie et sophistiquée.) Je voulais vous demander ce que vous vouliez signifier, exactement, par " réquisitionnés ".
- Juste ça. Réquisitionnés.
- D'accord, je vous entends, je vous entends, mais néanmoins, pouvez-vous être un peu plus spécifique ? Un peu plus concrète, peut-être ?
- Vous êtes réquisitionnés. C'est tout.
Une rumeur énervée parcourait les zups, qui soupçonnaient d'être une fois de plus sciemment mis sur le côté par les " autorités compétentes ".
Moi, j'étais surtout inquiet pour A. : son profil correspondait parfaitement aux victimes que choisissait le tueur : blonde, sans mari, grande maison unifamiliale, etc.
Dès que la réunion fut terminée, je roulai tout droit vers Forest en poussant ma Toyota Aygo dans ses derniers retranchements. Je me garai avenue Willemans Ceuppens, profitai d'un moment calme dans la rue pour monter jusqu'aux toits des maisons, sauta de toit en toit, jusqu'à celui en face du bâtiment de A., et, là, restai en embuscade, prêt à réagir !
Et j'attendis...
Déjà à deux, attendre sur un toit, c'est pesant, mais tout seul, c'est mortel. Plusieurs fois, je fus sur le point de m'endormir.
Vers onze heures du soir, j'entendis la voix d'A., et celle d'un homme que je n'identifiai d'abord pas. Je me dressai, prêt à me jeter dans le vide, prêt à sauver A. des griffes d'un dangereux prédateur. Je reconnus alors que les inflexions légèrement gutturales du dialogue entre A. et cet homme et y remarquai la prépondérance du son " u " : ils parlaient en turc. J'en déduisis alors que la silhouette mince à la Don Quichotte, qui se tenait devant l'entrée de la maison de A. et qui lui parlait, c'était son père.
Son père quittait la maison à cette heure, c'est qu'il avait gardé les filles en regardant un match de football ou des séries policières. Donc, A. était sortie, avec " quelqu'un ".
Une brûlure subite me barra l'estomac.

*De nouveau : Bubechi*

J'aime beaucoup la politique belge. J'aime ça comme d'autres aiment le vin ou le football, justement.
Je sais que je ne devrais pas. Comme la plupart des gens, je devrais trouver ça juste scandaleux, déplorable, triste, mais je ne sais pas m'empêcher : moi, j'aime beaucoup ça.

Ça y est. J'ai terminé " Du côté de chez Swann ", qui se clôt avec les regrets du narrateur âgé. Il se plaint de toutes les beautés de son enfance qu'on altérées, abîmées et détruites le progrès et le temps qui passe. Il clôt le livre en nous révélant d'où il parle, d'où est écrit ce livre : de sa vieillesse. C'est un roman d'un homme au seuil de la mort, qui se remémore sa vie.
J'entame " À l'ombre des jeunes filles en fleurs ", avec l'impression d'aborder l'histoire centrale du livre, le corps de cette très longue nouvelle.
Les présentations sont maintenant faites. On peut maintenant se lancer dans la fête !

Le tueur en série a été arrêté, par le plus grand hasard, semble-t-il, à Stockholm.
Avant cela, j'ai passé deux nuits blanches sur le toit devant chez A.

*21 mai 2010

Unplugged*

Je me trouve dans le jardin du Moulin Saint-Denis, le sympathique petit théâtre près de Mons, un peu avant une représentation de " Les mangeuses de chocolat ", mon plus gros succès en Belgique, succès dû, je crois, en grande partie, au titre. Cette pièce se joue depuis 14 ans, avec la même distribution, quatre très belles comédiennes, toutes blondes, et dans la même mise en scène minimaliste que j'avais créée au défunt théâtre de l'Atelier Sainte-Anne.
C'est une joie de voir ces comédiennes très différentes, mais qui jouent tellement bien ensemble, et qui, après 14 ans et sans doute un peu plus de 300 représentations, sont toujours en recherche, proposent toujours des variantes et ne cessent d'améliorer leur jeu.
Le Moulin Saint-Denis est une ancienne ferme, à côté d'une petite rivière et d'une grande roue à eau. Les lieux appartiennent à un chirurgien esthétique réputé, féru de théâtre, qui y a fait construire une petite salle pour une centaine de spectateurs. Il y donne deux représentations par mois, au départ pour ses amis et connaissances, mais, petit à petit, grâce à la conjonction d'un cadre idyllique et d'une programmation rigoureuse, des gens viennent de plus en plus loin, certains même de Bruxelles.
En attendant le début du spectacle, nous discutons, le producteur, Jean-Pierre Ottmans et moi-même, de nos difficultés, moi pour mettre en scène dans le milieu théâtral belge actuel, et lui pour y produire mes spectacles ainsi que ceux de metteurs en scène de ma génération, c'est-à-dire plus ou moins dans la quarantaine. Les institutions théâtrales et les mécanismes d'Aide aux Projets théâtraux ne veulent produire que des artistes plus jeunes, sinon par l'âge, tout au moins par les productions, plus novatrices ou comportant quelques gimmicks à la mode et, en particulier, l'emploi plus ou moins heureux de la vidéo au sein des spectacles.
Nous discutons, discutons, le petit et gros Jean-Pierre Ottmans de plus en plus excité, sa voix montant dans les aiguës jusqu'à devenir une voix de tête, ses petites mains boudinées dessinant des schémas complexes dans l'air, moi restant comme d'habitude plus calme, tous les deux affalés dans des chaises longues, pendant qu'arrivent, petit à petit, des spectateurs, en général en couples. Et en quelques minutes, nous avons inventé un nouveau type de spectacles théâtraux, voire même un nouveau mouvement théâtral : le unplugged.
Un peu avant le début de la représentation, je promets à Jean-Pierre de lui écrire un manifeste, ou une charte - et après réflexion, je crois que cela doit être un manifeste qui recèle, en son sein, une charte !...

En voici la première version :

 *MANIFESTE DU THÉÂTRE UNPLUGGED*

 *Nous avons décidé d'agir !...
Nous sommes plus ou moins dans la quarantaine. Nous risquons de nous retrouver abandonnés sur le bord de la route, victimes de notre âge, du contexte artistique, de la crise économique. Et nous ne parvenons pas à accepter cet état de fait.
Nous sommes des metteurs en scène, avec souvent une autre corde à notre arc : nous sommes aussi auteurs ou comédiens. Les institutions théâtrales, les coproducteurs, la Commission d'aide aux projets, s'intéressent maintenant à des projets suscités par des gens plus jeunes que nous. Nous trouvons cela normal. Cela aurait été terrible que nous bloquions l'accès à la nouvelle création. Nous savons bien que nous sommes trop vieux, trop installés et trop connus, pour être encore aidés par ces structures. Pendant notre folle jeunesse, nous en avions nous-mêmes profité. C'est à leur tour.
Nous savons aussi que pour l'instant aucune nouvelle structure destinée à nous aider nous spécifiquement ne peut voir le jour : la crise... Cette bonne vieille crise...
Nous avons raté le coche. Nous n'avons pas pris le pouvoir. Nous n'avons pas essayé de devenir directeurs de théâtre, ou si nous l'avons fait, nous y avons échoué. Nous n'avons pas de lieu, pas de contrat-programme, pas de réseaux de soutien par des institutions, en Belgique ou à l'étranger. Nous n'avons pas accompli le travail nécessaire de lobbying politique, alors que nous savions bien que ce travail était important, qu'il faisait même partie intégrante du travail théâtral étant donné les sommes énormes que le pouvoir politique alloue au théâtre pour le faire exister. Racine, Molière ou Shakespeare étaient d'abord des courtisans ; nous avons eu le tort ou la bêtise de nous croire supérieurs à ces auteurs, ou avons eu des scrupules moraux sans doute déplacés, ou encore avons simplement été paresseux.
Nous ne parvenons plus à monter nos spectacles, mais nous ne sommes pas non plus à la rue. Rappelons-le : parallèlement à notre pratique de mise en scène, nous sommes aussi auteurs, ou comédiens, ou même parfois metteurs en scène à la commande. Nous en avons, justement, des commandes, que nous honorons avec plus ou moins de bonheur. Mais il nous est très difficile de créer nos propres spectacles, nos propres projets. Nous travaillons en courbant l'échine devant les institutions théâtrales. Nous ne parvenons plus à leur faire courber l'échine à eux.
Nous vivons donc, plus ou moins bien, du théâtre. Mais nous n'en vivons pas exactement comme nous le voudrions. Comme nous sommes très conscients du fait que nous n'avons qu'une seule vie, cela nous semble intolérable.
Par ailleurs, nous avons un rejet de la vidéo dans les spectacles - autant que la vidéo nous rejette nous. Certains d'entre nous ont utilisé cet outil et l'utiliseront certainement encore, mais pour ce qu'il est, c'est-à-dire un outil, et non pas un passage obligé pour prouver la modernité d'un spectacle, un gimmick, souvent peu nécessaire et maladroit. À côté de réussites indéniables de son emploi, comme par exemple dans " le Silence des mères " ou " J'ai gravé le nom de ma grenouille dans ton foie ", combien de séquences maladroitement filmées, maladroitement projetées, et collées artificiellement à un malheureux spectacle sans défense !...
De plus, la vidéo nous rejette, quand nous ne voulons*pas*l'utiliser : il devient malaisé, dans toute une série d'institutions, de créer un spectacle qui ignore la vidéo ! La vidéo, c'est à la mode ! C'est moderne !
Cette vidéo obligatoire, cela nous étonne plus que cela nous scandalise : la vidéo est un élément hétérogène au théâtre. Par son caractère enregistré, immuable, la vidéo est même en contradiction avec la nature même du théâtre, c'est-à-dire avec son aspect fugace, unique, éphémère, lui donner le statut de passage obligé, d'élément inévitable, c'est tout de même très étonnant.
Non, ce n'est décidément pas l'enregistrement technologique qui nous intéresse dans le théâtre. Ce qui nous y intéresse surtout, c'est l'essence même du théâtre, c'est cette chose étrange qui fait que le théâtre est véritablement du théâtre.
Pour nous, le théâtre, ce n'est pas du cinéma vivant, pas de la danse avec du texte, ni du cirque sur lequel on aurait collé de la parole. Pour nous, le théâtre, c'est un rituel vivant, devant des spectateurs, où des comédiens créent une seconde réalité dans l'imagination du spectateur. Ils le créent par toute une série de moyens, dont le texte. Ils montrent moins qu'ils n'évoquent.
Un acteur vient sur une scène nue et dit " Qui va là ? " ; le spectateur est aussitôt transporté ailleurs, très loin d'un théâtre de Belgique, très loin de sa réalité quotidienne - un processus beaucoup plus magique et beaucoup plus intéressant que celui de simplement montrer, par exemple avec de la vidéo.
Ce processus, cette caractéristique fondamentale du théâtre, c'est celle que nous voulons exprimer par nos mises en scène. Et nous nous rendons bien compte qu'exprimer cette théâtralité ne demande pas de grands moyens, ni même d'un long temps de répétition, ni non plus une réelle mise en scène ou mise en espace. Nous avons parfois assisté à des lectures où, de manière bien plus belle, plus juste et plus efficace que dans bien des spectacles extrêmement chers, s'exprimait cette théâtralité, des lectures où cette théâtralité brillait de mille feux.
D'où l'idée de créer non plus des spectacles, puisqu’on nous en donne plus les moyens, mais des lectures, ou plus précisément, ce que nous appellerons, selon l'expression géniale de Pierre Hollemans, des " spectacles unplugged ".
Signalons que pour certains d'entre nous, ce type de spectacle allait de toute façon devenir leur prochaine façon de mettre en scène, par amour, justement, de cette théâtralité, et par fatigue de la mise en espace, de la lourdeur de la technique, des grosses productions.
Fortement influencés par Franco Dragone et et par Joël Pommerat, nous voulons créer le théâtre inverse : un théâtre pur, débarrassé de tout spectaculaire, de tout son et lumière, de toute performance, de tout show bizness, débarrassé aussi de l'obligation de faire de l'avant-garde.
Nous voulons donc créer des lectures, mais qui ne soient pas des simples lectures à la table - ce qui est trop aride - et qui n'essayent pas non plus d'être mis en scène avec le texte en main, genre bâtard et maladroit - non, des lectures qui assument leur statut de lecture, qui jouent avec ce statut, qui sont mis en scène, mais le moins possible !...
Nous savons bien que notre démarche n'a rien de neuf ou de révolutionnaire. On peut en trouver de similaires, ne fût-ce que dans le théâtre en chambre iranien actuel ou allemand des années d'après-guerre, ou dans les Clubs de Transquinquennal. Mais nous ne sommes pas, en général, spécifiquement, répétons-le, des adeptes forcenés de l'avant-garde. Pour prendre la nomenclature du génial Scott McCloud, notre mentor à tous, nous ne sommes pas, en premier lieu, des formalistes, mais plutôt des animistes ou des iconoclastes. La destruction d'anciennes formes et l'établissement de nouvelles ne sont pas nos premiers soucis. Nous sommes plutôt à la recherche de vérité. Certains d'entre nous se considèrent juste comme des raconteurs d'histoires, des conteurs, des griots.
Il nous arrive de créer de nouvelles formes ou d'en détruire d'anciennes, mais c'est toujours un résultat, et pas un point de départ.
Et surtout, comme des lemmings qui ne peuvent s'empêcher de sauter dans l'abîme, nous ne pouvons nous empêcher de créer des spectacles, même si ce sont des spectacles unplugged - surtout si ce sont des spectacles unplugged !

Dans ce qui suit, nous établirons ce que sont exactement les spectacles unplugged, par une charte, un peu comme la charte des films Dogmas. Tout comme dans les oeuvres de ce courant d'origine danoise, nous numéroterons nos spectacles : Unplugged 01, Unplugged 02, etc.*

*CHARTE UNPLUGGED*

 *Article 1

Un spectacle unplugged est toujours une création de texte.

Article 2

Un spectacle unplugged montre le moins possible ; il suggère le plus possible.

Article 3

Pour un spectacle unplugged, les comédiens ne peuvent pas apprendre le texte par coeur ; ils doivent le lire.

Article 4

Un spectacle unplugged doit être répété, mais des répétitions les plus courtes possible : au maximum, trois jours.

Article 5

Les spectacles unplugged seront de deux types :
Les*esquisses*, qui, si le spectacle est repris et financé normalement, deviendraient un spectacle non-unplugged (ou, dans notre jargon, un spectacle plugged), avec mémorisation du texte, décors, etc.
Les*définitifs*, qui, si le spectacle est repris et financé, resteraient tels quels, et garderait son caractère unplugged.
C'est au metteur en scène de décider qu'un spectacle unplugged est définitif ou est une esquisse. À tout moment, il peut changer d'avis.

Article 6

Un spectacle unplugged doit avoir un minimum de mise en scène, mais pas plus que le minimum !

Article 7

Les moyens techniques d'un spectacle unplugged doivent être les plus limités possible.
Les lumières d'un spectacle unplugged doivent être utilitaires, ne pas singer des lumières réelles, et juste éclairer les comédiens et leur texte.
Aucun décor, dans un spectacle unplugged. Idéalement, les comédiens devraient jouer devant le néant. Nous accepterons néanmoins des compromis avec la réalité.

Article 8

Dans un spectacle unplugged, les comédiens ne peuvent pas se déplacer pour singer les déplacements réels des personnages. Ces déplacements peuvent par contre être suggérés.

Article 9

Dans un spectacle unplugged, la vidéo est formellement proscrite. Son emploi ne sera autorisé que quand une autorité compétente (le Roi, le Ministre de la Culture ou le critique théâtral de l'Aldi-Infos) aura officiellement déclaré la vidéo dépassée ou ringarde.

Article 10

Aucune musique dans un spectacle unplugged, sans que l'objet qui produit cette musique ne soit présent sur scène et très visible.
Et dans un spectacle unplugged, aucun musicien professionnel qui ne soit pas en même temps comédien.

Article 11

Par une ironique contradiction sur les mots, les micros peuvent être acceptés dans un spectacle unplugged, mais doivent alors être très visibles pour le public.

Article 12

Dans un spectacle unplugged, il est évidemment possible, voire même conseillé, de déroger avec une mauvaise foi manifeste, à un, ou deux, ou trois, des articles de cette charte, sauf à l'article 12.*

Voilà. À ce stade-ci, je ne sais pas si quelqu'un va les créer, ces spectacles unplugged. Je ne sais pas non plus si d'autres metteurs en scène se reconnaîtront dans ce manifeste. J'y utilise, peut-être, involontairement, un nous majestatif. En tout cas, c'est toujours amusant d'imaginer une nouvelle école artistique, un nouveau mouvement esthétique, et d'en écrire le manifeste.

*Compère*

Jafar Panaï, réalisateur iranien, est incarcéré dans la sinistre prison d'Evin. Il y fait maintenant une grève de la faim et a donné des directives quant à ce qu'il fallait faire de son corps.
La situation est tragique en Iran. Le problème, c'est qu'il ne s'agit ni d'une démocratie, ni d'une dictature, mais d'un pouvoir bicéphale, avec une république, jointe à un guide spirituel tout-puissant. C'est une démocratie (limitée) plus une dictature (limitée). Et depuis presque un an, ces deux pouvoirs s'opposent violemment.
Heureusement, l'Histoire nous enseigne qu'une dictature finit toujours par s'écrouler d'elle-même. Une dictature peut sembler plus efficace au début, mais, sur le long terme, elle est moins efficace que la démocratie, car elle n'a aucun système permettant de corriger ses propres erreurs.
Mon célèbre frère Darius avait eu la curiosité de lire les mémoires peu sincères d'Albert Speer. Il y avait trouvé une information intéressante et caractéristique : pendant la Deuxième Guerre mondiale, les ingénieurs allemands avaient créé de très bons tanks, très rapides, très maniables. Mais Hitler avait fait son service militaire dans l'artillerie. Aux plans de ces tanks, il ajouta donc, de sa propre main, des pièces d'artillerie lourde, et ainsi les transforma en engins pesants et peu maniables. Comme les ordres venaient d'Hitler lui-même, personne ne se permettait de les contredire. Les tanks des alliés furent donc bien supérieurs.
Je présume que des histoires similaires se retrouvaient à différents endroits, dans l'histoire du nazisme et dans celles d'autres dictatures.
Je suis donc confiant que la démocratie finira par gagner en Iran. Mais quand ? Au prix de combien de morts ? Jafar Panaï, entre autres, sera-t-il encore vivant ?

Hier soir, j'ai eu de nouveau la visite de fantômes. Pour la première fois, à côté de mes trois grands-parents immobile et silencieux, il y avait aussi M. Gaston Compère, mon professeur de lycée, un écrivain, et mon mentor. Lui marmonnait, mais il était incompréhensible. À sept heures trente, en même temps que les autres, il disparut.

*24 mai 2010

Rétractile*

Pour l'instant, ma vie est en train de changer du tout au tout : je dormais sur le ventre et je commence, de plus en plus, à dormir sur le flanc.

Je suis assez satisfait de ma situation dans Tibia : j'ai bientôt un " master sorcercer " de niveau 30, qui pourra me fabriquer des runes.
J'ai failli écrire cette dernière phrase dans le patois de Tibia ; ce qui aurait donné : " J'ai bientôt un m sorc de lvl 30, pour me maker des runes. "
Ce jeu, comme tous les jeux informatiques en ligne sophistiqués, permet aux joueurs de participer à une économie, voire même faire du commerce, de façon parfois assez complexe. Mon but à moi, c'est de juste pourvoir mon personnage principal d'armes magiques qui lui permettent de plus facilement monter de niveaux, et de faire plus de chasses et de quêtes.
Comme le décrit très bien Steve Johnson dans son livre " Everything bad is good for you ", un jeu informatique complexe comme " Tibia " offre infiniment plus de types d'interactions qu'un jeu classique comme le jeu d'échecs. En fait, plus que véritablement un jeu, il s'agit d'un monde, à explorer, d'un monde où vivre. C'est même un monde que vous pouvez vous-même changer, ou en tout cas essayer de changer. Je ne sais pas si c'est le cas pour tous les MMORPG, mais Tibia permet aux joueurs (il faudrait plutôt dire : aux habitants) de proposer des modifications. Ces modifications sont parfois reprises et implémentées.
Cela m'a souvent titillé, de proposer moi-même des modifications. Je l'ai déjà fait, mais pour des petites rectifications de détail qui, d'ailleurs, n'ont jamais été prises en compte. J'ai bien des idées pour des modifications plus conséquentes, mais par manque de temps, je ne m'y suis jamais mis. Mais peut-être ce journal me pousserait, comme il me pousse à lire " À la recherche du temps perdu "...
Dès que ce sera le cas, je vous en parlerai.

Un extrait, justement, de " À la recherche du temps perdu " :

 *Car m'approchant de Gilberte qui, renversée sur sa chaise, me disait de prendre la lettre et ne me la tendait pas, je me sentis si attiré par son corps que je lui dis:
- Voyons, empêchez-moi de l'attraper nous allons voir qui sera le plus fort.
Elle la mit dans son dos, je passai mes mains derrière son cou, en soulevant les nattes de cheveux qu'elle portait sur les épaules, soit que ce fût encore de son âge, soit que sa mère voulût la faire paraître plus longtemps enfant, afin de se rajeunir elle-même; nous luttions, arc-boutés. Je tâchais de l'attirer, elle résistait; ses pommettes enflammées par l'effort étaient rouges et rondes comme des cerises; elle riait comme si je l'eusse chatouillée; je la tenais serrée entre mes jambes comme un arbuste après lequel j'aurais voulu grimper; et, au milieu de la gymnastique que je faisais, sans qu'en fût à peine augmenté l'essoufflement que me donnaient l'exercice musculaire et l'ardeur du jeu, je répandis, comme quelques gouttes de sueur arrachées par l'effort, mon plaisir auquel je ne pus pas même m'attarder le temps d'en connaître le goût; aussitôt je pris la lettre. Alors, Gilberte me dit avec bonté:
- "Vous savez, si vous voulez, nous pouvons lutter encore un peu."
Peut-être avait-elle obscurément senti que mon jeu avait un autre objet que celui que j'avais avoué, mais n'avait-elle pas su remarquer que je l'avais atteint. Et moi qui craignais qu'elle s'en fût aperçue (et un certain mouvement rétractile et contenu de pudeur offensée qu'elle eut un instant après, me donna à penser que je n'avais pas eu tort de le craindre), j'acceptai de lutter encore, de peur qu'elle pût croire que je ne m'étais proposé d'autre but que celui après quoi je n'avais plus envie que de rester tranquille auprès d'elle.*

Avais-je bien compris ? Le narrateur avait-il bel et bien éjaculé ? Je sais bien que, hormis Sade et des auteurs purement érotiques, hors, donc, de l'Enfer de la Bibliothèque Nationale, Proust était un des premiers grands auteurs français à avoir introduit la sexualité dans ses livres, sans pour cela écrire une œuvre  purement érotique, une œuvre centrée sur la sexualité, mais une œuvre  où la sexualité a la même place qu'elle a dans la vie.
Quand même. Pour cet extrait, je n'étais pas sûr. Avais-je vraiment bien lu ?
J'ai demandé son avis à Snow Torpedo, pour vérifier. Ces derniers temps, je me retrouve souvent de garde avec lui, alors que je le supporte de moins en moins et que lui semble, au contraire, m'apprécier de plus en plus. Il m'abreuve d'analyses footballistiques détaillées, auquel je réponds par un grand sourire crispé et quelques " Hum-hum " équivoques. Par contre, il amène toujours avec lui des provisions, dans lesquelles il me laisse généreusement puiser.
Et c'est sans doute parce que j'étais encore tout guilleret d'avoir calmé ma faim grâce aux trois saucissons, à la demi-tarte au sucre et aux deux sandwiches au thon mayonnaise qu'il m'avait gentiment cédés, que j'eus l'idée saugrenue de lui lire à voix haute ce passage de Proust !...
Il m'écouta avec apparemment les sourcils très froncés - c'est toujours un peu difficile à déchiffrer, à cause de sa cagoule en para-soie multi-décadré. Quand j'eus terminé, il me demanda :
- Le type, là, il a éjaculé ?
Je ressentis un sursaut de joie et un élan d'admiration soudain envers Snow Torpedo, mais admiration qui s'écroula aussitôt quand je lui demandai pourquoi il croyait que le narrateur avait éjaculé et qu'il me répondit :
- J'ai rien compris, moi, à ton truc. Mais bon, il y avait le mot " rétractile ", alors, je me suis dit : le type, il vient d'éjaculer. C'est clair.
J'en restai pantois. Le mot " rétractile " se rapporte à un mouvement de Gilberte, et n'a donc aucune, aucune connotation sexuelle.

La bêtise me surprend et me fascine, souvent parce que quelqu'un de bête est sûr de son fait, plus sûr de son propre avis et de sa propre intelligence qu'un esprit fin, délicat, cultivé, réfléchi, qui, lui, ne cesse de douter et de se perdre en scrupules.
L'imbécile se croit intelligent ; l'intelligent se soupçonne imbécile.

Je me demande dans quel tome de l'édition de mes oeuvres complète en Pléiade se trouvera ce journal ?...

Jafar Panaï a été libéré. Les autorités iraniennes ont sans doute eu peur d'en faire un martyr, et surtout un martyr connu à l'étranger.
Mais ne nous leurrons pas ; M. Jafar Panaï ne se leurre pas lui-même, j'en suis sûr : les autorités iraniennes ne sont pas soudain devenues clémentes. Chaque jour, des opposants sont pendus. Savez-vous comment on pend, en Iran, de nos jours ? Vous pouvez le vérifier sur Internet : on utilise des cordes colorées, celles que avec lequel j'assurais et j'étais assuré quand je faisais de l'escalade en salle avec Pierre Sartenaer ; on pend plusieurs personnes à la fois, en les soulevant avec une grue ; ou on accroche leurs cordes à une barre de métal pendant qu'ils sont debout à l'arrière d'un camion ; puis, on fait démarrer le camion. Les visages des pendus sont déformés par la strangulation et expriment une tristesse absolue.
Avant, en Iran, ces pendaisons étaient secrètes. Maintenant, elles se font publiquement, pour terroriser la population.
Les opposants, en Iran, sont des héros.

*27 mai 2010

Bart De Wever, malheureusement pour lui, ressemble à un gros porc fasciste*

Hier, j'étais au spectacle de dinosaures, avec Suzanne, au Heysel. C'était lent, laborieux, kitsch, pas très convaincant, mal joué, maladroit.
Suzanne était fascinée. Elle fixait le spectacle de ses grands yeux grands ouverts - elle ressemblait beaucoup à A. J'étais fatigué et, parfois, je piquais du nez. Suzanne, sans même se tourner vers moi, sans quitter des dinosaures de caoutchouc des yeux, me bourrait les côtes en me disant : " Regarde ! Regarde ! "
Une voix off très grave et très sérieuse, avant le spectacle, avait signalé que les flashes étaient interdits. Pourtant, il y avait trois ou quatre flashes par seconde, qui aveuglaient.
Les gens sont à la fois étranges, et rassurants. Rassurants parce qu'ils n'obéissent pas.

J'ai enfin réussi à reprendre un rendez-vous avec Koen, mon thérapeute. Je ne l'appelle évidemment pas Koen, mais Mijnheer. Dans ce journal, évidemment, je ne vais pas donner son nom de famille.
Koen évitait mes appels depuis une semaine. Je réussis à le coincer en utilisant un téléphone chez Climax, la société qui produit les films. Après avoir un peu bégayé, avoir tenté d'abréger puis de détourner la conversation, après enfin avoir tenté de me perdre dans des détails administratifs, Koen finit par accepter, avec beaucoup de réticence, de me recevoir le lendemain.
Pendant la séance, même si je continuais de le faire dans mon Flamand brinquebalant, je ne lui parlais que de vrais problèmes personnels : mes soucis avec les femmes et mes sentiments contradictoires envers A. Après un petit quart d'heure où je me surpris même à pleurer par deux fois, il m'interrompit au milieu d'un verbe que, de toute façon, je conjuguais de façon aléatoire - et il m'interrompit en français :
- Vous avez failli m'avoir ! De nouveau, vous me racontez des histoires !
Je me rendis compte qu'il avait raison. Malgré mes larmes, pourtant sincères, j'avais inventé ma douleur, même si je l'avais basée sur une douleur réelle. J'avais voulu à tout prix me conduire en patient de thérapie modèle. Pour cela, j'avais, en effet, inventé des histoires...
Koen poussa un long soupir sifflant et me dit, en flamand cette fois-ci :
- Allez-y. Parlez-moi de Bart De Wever. C'est pour cela que vous êtes venu, non ?

Une façon de comprendre les problèmes actuels, passés et futurs, entre francophones et Flamands, en Belgique, c'est d'oublier qu'il s'agit de conflits entre personnes, entre populations, et faire comme si ce n'était qu'un conflit entre langues. C'est souvent intéressant de changer de perspective pour comprendre un phénomène. (*C'est tout le principe de ce journal, en fait.*)
Le début du conflit se situe en 1635, quand le Cardinal de Richelieu créa l'Académie Française. Son but était d'unifier la noblesse française sous l'égide du Roi. Tous les moyens, pour cela, étaient bons : guerres, création d'une culture de cours - et unification de la langue.
Au début du film " Saint-Cyr ", on voit des petites filles de la noblesse française appauvrie se présenter une à une à Madame de Maintenon. Chacune le fait dans un autre patois, dérivé du français, et pour nous incompréhensible. À l'époque, semble-t-il, les différentes régions de la France parlaient des dialectes, même dans la noblesse. L'unification du pays passa donc par l'unification, très artificielle, très volontariste, de la langue.
Le français de l'Île-de-France fut instauré langue à la fois officielle et littéraire. Furent proscrites dès lors les variations dialectales dans lesquelles, auparavant pourtant, puisaient pour notre plus grand bonheur Rabelais ou Montaigne.
On peut dire que l'unification de la langue n'a réellement réussi en France que dans les années 70 du XXe siècle, quand il fallut donner des cours de breton à l'école, en Bretagne. Cette langue avait été tellement éradiquée par le français qu'il fallait, artificiellement, la réintroduire par l'enseignement. Le breton devint donc le latin des enfants de Bretagne : une langue que l'on étudie, mais qu'on ne parle plus. La victoire du français fut totale, si totale qu'elle parvint à franchir les frontières et continuer vers le nord. Le français se mit à ravager la Belgique, en tuant le wallon sur son passage, jusqu'à être arrêté, enfin, par le flamand. Le flamand est un peu le dernier village gaulois qui résiste à l'envahisseur.
Le flamand l'a néanmoins échappé belle. Il a failli partager le destin du wallon et être écrasé, effacé par le Français. La frontière linguistique bougeait d'un kilomètre par génération, vers le nord et, petit à petit, grignotait la Flandre. Bruxelles, jadis ville flamande, au moins pour la population pauvre, devint surtout francophone, et aspergea le français tout autour d'elle, dans les communes de la périphérie, qui forment maintenant l'arrondissement Bruxelles-Halles-Vilvorde.
Pour arrêter le français, le flamand utilisa tous les usages à sa disposition. Certains de ces moyens sont admirables : une vigueur culturelle et artistique qui dépasse le niveau local et régionaliste, ce que ne réussit jamais à faire le wallon ; une littérature riche et originale, depuis Guido Gezelle jusqu'à Hugo Claus ; un dynamisme économique. D'autres de ses moyens sont moins élevés, voire même sont crapuleux : doctrines de la terre, propagandes à demi mensongères, tentation nationaliste et fasciste, racisme.
Les langues sont des fauves. Comme le disait si bien Sempé : " Un lion blessé est toujours cruel, Marthe ".
Les francophones, en Belgique, font très inconsciemment le deuil de leur dialecte d'origine : picard, wallon, bruxellois. Comme tous les nouveaux convertis, ils sont des ultra-francophones, et ils ne cessent de ressasser les mensonges de la propagande du français, entre autres pour dénigrer le flamand.
Détaillons chacun de ces mensonges, et démontons-les un à un :

*- Le Flamand est laid.*
Aucune langue n'est belle, aucune n'est laide. Toutes ont des beautés ; toute créent leurs propres critères de beauté, qui rendent certaines des autres langues parfois très laides - les langues peuvent être méchantes et racistes les unes envers les autres. Dans le cas du flamand, dire que c'est une langue laide, c'est mal la connaître. Il suffit de citer le titre du (très beau film) " De heelaasheid der dinge ", un titre d'une poésie brute et magnifique, complètement intraduisible en français. On l'affubla d'ailleurs, en France, d'un des titres les plus laids qui soit : " La merditude des choses ". Le français, là, nous dévoile ses côtés les plus plats et les plus laids.

*- Le Flamand n'est en fait qu'une suite de patois.*Oui. Et alors ?
C'est aussi le cas de l'espagnol, de l'anglais, de l'arabe, de l'italien. Le fait de trouver les variantes dialectales négatives est un réflexe, inculqué par Richelieu, Mazarin, Louis XIII et Louis XIV, pour asseoir leur pouvoir, pour le centraliser. Déclarer les dialectes laids, incorrects ou nocifs (c'est une superstition qui perdure dans l'enseignement public français), c'est donc croire comme à un dogme de la propagande royaliste du XVIe et XVIIe siècle, et c'est une erreur. Les linguistes s'accordent pour dire que, pour un enfant normal, parler un dialecte en même temps qu'une langue de culture favorise son intelligence et le prépare à l'apprentissage d'autres langues.
De plus, les dialectes sont des laboratoires où les langues se recréent, se modifient, se transforment. En tant qu'écrivain, je suis en fait jaloux des auteurs flamands, qui ont à leur disposition ces variations de leurs langues, alors que j'ai, moi, comme outil, un idiome gelé par l'Académie Française. J'utilise plus ou moins la même langue que Racine, une langue vieillotte et rancie.

*- Les Flamands sont arrogants*Non. Ce sont les francophones qui sont arrogants.
Les Flamands sont revanchards, ce qui est sans doute encore moins bien. Les Allemands des années 1930 étaient revanchards, et on a vu où cela les a menés.
Les Flamands sont et ont toujours été guettés par la tentation fasciste et raciste.

Avouons-le : Bart De Wever est affligé d'un physique inquiétant. Disons-le tout net : il ressemble à un porc fasciste. Il a le physique exact d'un figurant qui jouerait un SA dans un film sur le nazisme.
Ne nous arrêtons pas à ce physique.
Il est séparatiste, ce qui est une opinion. Il est nationaliste, c'est-à-dire qu'il croit à une idéologie à laquelle je ne crois pas et que je trouve débile. Mais il s'affirme démocrate, et il faut le respecter pour cela.
Il a peut-être un " agenda caché ". C'est peut-être un fasciste caché. Mais sinon sa présence lors d'un débat aux côtés de Jean-Marie Le Pen (Mitterrand et Hillary Clinton ont eu des errements similaires pendant leur propre jeunesse, avant d'être acquis à la gauche molle), rien ne nous permet encore de l'affirmer. Nous devons juste nous fier à ses déclarations dans les médias, tout comme nous devons nous fier à celles d'Elio Di Rupo. Rien ne nous dit qu'Elio Di Rupo n'est pas un communiste pur et dur caché, qui ne rêve pas de Grand Soir et qui voudrait pouvoir égorger des bourgeois avec son noeud papillon !... Cette vision d'Elio Di Rupo en révolutionnaire assoiffé de sang nous semble plus ridicule que celle d'un Bart De Wever fasciste, pour deux raisons :
La première est mauvaise : c'est leur physique respectif. Elio Di Rupo n'a pas le physique de l'emploi ; Bart De Wever, si.
La deuxième raison est plus pertinente : Elio Di Rupo a attrapé le gauchisme mou, une maladie dont on se relève que difficilement. Les symptômes en sont des valeurs qui se résument à un bla-bla sans fondement. On voit mal Elio Di Rupo croire à une vraie idéologie, à de vraies idées. On le voit mal sortir de son surplace, pour commettre de vraies actions.
Bart De Wever est un nationaliste.
Le problème, c'est que le nationalisme est une idéologie. L'idéologie, qui était la plaie de la gauche, est devenue de nos jours une maladie endémique de la droite. La droite était (et devrait rester) le terrain du réalisme, du pragmatisme. Mais on assiste à l'émergence d'idéologie dans la droite actuelle : entre autres bêtises, la croyance au marché tout-puissant de la droite américaine ; un anti-islamisme plus radical que l'islamisme radical lui-même ; et le nationalisme, en Italie, en Israël et en Flandre. Ceux qui suivent une idéologie croient aux buts plus qu'aux moyens, sont prêts à subordonner ces moyens à ces buts. Ils ont beau se dire démocrates, ils croient moins à la démocratie qu'à leur idéologie, et sont prêts à y sacrifier cette démocratie, s'il le faut.
Dans l'Histoire, les nationalistes ont souvent débordé hors du jeu démocratique. Et ils n'en ont pas juste débordé un peu, ils en ont débordé beaucoup !...
Tout le problème, c'est qu'il ne faut justement pas se fier au physique de SA de Bart De Wever. Il est tout le contraire d'un gros imbécile facistoïde. Filip De Winter est un pauvre crétin, à côté de lui. Jean-Marie Le Pen ou Degrelle, quand on les compare à Bart De Wever, ne sont que des provocateurs incohérents.
Bart De Wever est intelligent, drôle, sympathique, charismatique. Techniquement, c'est un très bon homme politique. C'est un orateur et un démagogue hors pair : il mélange avec brio des réalités incontestables à de demi-mensonges et à de la propagande. Si jamais il sortait du jeu démocratique, il deviendrait très facilement un Hitler flamand. En plus dangereux.
C'est peut-être cela, la mission historique des francophones et du Roi, aujourd'hui : garder à tout prix un État fédéral pour empêcher la Flandre de tomber dans le fascisme.

*1er juin 2010

Célèbre célébré*

Les Israéliens ont encore fait les cons...

Ce week-end, c'était le mariage de mon célèbre frère Darius. Un mariage féerique, grâce au cadre, l'ancienne école vétérinaire, grâce à l'âge des mariés, le milieu de la quarantaine, grâce à leurs trois enfants, grâce au temps pourri, qui rendit, bizarrement, les choses plus poétiques.
A. était aussi invitée, ce que je trouve normal. Nous ne cessions de tomber nez à nez. Nous nous faisions de grands sourires forcés, gênés, glacés.
Vers huit heures du soir, à la fin du repas, je fus abordé par une femme. Elle se mit à me parler, à me sourire, à me poser des questions, à rire à mes remarques, pourtant pas toujours très spirituelles. Après une demi-heure, je me rendis compte qu'elle était peut-être en train de me draguer. Elle était certainement jolie, mais d'une façon à laquelle je n'étais pas sensible. Parfois, je voyais A., et cela me gênait de parler devant elle à une autre femme, alors que cela n'aurait pas dû.
Cette femme, après toute une série de sujets de conversation, finit par aborder ses problèmes gynécologiques. Je me dis que c'était fichu. Jamais plus nos relations ne pouvaient devenir intimes. Nous étions devenues deux copines.
Vers 11:30, A. et Suzanne partirent ; à minuit, cette femme m'embrassa vigoureusement sur les deux joues, et me quitta. Moi, je restais bloqué sur place : Marie était en grande conversation, que je n'osais pas interrompre, avec un beau jeune garçon de son âge, sombre, typé (sans doute d'origine iranienne), les yeux sombres, des cils de biche, des cheveux très longs et bouclés. C'était surtout elle qui parlait. Lui l'écoutait avec attention.

*9 juin 2010

Mercedes*

L'autre jour, j'étais de garde sur un toit, dans le centre de Koekelberg, d'une heure trente du matin à trois heures, avec ce bon vieux Snow Torpedo, un Snow Torpedo excité comme une puce par la Coupe du Monde de football. Je ne l'écoutais plus déblatérer ses analyses extrêmement fouillées et sophistiquées sur les mérites de telle ou telle équipe nationale, mais me contentais de hocher régulièrement la tête, sans quitter son regard bleu délavé de mes yeux, et en mangeant les biscuits aux noix, les saucisses ardennaises, les petits sandwiches au gouda jeune et les éclairs au chocolat, qu'il m'avait amené. Ces derniers temps, j'ai encore maigri d'un kilo. Je dois faire attention.
Au milieu d'une explication très compliquée sur les tendons de la jambe droite d'un des attaquants nigériens, le regard de Snow Torpedo vit quelque chose que moi je ne voyais pas - il a une vision télescopique. Il clama :
- Là ! Quelqu'un a besoin de notre aide !
Avant que j'aie eu le temps de réagir, ne fut-ce que de lui poser une question, il se laissait glisser sur le mur de l'immeuble, puis courait à 62 km/h jusqu'à une petite rue, à deux blocs de notre poste d'observation. Je le suivis en faisant cinq bonds successifs.
Snow Torpedo s'arrêta devant une Mercedes garée en double file, avec le capot ouvert. Le propriétaire de la voiture, un petit homme râblé et chauve aux costumes trois-pièces sombres et au pardessus trop long pour lui, nous tournait le dos, penché sur son moteur.
- Vous avez un problème ? demanda Snow Torpedo de sa voix grinçante, rude et pleine d'enthousiasme. Le petit homme sursauta. Il nous regarda tour à tour, en tentant de reprendre sa respiration : c'est toujours surprenant, à une heure cinquante-sept du matin, l'apparition soudaine de deux adultes en costumes excto-matelassés par des fibres micro-croisées, l'un bleu clair, l'autre bleu roi avec des étoiles jaunes.
Snow Torpedo décida de prendre les choses en main. Il bouscula un peu le petit homme pour se placer lui-même devant la Mercedes :
- Un problème de moteur, je présume ?
- J'ai appelé Touring Secours, répondit d'une toute petite voix voilée le petit homme.
- Vous les avez appelés il y a longtemps ?
- Il y a 10 minutes...
- Tant mieux !
Ne me demandez pas ce que signifiait exactement ce " Tant mieux ! " A ma grande peur et à la stupéfaction du petit homme en costume trois-pièces, avec l'air du professionnel sûr de lui, Snow Torpedo plongea ses mains dans le moteur fumant. Au bout de quatre gestes et en moins de dix secondes, il fit jaillir un jet d'huile brûlant qui s'éleva jusqu'à deux mètres de haut, sans, heureusement, blesser personne en retombant au sol.
L'employé de Touring Secours, qui arriva juste après, engueula Snow Torpedo, engueula le client, m'engueula moi, engueula les deux agents de police dépêchés sur les lieux, nous accusant tous de concurrence déloyale et d'incompétence. Nous nous sommes retrouvés, Snow Torpedo et moi, dans l'antenne de la police locale la plus proche, à faire une déposition commune qu'il fallut ensuite dater, parapher, signer et contresigner, sur sept exemplaires - l'administration est toujours plus compliquée, pour les zups.
Le lendemain matin, je téléphonais à Skydancer Woman, qui s'occupe, à Bruxelles, des horaires et des affectations. Je lui demandais de ne plus me mettre de garde avec Snow Torpedo. Elle me répondit sèchement que c'était tout à fait impossible.

On parle souvent de " la phrase proustienne ". On sous-entend, alors, simplement, une phrase longue.
Dans " À la recherche du temps perdu ", certaines (rares) phrases sont courtes. Elles le sont quand Proust n'a, là, pour une fois, rien de complexe à exprimer. Car ses longues phrases ne sont pas une affectation ou un effet de style, comme chez les écrivains qui sont ses disciples, par exemple les géniaux Jean Rouaud ou Pierre Michon. Ces deux derniers écrivains, et d'autres, moins talentueux, écrivent parfois dans ce que j'appellerais du " Proust spaghetti ", c'est-à-dire des phrases longues très conscientes d'être longues, en références ironiques aux phrases de Proust, tout comme les westerns spaghettis étaient un démarquage ironique des westerns hollywoodiens.
En fait, c'est moins la phrase de Proust qui est longue et complexe, que ce qu'il y exprime, que ses descriptions de sentiments entrechevetrés, de sensations, de lieux, de nuances infimes du jeu social.
Proust n'est pas vraiment un styliste, comme Céline ou Queneau. On pourrait même dire que, paradoxalement, ce n'est pas vraiment un romancier, mais plutôt un essayiste, qui commente et analyse avec une finesse vertigineuse une courte nouvelle de quelques pages, et, par ces commentaires et analyses, la gonfle jusqu'à en faire un ouvrage de sept tomes, couvrant plusieurs milliers de pages.

*Israël = caca !*

(Ce sous-titre n'est pas de moi. C'est juste le slogan anti-israélien le plus idiot et le plus rigolo que j'ai jamais vu tagué sur un mur.)

À propos des bateaux d'aide humanitaires violemment arraisonnés dans les eaux internationales, j'ai lu dans un journal : " Jamais la réputation de l'État hébreu n’a été aussi basse. "
Cela m'étonne : ah bon ? Cette réputation avait été haute, à un moment donné ? Peut-être dans les années 60, en Europe et aux États-Unis, ou début des années 50, dans le bloc soviétique. Mais sinon, je crains qu'Israël soit et a toujours été le pays démocratique avec la réputation la plus exécrable dans le monde entier. En partie pour de bonnes raisons. En partie pour de mauvaises. Ou en tout cas, s'il existe des raisons suffisantes pour que ce soit un pays décrié ou critiqué, elles ne sont pas suffisantes pour que cela devienne une sorte de Satan démoniaque.
Deux mises au point :
Mon père est juif, mais je ne suis pas sioniste. Pour être sioniste, il faut croire à l'État-nation. Il faut y croire avec passion, conviction, d'une manière quasi religieuse. Et je n'y crois pas.
Je ne crois pas non plus que, comme l'affirmait la théorie sioniste du XIXe siècle, Israël soit la solution contre l'antisémitisme. Au contraire, ce pays suscite un nouvel antisémitisme ou, tout au moins, permet à d'anciens courants antisémites de changer de visage, de porter des vêtements plus neufs et plus acceptables.
Je ne me " reconnaîs " pas en Israël. Je ne trouve pas ce pays, pas plus que tout autre pays, absolument nécessaire.
(Mais je suis né un peu moins de vingt ans après la Deuxième Guerre mondiale. Je n'ai pas personnellement connu d'antisémitisme, ni de pogroms, ni d'extermination. Si cela avait été le cas, ma position aurait été sans doute tout à fait différente. Pour mes grands-parents, l'image d'une armée juive était une consolation et un réconfort. À moi, elle ne fait ni chaud, ni froid. Pour moi, ce sont juste des soldats, qui s'avèrent être juifs.)
Deuxième point : Israël peut et doit être critiqué, sur beaucoup d'aspects, politiques, mais aussi sociaux et économiques. Les palestiniens ont aussi le droit de croire à l'État-nation, puisque c'est à la mode, et donc ont droit à un État, etc.
Mais les Kurdes aussi. Pourtant, on assiste qu'à peu de manifestations de sympathie en faveur des Kurdes, en Occident, alors qu'ils ont été ou sont toujours brimés, persécutés, parfois massacrés, dans quatre pays différents.
La situation des Palestiniens, en particulier dans la bande de Gaza, est exécrable, mais il existe beaucoup de populations dans la région dont la situation est similaire, voire pire, par exemple au Yémen.
Alors pourquoi se focalise-t-on autant sur les Palestiniens et les Israéliens ? Il y a plusieurs réponses à cela, dont il faut être conscient, quand on parle du Moyen-Orient :

*Anticolonialisme*

Beaucoup de juifs et d'Israéliens, en lisant ce mot, " colonialisme ", appliqué à Israël, vont bondir. Alors que pour des Palestiniens, ce mot semble tout à fait normal.
Ce qui montre bien la nature du problème, quand on l'envisage du point de vue du colonialisme : les Israéliens sont des colonialistes occidentaux, mais n'en ont aucune conscience. Ils sont même incapables d'en avoir conscience. Objectivement, ils le sont ; subjectivement, ils ne le sont pas.
Tout d'abord parce qu'ils ne se considèrent pas comme occidentaux, même ceux de la première génération, qui étaient pourtant nés en Amérique du Nord ou en Europe, mais qui à cause de l'antisémitisme plus ou moins virulent qu'ils ont dû subir là-bas, se considéraient surtout juifs.
S'ils ne peuvent pas se voir colonialistes, c'est surtout parce que la religion juive les en empêche.
Cette religion est très localisée, c'est même une des religions les plus localisées qui soient, centrée sur le temple de Jérusalem, sur le Royaume de Judée, etc. En détruisant le temple, les Romains étaient à peu près sûrs de tuer cette religion. Mais au contraire, elle se renouvela complètement, pour devenir exportable. L'ordre des rabbins fut créé, et remplaça celui des prêtres du temple. La Loi Orale, c'est-à-dire le commentaire oral de la Bible, fut écrite et gelée dans le Talmud. Les juifs vécurent, à partir de là, le plus possible, comme à l'époque du temple, dans le souvenir incessant du temple et, après la dispersion dans la diaspora et les conversions de populations au judaïsme, dans le souvenir de la terre d'Israël.
Pour un juif religieux du XIXe siècle, Israël avait été quitté il y a deux mille ans et en même temps avait été quitté la veille. L'espoir d'un retour en Israël était messianique et en même temps concret. Cet attachement et ce lien avec la terre d'Israël étaient tellement forts et ancrés dans cette religion, qu'elle est même un des éléments qui perduraient quand des juifs, à partir du XVIIIe siècle, ont commencé à s'assimiler, à cesser de pratiquer la religion et à se définir comme juifs laïcs.
Au début du mouvement sioniste politique, l'étrange idéologue Théodore Herzl désirait une terre pour les juifs, mais pas particulièrement en Palestine. Il fut question de territoire aux États-Unis ou en Ouganda. Mais dès le septième congrès sioniste, en 1905, le choix se porta exclusivement sur la Palestine. La plupart des membres de ce congrès étaient pourtant des juifs assimilés, laïcs, ou peu religieux. Néanmoins, ils étaient habités par ce lien absurde, irrépressible, avec cette terre d'Israël où la plupart n'avaient mis le pied et qu'ils ne parvenaient même pas à vraiment imaginer.
Cet attachement à Israël était une bombe à retardement, très efficace, amorcée après la destruction du second temple, et qui a explosé, au début du XXe siècle, dans la gueule des Palestiniens.
Un blanc d'Afrique du Sud, un protestant irlandais ou même un Américain qui ne soit pas d'origine amérindienne, sait qu'il est issu d'un processus colonial. Il sait que ses ancêtres ont pris la terre d'autrui. Un Israélien a juste l'impression d'avoir *récupéré* sa terre à autrui. Cette impression peut être prouvée fausse. Mais il faut quand même se rendre compte que cette impression, même fausse, est ancrée profondément chez les Israéliens, que ce sont des colonisateurs qui n'ont aucune conscience d'être colonisateurs. Leur opposer une idéologie anticoloniale bien-pensante de gauche est particulièrement peu efficace.
Pourtant, ce colonialisme existe bel et bien. Pour preuve, les dérives actuelles de ce colonialisme, qui pousse des Israéliens en général religieux, à continuer à coloniser, encore et encore, dans les territoires occupés. C'est un non-sens diplomatique ; cela rend la paix sinon impossible, tout au moins très difficile ; mais les arguments de la raison n'empêchent pas ces idiots de s'implanter dans des terres en général arides, poussés par un sionisme religieux, mais aussi, mais surtout, par colonialisme.
D'un autre côté, même si les Israéliens sont objectivement des colonialistes, que faut-il faire ? Est-il réellement envisageable de faire décamper cinq millions un et demi de personnes surarmées et surdiplômées ? Comment les en convaincre ou les en forcer ? Quel pays les accepterait ? Certaines Israéliens sont là depuis cinq générations. En quoi les déraciner serait plus moral que de déraciner les Palestiniens ? Ne serait-ce résoudre une injustice par une autre injustice ?
De plus, l'exemple du Zimbabwe l'a bien montré : chasser d'anciens colons appauvrit un pays. En l'occurrence, dans le cas d'Israël, en chasser les juifs appauvrisseraient tout le Proche-Orient. Israël, à terme, est peut-être la seule chance de cette région pour sortir de son marasme politique, social et économique. Quand la paix sera instaurée (dans 10 ans ? 100 ans ? 200 ans ? 1000 ans ?), Israël, avec ses médecins surnuméraires, ses entreprises high-tech, ses laboratoires de recherche de pointe, sera, peut-être, le fer de lance d'un Proche-Orient développé et prospère.

*Propagande des pays arabes*

À son corps défendant, Israël permet aux pays arabes et musulmans de déflecter vers lui une partie de la révolte et de la critique à leur égard. Ces pays sont rarement des démocraties, et sont souvent corrompus dans des proportions qui en comparaison font de l'Italie un pays rigoriste. Ces pays gaspillent l'argent du pétrole ou le dépensent dans la spéculation et pas dans l'éducation, ou la recherche, ou le travail social. Ces pays ont la chance d'avoir un ennemi qui leur permet de cacher en partie tout cela aux yeux de leur propre population, ainsi qu'aux yeux de l'opinion mondiale. Cela permet même, dans le cas de la Jordanie ou du Liban, de faire oublier les extractions et massacres qu'ils ont eux-mêmes infligés aux Palestiniens.
Décrit aussi simplement, ce stratagème peut sembler simpliste et peu crédible. Mais savez-vous que si la Turquie envoie des activistes à Gaza et ensuite critique (avec raison) l'abordage meurtrier des militaires israéliens, en même temps, ce pays effectue des opérations militaires dans leur Kurdistan ? Si c'est une coïncidence, elle est fort bienvenue, fort pratique, pour les autorités et l'armée turque.
Cette manoeuvre de déflection fonctionne, évidemment, particulièrement bien auprès des populations arabes et musulmanes, qui sont, à priori, solidaires des Palestiniens.

*Solidarité arabe et musulmane*

Cette solidarité peut être d'abord purement religieuse. Les juifs souilleraient par leur présence la terre sacrée de Jérusalem et de Palestine, et devraient en être chassés, voire au besoin exterminés.
Vous n'imaginez pas l'étendue de mon mépris devant ce genre de préjugés, le même mépris que je ressens envers les dangereux illuminés juifs qui veulent détruire le dôme du Rocher et le remplacer par le troisième temple. C'est juste un racisme crasse, déguisé en sentiment religieux.
Mais même sans sentiment religieux, beaucoup d'Arabes et de musulmans se sentent solidaires envers les Palestiniens.
Oublions le fait que cette solidarité ne se manifeste pas de manière aussi efficace envers les Yéménites, les Kurdes, les Soudanais, les prisonniers politiques tunisiens, marocains, algériensenregistrer sa, etc. Écartons aussi le fait que pour le monde arabe, Israël, c'est la dernière colonie occidentale de la région - nous en avons parlé plus haut. Concentrons-nous sur cette solidarité entre peuples ayant des points communs, cette identification presque automatique des musulmans envers les Palestiniens, comparables à l'identification des habitants d'un pays envers son équipe de football. Cette solidarité serait due à une communauté de culture et d'identité. Puisqu'ils ont des points en commun, dès lors, ils sont solidaires.
Mais que sont ces quelques points communs, à côté de liens familiaux ?
Cette solidarité automatique des musulmans envers les Palestiniens impliquerait donc une solidarité encore plus automatique et encore plus forte des juifs envers Israël : le juif le plus progressif, le plus à gauche, le plus proche de palestiniens, le plus a-sioniste ou même le plus antisioniste, a souvent de la famille en Israël !
Cela est évidemment tout aussi vrai des Palestiniens vivants en dehors de Palestine.
Chaque famille de la diaspora palestinienne a des membres de leur famille blessés ou morts dans les territoires occupés, dans la bande de Gaza, dans les massacres libanais, à Sabrah et Chatillah, pendant le Septembre noir, ou pendant la Naqba, etc. Leur solidarité avec le peuple palestinien en Palestine est élevée.
Même s'il y a beaucoup moins de morts et beaucoup moins de blessés du côté israélien, néanmoins, chaque famille juive compte ne fut-ce qu'un cousin éloigné Israéliens, blessé ou tué violemment.
Les Palestiniens et les Israéliens ne l'avouent pas souvent, mais ils se ressemblent beaucoup. Entre autres points communs, ces deux peuples demandent de leur diaspora un support sans questionnement. Les Palestiniens devraient tous suivre la ligne de l'OLP et du Hamas, et les juifs celle du gouvernement élu en Israël et son armée, sans poser de questions, sans critique, comme les communistes staliniens suivaient la ligne de Moscou.
C'est idiot et contre-productif. Les arguments pour empêcher les juifs hors d'Israël et les Palestiniens hors de Palestine de critiquer les uns Israël, les autres la Palestine, sont justement les arguments qui font qu'ils *doivent* les critiquer et qu'en fait ils sont dans les conditions idéales pour le faire.
Ils sont loin d'Israël ou de Palestine, ne vivent pas tout le temps sur place ? Ils ont justement plus de distance que ceux qui se sont nez à nez avec la situation.
Ils ne souffrent pas au jour le jour de la situation ? Leur avis est donc plus dépassionné, plus raisonnable.
Ils ont choisi de fuir, de ne pas vivre là-bas, de ne pas affronter la situation et risquer d'y perdre leur vie ? Ils en ont démontré ainsi leur clairvoyance, leur intelligence, et de personnes si clairvoyantes, si intelligentes, on ne peut qu'écouter les critiques.
Aucune solidarité ne devrait être automatique, sans condition.
Les juifs hors d'Israël peuvent et doivent critiquer le gouvernement israélien et sa politique ; les Palestiniens hors de Palestine peuvent et doivent critiquer les dérives du Hamas et de l'OLP ; et les Arabes et les musulmans en général doivent comprendre que les Palestiniens ne sont pas une équipe de football, et surtout pas *leur* équipe de football.

*Démocratie*

Israël est une démocratie qui se conduit régulièrement de façon indigne d'une démocratie. Et ce pays peut être critiqué à ce titre, comme on critique, par exemple, les États-Unis, pour leur politique extérieure ou la peine de mort. Mais, comme l'expliquait brillamment le brillant Zeev Sternheel, la démocratie n'est pas une valeur aux yeux des Israéliens ; c'est un système.
Ben Gourion et sa bande de joyeux socialistes auraient sans doute préféré un pays qui n'aurait été qu'un grand kibboutz, une république socialiste autoritaire. Mais la création de l'État d'Israël fut suivie par une mini-guerre civile de deux jours, entre les forces paramilitaires de gauche (majoritaires) et celles de droites (à l'époque très minoritaires). Pour parvenir à un accord avec la droite et avec Menahem Begin, Ben Gourion lui a offert non pas une partie du pouvoir, mais juste l'espoir d'une partie du pouvoir. Fut créée la Knesset israélienne, un système politique très démocratique, très comparable à celui qui sévit en Belgique, avec les mêmes avantages et les mêmes inconvénients : en Israël comme en Belgique, on est obligé de gouverner par coalition, ce qui est un piège pour les partis politiques aux opinions très tranchées, ce qui amollit la politique et l'enlaidit irrémédiablement, et ce qui n'aide pas les Israéliens à croire en la démocratie. Ils l'acceptent à contrecoeur, comme un mal nécessaire, comme " le moins mauvais régime possible ". Mais pour eux, ce n'est pas une valeur.
Ils acceptent très bien que l'État ou l'armée commette des actes non démocratiques ou antidémocratiques, comme la torture, les assassinats ciblés, la purification ethnique, l'occupation militaire, les bombardements de civils, etc., dès qu'ils estiment que la sécurité de l'État ou que la vie d'Israéliens est en jeu. Brandir la démocratie comme une valeur, pour critiquer Israël, ne fonctionne donc pas très bien, ni pour une majorité de la population israélienne, ni même pour la Cour Suprême de l'État d'Israël.
On peut critiquer au nom d'une valeur, mais pas au nom d'un système.

*Antisémitisme*

L'antisémitisme est une composante de l'Occident. Les Occidentaux n'aiment ni les juifs, ni les Tziganes. Mais depuis la Shoah, l'antisémitisme est devenu un tabou, au moins en Europe de l'Ouest et aux États-Unis. Être antisioniste peut permettre d'exprimer, la conscience tranquille, cet antisémitisme. L'antisémitisme est une dérive possible de l'antisionisme. Par exemple, un exemple caricatural et donc très clair : le " comique " Dieudonné.
Les juifs en général et les Israéliens en particulier se braquent dès qu'ils soupçonnent ne fut-ce qu'une pointe d'antisémitisme. Cet antisémitisme, même larvé, même parcellaire, même inconscient, est immédiatement sensible pour un juif. Cet antisémitisme conforte les Israéliens dans un sentiment de persécution, dans une mentalité de ghetto.
Il peut paraître étrange que les habitants de ce pays surarmé et beaucoup plus puissant, tant militairement qu'économiquement, que les autres pays de la région aient une telle impression de persécution. C'est dû, en partie, à son passé de pays plusieurs fois attaqué sur plusieurs fronts en même temps (même si ce n'est plus arrivé depuis 1973), à son passé plus récent de pays frappé régulièrement par le terrorisme, mais aussi aux dangers quand même crédibles d'holocauste atomique iranien, le gouvernement iranien étant religieux et donc capable de n'importe quelle connerie.
Mais surtout, c'est dû à la population israélienne : à la création de l'État d'Israël, cette population était constituée par un quart de rescapés des camps. Les psychologues s'accordent pour dire qu'un traumatisme aussi profond que la Shoah met au moins deux à trois générations pour s'atténuer, je dis bien s'atténuer, et pas encore se résorber. Un pays créé avec un quart de traumatisés profonds ne peut que reproduire ce traumatisme, que le faire perdurer. Beaucoup d'Israéliens ont donc peur, et leur peur n'a pas toujours de contours ni d'objets. Mais dès qu'on leur offre un contour ou un objet, ils s'en saisissent pour que puisse s'incarner cette peur, pour qu'elle soit, enfin, réelle. Cet objet peut très bien être l'antisémitisme, même larvé, même inconscient, de gentils gauchistes mous européens.
Évidemment tous les antisionistes, tous les pro-palestiniens, ne sont pas antisémites. Mais l'antisémitisme les guette. C'est un travers dans lequel ils peuvent tomber, parfois sans même s'en rendre compte. Ils doivent s'en méfier, s'en détacher. Sinon, ils sont automatiquement décrédibilisés et n'ont plus aucun poids. Ils ne peuvent en rien changer la situation. Tout ce qu'ils font, c'est gesticuler dans leur coin.

*Une bonne histoire*

Ce qui ennuie les Israéliens, c'est moins le fait qu'on les critique, que simplement le fait qu'on parle si souvent d'eux. Ils ont raison : il est rare qu'un journal, électronique, sur papier, radiophonique ou télévisuel, où que ce soit dans le monde, ne mentionne pas à un moment ou l'autre Israël, souvent conjointement à son frère ennemi, la Palestine.
Les Israéliens affirment que si on leur lâchait les baskets médiatiquement pendant un assez long laps de temps, la situation se résonnerait d'elle-même. Mais c'est quasiment impossible de leur lâcher les baskets: Israël est une des histoires les plus passionnantes qui se déroulent dans le monde, de nos jours. S'y retrouvent exacerbés tous les grands thèmes dramatiques qui fondent un récit efficace. Les derniers épisodes, l'abordage des bateaux pour Gaza par des militaires surarmés, dépasse tout ce qu'aurait pu inventer un scénariste hollywoodien. On pourrait d'ailleurs créer une série télévisée, appelée " Israël / Palestine ", ou l'inverse, qui se contenterait de suivre semaine après semaine l'évolution de la politique israélienne et palestinienne. Ça risquerait d'être beaucoup plus trépidant que " 24 heures chrono ", et, au moins, cela ne s'essoufflerait pas après trois saisons.
La raison pour laquelle la politique, en Belgique, ces derniers jours, est devenue si intéressante, c'est parce qu'elle reprend des schémas israélo-palestiniens. Bart De Wever est un sioniste de droite ; les Wallons sont les Palestiniens ; Bruxelles, c'est Jérusalem.
Nous devrions peut-être faire des provisions de pierres. L'intifada va peut-être commencer.

*Léo*

J'ai récemment fait lire deux de mes textes, un scénario et un monologue théâtral, à la petite, la ronde, la blonde, l'élégante et la jolie comme une poupée de porcelaine, Anne Paulicévitch, une de mes coscénaristes attitrées, et accessoirement la compagne de Frédéric Fonteyne. Nous nous sommes ensuite rencontrés au Tea for two, pour en discuter. Elle a pris une salade et un thé vert japonais, et moi deux quiches, un risotto, une demi-douzaine de scones et trois parts de gâteau, le tout accompagné d'un Easy-Pot puer noir et d'un thé vert vietnamien.
Elle critiqua, de sa façon toujours très délicate et très intelligente, le scénario, que j'avais déjà réécrit en grande partie et que je devais, donc, encore, une fois de plus, réécrire de fond en comble. Par contre, pour le monologue, qui n'en est pourtant qu'à sa première version, elle n'avait que trois critiques, tout à fait fondées, mais des critiques de détails. Comme je l'avais soupçonné en terminant ce texte, je l'avais presque réussi le premier coup. Cela m'est déjà arrivé, quelquefois dans ma carrière, par exemple pour " Une liaison pornographique ".
J'avais eu la grâce.
Ce monologue s'appelle " Léopold II ". Il est destiné à Dieudonné Kabongo, qui jouerait, donc, Léopold II.
J'ai l'impression, très subjective, d'avoir été honnête avec ce personnage, de lui avoir permis de s'exprimer. Mais il est probable que de vieux royalistes soient choqués par ce monologue.
Je pensais alors à la médaille de l'ordre de Léopold II, une décoration honorifique que l'on donne, parfois, aux écrivains en Belgique. Hugo Claus en tout cas l'avait reçue. Et je me rendis compte que si un monologue pareil était joué, jamais plus je ne pourrais recevoir cette médaille.
Je me précipitai donc à la Communauté Française, (boulevard Léopold II justement), me rendit au département Culture, poussai une pointe jusqu'au Service des lettres, et là, surgis dans le bureau de M. Jean-Louis Oumers, le sympathique patron des écrivains belges francophones. Il était en conversation téléphonique avec un ministre ou l'autre, mais je l'interrompis en faisant de grands gestes de mes longs bras. Il raccrocha. De sa voix sucrée et susurrante, en tendant vers moi sa petite bouche luisante, son visage rond et replet passant par toutes les nuances de rouge que pouvait prendre une peau humaine, il me demanda :
- Qu'y a-t-il ?
Je lui expliquais donc que si on voulait me décorer de la médaille de l'ordre de Léopold II, il fallait le faire au plus vite, de préférence dans la semaine, parce que bientôt, à cause de mon monologue pour Dieudonné Kabongo, cela ne serait plus possible !...
Jean-Louis Oumers est plutôt quelqu'un de difficile à étonner. Il est plutôt disert ; certains le qualifient même de bavard. Mais là, il resta coi. Il ne dit pas un mot. Il me regardait avec un air ahuri et fixe. Pendant cinq minutes, je tentai d'en tirer encore un mot, puis j'abandonnai et partis.

La femme qui m'avait parlé pendant le mariage de mon frère m'a téléphoné. Elle m'a fixé un rendez-vous, demain soir, pour boire un verre. Je n'ai pas réussi à refuser.
Je suis terrorisé.

*15 juin 2010

Blandine*

Ça y est. La Belgique est fichue. Les élections en ont fait un pays impossible : du côté flamand, le grand vainqueur c'est onze lieve vriend Bart De Wever et les nationalistes de la NVA ; du côté francophone, le vieux et gras et corrompu Parti Socialiste d'Elio Di Rupo !...
Maintenant, pour former un gouvernement, se retrouvent face-à-face deux partis aux idées à l'extrême l'un de l'autre, et deux hommes qui n'ont en commun que l'intelligence et la roublardise. On peut être inquiet. Je crois qu'il faudrait créer des caches d'armes et des filières pour sortir des gens de Flandre, voire de Bruxelles. C'est prématuré et paranoïaque, si la NVA s'avère attachée, coûte que coûte, à la démocratie ; c'est un peu trop tard, si la NVA reste attachée, coûte que coûte, au nationalisme flamand.
Pour l'instant, nous allons assister au combat de deux serpents froids.
Oui, on peut être inquiet. D'un autre côté, là, pour la première fois, la politique belge devient spectaculaire ! Bien plus intéressante que la coupe du monde de football !...

Une erreur et un contresens que font beaucoup de politiciens flamands : ils rappellent que les politiciens flamands avaient proposé le bilinguisme de tout le pays dans les années 50 et 60. Ils affirment que si les francophones avaient alors accepté cette proposition, toute la population serait aujourd'hui bilingue, et il y aurait beaucoup moins de problèmes. C'est vrai : il y aurait beaucoup moins de problèmes, mais c'est parce que la population aurait été alors sans doute entièrement francophone. Le flamand aurait été éradiqué. Toute la population aurait étudié le flamand à l'école comme les francophones l'étudient aujourd'hui à Bruxelles, c'est-à-dire sans l'apprendre, comme une langue morte qu'on oublie le lendemain des examens. Le français a une telle force, une telle rage colonialiste, qu'en 40,50 ans, elle n'aurait fait qu'une bouchée du flamand.
Paradoxalement, c'est le refus intransigeant des dirigeants francophones de l'époque qui a épargné le flamand, qui en a même fait cette langue d'une culture riche et vivace, qu'elle est devenue aujourd'hui.
Rappelons-le, tout de même : le régionalisme n'est pas, à l'origine, une idée flamande de droite, mais une idée wallonne de gauche. Après les grèves de 60, qui furent beaucoup moins suivies du côté flamand que du côté wallon, le syndicaliste André Renard conçut la régionalisation, pour que la révolution socialiste, le Grand Soir, puisse avoir lieu en Wallonie sans être freinée par la Flandre, plus catholique et plus réactionnaire.
Son idéologie crétine ravage encore ce pays, 50 ans après sa mort.

J'ai bu un verre avec la femme que j'avais rencontrée au mariage de mon célèbre frère Darius. Elle porte le nom de Blandine, un prénom délicieusement désuet et pour moi intimidant. Je me suis rendu compte qu'elle était en fait très charmante. Mais elle ne parvient pas à me charmer. Elle m'angoisse. Je le cache, tant bien que mal. Je me force à lui sourire, à lui répondre, et de temps en temps tenter de la faire rire. Parfois, j'y réussis.
Nous avons pris un autre rendez-vous, pour un repas, un de ces soirs.

*20 juin 2010*

J'ai eu une longue conversation, hier soir, avec Marie, une conversation un peu absurde : je tentais de nouveau de lui faire parler de ses craintes, de ses désirs, de ces problèmes ; elle ne me répondait de nouveau que par de la politique.
Elle est de nouveau très angoissée, cette fois-ci par l'éclatement possible de la Belgique. Je lui demandais pourquoi cela ne l'effrayait autant, elle qui ne l'avait pas elle-même créée, cette Belgique, n'avait jamais dû non plus se battre pour la Belgique, n'avait même reçu aucune éducation patriotique - qui, en Belgique, reçoit encore une éducation patriotique ?
Marie ne me répondit que par des " Ouais ", des " Bon ", c'est " J'sais pas ", qu'elle accompagnait chaque fois d'un haussement d'épaules, en prenant son très joli air boudeur.
Une idée me frappa:
- Le divorce de la Belgique, ça te rappelle peut-être trop le divorce des parents ?
Pour une fois, je réussis à étonner Marie. Très vite, elle reprit son air blasé habituel, haussa les épaules et les yeux, ferma sa bouche et la rendit boudeuse :
- T'es trop bête, papa.
- On n'insulte pas son père !
- Je ne t'insulte pas. Je te décris.

Depuis une semaine, j'ai des acouphènes. Je n'en avais plus eu depuis les concerts de Jethro Tull et de Mike Olfield, a Forest-National, début des années 80. Et dans ces deux cas, cela avait disparu le matin suivant. Là, ça dure depuis une semaine, 24 heures sur 24. Parfois, ça se réduit à un bruissement, qui me gênerait un peu si j'étais en train de mixer un film, mais qui, là, est tout à fait supportable. En général, c'est plutôt un sifflement, qui lentement augmente, puis descend de volume. C'est encore assez bénin : je suis très loin des maux de tête et des difficultés à écouter les conversations, qu'éprouvent certaines personnes affectées, autour de moi, par les acouphènes. Le bruit d'un moteur d'avion ou de voitures les couvre. Je parviens à les oublier pendant des heures de suite, si je parle à des gens, si je m'amuse, s'il y a de la musique d'ambiance. Quand je suis seul, les acouphènes m'accompagnent. En fait, je ne suis plus jamais vraiment seul.
J'ai toujours cherché la solitude puis, l'ayant trouvée, elle m'a toujours terrifié. Là, elle est beaucoup moins terrifiante. Si ces acouphènes s'arrêteraient, je serai soulagé, mais en même temps j'aurais perdu quelque chose.
Je ne connais pas la cause de ces acouphènes. C'est peut-être une maladie professionnelle, due au casque (pourtant très léger) que j'utilise pour dicter, ou à mes activités de superhéros. C'est un fait peu connu, mais les zups sont frappés par toutes sortes de maladies professionnelles. Tous ces super pouvoirs, leurs combinaisons high-tech qui leur permettent d'accomplir des actes surhumains, cela peut tirer leurs corps hors de ses limites et leur occasionner un stress intense. Vers 40 ans, la plupart des zups ont l'un ou l'autre problème de santé. Vers 50 ans, ils sont en général forcés d'arrêter leurs activités. Moi, en fait, jusqu'ici, j'ai été bien loti.
Peut-être, dans mon cas, les acouphènes sont dus aux bonds rétropropulsés. Ça détruit peut-être mon oreille interne. Je devrais voir un médecin, ou un O.R.L., ou un ostéopathe, ou un acupuncteur, ou un sophrologue, ou un shaman. Je ne parviens pas à me décider.

*Barcelona !...*

Je suis resté un peu plus de 24 heures à Barcelone, pour assister à la première de la production espagnole de " Une liaison pornographique ". Le comédien et la comédienne étaient tombés amoureux l'un de l'autre pendant les répétitions, parallèlement à l'histoire d'amour qu'ils jouaient sur scène. Ils avaient chacun quitté leurs conjoints respectifs, pour devenir un couple.
Je peux parler de cela ici, dans ce journal ; les tabloïdes espagnols en ont déjà fait leur première page : la comédienne est par ailleurs une actrice de télévision très connue, et son ex-mari était, apparemment, une star. Il y avait des paparazzis à la première.

Ce samedi, je suis allée avec les filles à Durbuy, pour l'anniversaire de mon père, un anniversaire pluvieux et sympathique - la pluie rend décidément les fêtes sympathiques, poétiques, improbables.
Mon père était tout content, tout sourire, se promenant entre ses deux familles - la sienne, et celle de sa femme, des Hollandais en général massifs et pour la plupart en combinaison de moto.
À la fin de la journée, mon père prononça un discours bilingue. Son hypersensibilité habituelle lui donna les larmes aux yeux. Il vacillait du haut de ses 2 m 10. Sa longue tête aux cheveux blancs brillants oscillant dans l'air. Sa longue moustache ne cessant de remonter puis de redescendre au rythme de ses phrases.

Hier, invité par Geneviève Damas, j'ai rencontré une classe de quatrième secondaire, dans une école de " discrimination positive ", dont près de la moitié étaient d'origine maghrébine.
Ils préparaient une représentation scolaire du début de la première partie de " Le village oublié d'au-delà des montagnes " et, à mon grand étonnement, avaient vu le DVD de " Irina Palm ".
Je m'étais perdu sur le chemin et étais arrivé avec cinq minutes de retard. Ce laps de temps fut suffisant pour qu'ils croient que je n'allais pas venir, parce qu'" ils n'en valaient pas la peine " !...
Cette image déplorable d'eux-mêmes me révolte. Ils se soumettent au déterminisme social dans laquelle veut les cantonner la pensée gauchiste ambiante. L'analyse de la société en strates, en classes, la prédominance du milieu sur toutes les autres influences possibles, toute cette idéologie poussive empêche l'éclosion, chez ces élèves, de la volonté personnelle.
Un être humain est le fruit de son hérédité, certes, de son milieu, certes, mais il est aussi le fruit de sa volonté personnelle. Et la mission première des écoles, c'est de faire éclore et de faire grandir cette volonté personnelle !...
Mais non ! L'école, dans ce pays, abrutie d'idéologie socialisante de bazar, c'est tout le contraire. L'école, ici, abandonne des élèves sur le côté de la route, car ils n'en valent plus la peine, car ils sont, soi-disant, à jamais marqués par leur milieu.
Pourtant, on a souvent vu des gens issus du même milieu, qui prenaient des chemins opposés les uns des autres. Le frère de Marc Dutroux n'est pas devenu pédophile ; il s'est suicidé. Ils ont tous les deux ont réagi à leur milieu sans doute déplorable, mais la volonté propre de chacun les a fait agir de façon très différente.
Rien ne me révolte plus que cette impression qu'ont certaines personnes, surtout jeunes, d'être condamné par leurs origines ethniques ou sociales. Et dans ce genre de situation, souvent, je me demande : là, que ferait, que dirait le Docteur ?
Comme je ne pouvais pas assister à la représentation de leur spectacle, j'ai écrit cette lettre, à ces élèves :

*Chers élèves,

J'aurais vraiment voulu assister à votre spectacle ce soir. Mais j'ai un ami très cher, qui vit à Singapour, et que je ne peux voir donc qu'une fois tous les deux ans. Sa visite tombe, cette fois-ci, malheureusement, ce jeudi !...
Ne croyez pas que je me défile. J'aurais vraiment voulu vous voir jouer cette pièce. Pas pour le texte. Je connais déjà bien cette histoire. Mais pour vous. Cela m'attriste de ne pas pouvoir vous regarder jouer.
Quelque chose m'attriste encore plus : vous aviez cru que je ne viendrais pas vous rencontrer lundi passé. Parce que, soi-disant, vous n'en valiez pas la peine. Parce que vous êtes dans une " école poubelle "...
Pour qui me prenez-vous ? Mais surtout, pour qui vous prenez-vous vous-même ? Vous êtes tous importants ! Extrêmement importants ! Vous êtes le futur, le futur de cette ville, le futur de ce pays, le futur de ce monde. Des élèves qui sortent des écoles réputées pour la plupart profiteront du monde futur. Mais vous, pour la plupart, vous le construirez. À votre échelle, avec vos moyens. Peut-être sauverez-vous une ou plusieurs vies. Peut-être, simplement, aimerez-vous quelqu'un et vous lui donnerez du bonheur. Peut-être que l'un d'entre vous trouvera un remède médical qui sauvera des vies, ou la solution à la crise économique. Qui sait ?
Mais quoi que vous fassiez dans le futur, vous serez des héros. À un moment de votre vie, ne fût-ce que pour un fragment de seconde, pour un enfant, un vieillard, un mendiant, un malade, ou quelqu'un d'autre, vous serez la chose la plus importante du monde !... Sachez cela. N'oubliez jamais cela.
S'il y a une leçon à tirer pour vous de " Irina Palm ", c'est que les gens sont capables d'accomplir des actes incroyables. Des actes terribles, des actes destructeurs et répréhensibles légalement ou moralement, mais aussi des actes magnifiques.
Vous pouvez devenir tout ce que vous voulez. Même si vous vous trouvez pour l'instant dans une école à discrimination positive. Même si vous venez d'un milieu modeste. Même si vous êtes d'origine étrangère et que vous devez affronter le racisme ambiant.
Vous n'avez qu'une vie. Faites-en ce que vous voulez. Vous êtes tous capables de devenir médecins, politiciens, femmes (ou hommes) au foyer, assistants sociaux, bouchers, parents, chefs d'entreprise, éboueurs, marchands de biens, etc. Vous pouvez tous suivre vos rêves, même si vos rêves sont difficiles, même s'ils sont mal considérés socialement.
Vous pouvez même, tous, si vous le voulez, devenir des artistes. Vous me direz qu'il faut avoir un don. Mais même cela, c'est un mensonge ou une erreur. Beaucoup d'artistes partent du fait qu'au départ ils ne sont pas doués. Deux dessinateurs de bandes dessinées, Sfar et Trondheim, au départ ne dessinaient pas bien et ont trouvé une façon de contourner cela : ils sont devenus justement des dessinateurs très intéressants. Théolonius Monk ne connaissait pas la musique et jouait mal au piano ; il a révolutionné le jazz en s'inventant une façon personnelle de jouer quand même. Le comédien japonais Oichi Oida jouait très mal ; au moment où finalement il accepta qu'il n'avait aucun don et décida d'abandonner sa carrière de comédien, quelque chose justement se débloqua en lui, et il devint génial.
Et des parcours aussi paradoxaux ne se retrouvent pas seulement dans les arts : Maxwell a pu décrire le magnétisme parce qu'il ne connaissait pas les mathématiques ; certains extraordinaires orateurs ont commencé par bégayer ; certains chirurgiens ne le sont devenus que pour vaincre leur peur du sang.
Personne ne peut présumer du succès ou de l'insuccès de vos entreprises à venir, même pas vous-même. Pour être honnête, personne ne peut même vous garantir que, si vous suivez vos rêves, vous allez bien en vivre, ou même simplement en vivre. Vous pourriez échouer dans votre quête et, avec plus ou moins de dépit, vous devrez changer de projet de vie. Mais un échec est aussi une richesse. Si vous échouez, au moins vous aurez été jusqu'au bout de votre rêve et vous aurez ainsi une vie riche.
C'est tout le mal que je vous souhaite : des vies riches.
Et pour ce jeudi soir, je vous souhaite une bonne représentation. C'est pour vous, en fait, je m'en rends compte à présent, que j'ai écrit cette pièce.
Vous en comprenez les tenants et aboutissants bien mieux que la plupart des comédiens professionnels qui l'ont jouée jusqu'ici. Bien mieux, en fait, que moi-même.
Ce soir, cette pièce est la vôtre.
Allez-y.
Jouez !

Philippe Blasband*

*27 juin 2010

Des explications, pas des excuses*

Ces derniers temps, j'ai eu moins de temps pour écrire dans ce journal. D'abord parce que c'est la fin de l'année scolaire. Marie est en examen, et Suzanne, dans cette période bénie, en primaire, où l'on ne travaille plus, mais où l'on joue en classe.
C'est évidemment A. qui gère la plus grande partie de tout cela, puisque c'est elle qui a la garde légale des filles. Mais j'aide parfois : j'étudie un peu avec la grande et, à plusieurs reprises, je conduis et recherche la petite.
En juin, systématiquement, je ressens à nouveau les angoisses qui me dévastaient quand j'étais lycéen, ces angoisses qui me gelaient sur place, m'empêchant d'étudier et de bien réussir les examens. J'étais comme un lapin figé sur place dans les phares d'une voiture qui fonce sur lui. C'était tellement aigu que, quand j'étudiais le son à l'INSAS, j'avais expliqué le cours de vidéo à tous mes camarades - je travaillais comme monteur vidéo, à l'époque, parallèlement à mes études ; grâce à mes explications, toute la classe réussit l'examen ; sauf moi.

La seconde raison pour laquelle je n'ai pas eu le temps d'écrire dans ce journal, c'est que j'ai été engagé pour reprendre un scénario et en écrire une nouvelle version. Il fallait boucler cela en quelques jours, avec une date de remise, un exercice excitant, mais périlleux. Le manque de recul peut vous cacher que ce que vous écrivez est absolument médiocre. Vous produisez sans le savoir des pages et des pages bancales, maladroites, inutiles. Il vous suffirait d'un laps de temps suffisant, ne fût-ce qu'une semaine, pendant laquelle vous laisseriez reposer le scénario, sans le lire, en essayant de ne même plus y penser, et cela vous donnerait le recul et la distance nécessaire pour identifier les défauts dans ce que vous avez écrit, et surtout, identifier les modifications qui vous permettraient de résoudre ces défauts. Mais vous n'avez pas cette semaine.
Cette fois-ci, heureusement, j'ai eu de la chance. D'après les premières réactions, ce que j'ai écrit ne semble pas trop mauvais, ou bien, peut-être, était-ce médiocre, mais alors le producteur et les réalisateurs sont extrêmement polis.

*Son continu*

Les acouphènes perdurent, ne changent ni d'intensité, ni de fréquences, et, comme le faisait remarquer Serge Demoulin, un ami comédien affligé lui aussi, et depuis bien plus longtemps et donc bien plus sérieusement que moi par ces bruits parasites : vous vous endormez avec les acouphènes ; vous vous réveillez avec eux ; ils n'ont pas magiquement disparu pendant la nuit. Non, ils sont toujours là, immuables.
Une nuit, au moment de m'endormir, j'ai réussi à arrêter les acouphènes - ou, plus probablement, je me suis convaincu dans un demi-sommeil proche de l'hypnose, que je ne les entendais plus. J'ai pu m'endormir en goûtant pendant quelques secondes le divin silence.

Hier soir, une bonne surprise : j'étais de nouveau de garde, de neuf heures du soir à onze heures trente, sur le toit de la tour Philips, dans le centre-ville, avec Snow Torpedo, mais ce fut Skydiver Woman qui vint à sa place. J'étais tout content de ne pas avoir à entendre les analyses enchevêtrées et enthousiastes sur les huitièmes et les quarts de finale de la Coupe du Monde de football, même si, par contre, je regrettais les provisions de plus en plus abondantes que Snow Torpedo amenait avec lui et dans lesquelles il me laissait puiser - ou, pour être plus exact, qu'il me laissait manger entièrement.
Skydiver Woman est, je crois, une belle femme - c'est toujours difficile à juger derrière un costume de zup en lin microconcassé adhésifs. En tout cas, même si elle est musclée, elle ne l'est pas trop. La plupart des femmes zups sont bâties comme des Schwartznegger féminins, ce qui n'est vraiment pas mon idéal de beauté.
En la voyant s'approcher de moi et me serrer la main, je me disais que je devrais essayer de la draguer, au moins comme un exercice. Tous mes scrupules déontologiques se sont envolés depuis que Ludo et Flying Squirrel Girl sont officiellement devenus un couple, sans que cela ne semble choquer personne dans la communauté qu'une zup et un ancien weck se fréquentent intimement.
Mais je n'eus pas le temps de draguer Skydiver Woman : elle ne cessa de parler, et de Snow Torpedo. En fait, si elle avait pris sa place, c'était pour m'en parler, justement :
- Snow Torpedo ne va pas bien. Je ne peux pas te dire exactement comment et, surtout, je ne peux pas te dire pourquoi. Mais bon : il ne va pas bien. Il raconte des trucs. Tu vois ce que je veux dire ?
- Euh... Non.
- C'est qu'il ne te les a pas encore racontés, à toi. S'il te les avait racontés, tu verrais automatiquement à quoi je fais référence. Par contre, je ne peux pas que répéter ce qu'il raconte. Il faudra attendre qu'il te raconte cela lui-même.
(Rien ne m'énerve plus que cette manie du secret chez les zups, manie aussi nécessaire que chez les espions ou les prostituées de luxe, mais manie énervante et qui a tendance à vider les conversations de leur substance pour les rendre abstraites et théoriques.)
Je tentai d'expliquer pourquoi je ne supportais plus Snow Torpedo ; j'alignai les explications, les exemples, les anecdotes ; Skydiver Woman me coupa :
- Il est comme ça avec tout le monde. Il finit par déstabiliser les gens.
- Lui ?
- Il ne t'a pas encore raconté de ce qu'il raconte d'habitude et dont moi je ne peux pas te parler. Mais quand il raconte cela, il déstabilise, surtout ceux qui ne sont pas très solides. C'est pour ça que je le mets souvent de garde avec toi. Toi, en tout cas, tu es solide.
- En quoi je suis solide ?
- Pour un zup, tu es très solide, crois-moi. La plupart d'entre nous sont quand même très fragiles psychologiquement. Faut quand même avoir quelques petits problèmes, a priori, pour se déguiser avec des tenues collantes et vouloir *à tout prix, à ce point-là*aider les gens...
- Mais tu ne me connais pas ! Je veux dire, en dehors de mon personnage de zup...
- Je lis ton blog.
Je restais un moment sidéré. Et c'est mécaniquement que je rectifiai :
- Pas mon « blog ». Mon « journal ».

J'arrive vers la fin de " À l'ombre des jeunes filles en fleurs ", où se succèdent des morceaux de bravoure (le groupe de jeunes filles sur la jetée, les repas à Riverbelle, l'atelier d'Elstir).
" La recherche du temps perdu ", c'est peut-être rien d'autre que cela, une succession de morceaux de bravoure, une intensité constante et fatigante.
Ce n'est qu'un des défauts qu'on peut trouver à ce roman ; défauts subjectifs, évidemment. Chacun y trouve, y invente, ses propres défauts, qui ne sont pas nécessairement des défauts pour autrui. Moi, par exemple, jamais il ne me viendrait à l'idée d'y critiquer l'homosexualité ou l'immoralisme. Je n'y perçois même aucun immoralisme, en fait. Par contre, le snobisme qui s'y exprime me fatigue.
C'est un véritable snobisme, c'est-à-dire pas, comme on le croit souvent, un snobisme dirigé exclusivement vers une seule classe, en l'occurrence la noblesse, mais l'observation millimétrique des snobismes de toutes les couches de la population, et la façon dont chacun, quelle que soit sa naissance, sa pauvreté ou son aisance, son inculture ou sa culture, méprise les uns et admire les autres pour des raisons de rang social, de naissance, de réputation, ce que je trouve personnellement détestable.
Je ne sais que trop bien que ces snobismes existent et ont toujours existé, mais je trouve fatigant de ne cesser d'y revenir, d'insister là-dessus, de ne cesser de les analyser.
(Mais ce défaut est aussi, évidemment, une qualité : Proust ne décrit pas seulement les strates de la société, mais aussi la façon dont ces strates s'influencent les unes les autres, faisant ainsi le portrait d'une société comme d'un être vivant très complexe, toujours en mouvement, toujours se transformant.)
L'antisémitisme de Proust, un antisémitisme léger, moqueur, tendre même, qu'on retrouve principalement, jusqu'ici, dans la description de la famille Bloch, me dérange par justement sa légèreté, sa moquerie et sa tendresse, car cet antisémitisme se veut convenable et acceptable, et semble donc affirmer qu'il est normal d'être antisémite, que c'est inévitable, qu'on ne peut que l'être, même si on est soi-même fils d'une femme juive !... (Mais en même temps, cet antisémitisme est d'époque et de le voir exprimé ainsi avec tant de clarté nous renseigne mieux sur sa nature que bien des analyses historiques ou sociologiques ; par exemple, cela nous permet de soupçonner que les dreyfusards n'étaient pas, la plupart, selon nos critères actuels, dépourvus de tout antisémitisme.)
On loue les analystes fines, les digressions enchâssées et les longues phrases de Proust, mais, souvent, avouons-le, ces analyses sont trop fines, jusqu'à se désagréger ; et, avouons-le aussi, souvent, nous nous perdons dans ses digressions et dans ses phrases labyrinthiques.
(Mais justement : " La recherche du temps perdu " est en fait un labyrinthe borgésien, dans lequel le lecteur se perd, un labyrinthe que Borgès lui-même méconnu, mécomprit, n'y voyant rien d'autre qu'un recueil de souvenirs décousu.)

*7 juillet 2010*

Dimanche dernier, le premier dimanche de vacances, eut lieu le maintenant traditionnel barbecue d'une bande de mes amis, dont plusieurs réalisateurs avec lequel je travaille depuis de longues années. Avant, nous nous réussissions chez David D., à Mazy, près de Namur. Là, pour la première fois, nous étions rassemblés à Hennuyère, au début du Hainaut, chez Anid Lobato de Faria et son fringant mari, Pierre-Paul Renders.
Cela fait quatre ou cinq ans que nous nous réunissons ainsi, autour d'un barbecue où la viande, pour une fois, est bien cuite ; nous avons même créé une " académie braisale " une institution de plus en plus sérieuse où, loin des tentations du gril à gaz et autres hérésies récentes, nous tentons de perpétuer l'ancien art de la cuisson par la braise.
Au fur et à mesure des années, notre nombre s'accroît, et nous vieillissons. Les enfants grandissent et, parfois, certains couples se séparent. Mais A. et moi sommes le seul couple où les deux membres, même séparés, viennent tous les deux à ce barbecue. Et cette fois-ci, A. est venue avec " quelqu'un " ! Un homme - enfin, un monsieur, d'un mètre 68, court plutôt que petit, brun, grisonnant, poilu, lippu, se dégarnissant, presque bedonnant, un tee-shirt lâche et un pantalon flottant - il n'est certainement pas très à l'aise dans ses vêtements - une sympathie de vendeur de voitures, un demi-sourire qui est en même temps une demi-grimace effrayée, et derrière ce sourire de trop grandes dents ; les jambes arquées, la démarche vacillante, la voix haut perchée.
Ni A., ni les filles, ni personne, en fait, ne m'avait prévenu de la venue de ce " quelqu'un ", qui me serra la main en tentant, par un sursaut de tout le corps, de garder sa poigne ferme, mais sans pouvoir cacher que, sans ce sursaut, cette poigne aurait été molle et moite ; qui me félicita pour les deux ou trois films qu'il avait vu et dont j'avais écrit le scénario, pour une pièce récente dont il avait juste lu une critique dans un magazine gratuit promotionnel, et pour un roman, mais là en se trompant et en m'attribuant le dernier livre de Thomas Gunzig, et qui, dans un souffle, il se présenta sous le nom d'Édouard Salama, m'annonça qu'il était d'origine juive tunisienne par son père et Allemand de l'Est par sa mère, et qu'il travaillait comme juriste.
Mon sourire à moi devait être aussi crispé que le sien. Mais malgré la surprise, je réussis à rester civil, poli, sympathique même - je n'allais pas faire une scène ou l'insulter devant les filles. J'eus même deux conversations plus ou moins intéressantes avec lui, la première sur le régime alimentaire de Bart De Wever et la seconde sur les fluctuations du Bel 20 ; mais quand même, pendant toute la journée, une pensée me taraudait : comment A. peut-elle embrasser et faire l'amour à ce gnome ?...
A. ne m'adressa qu'une seule fois la parole, pour me demander ce que je faisais pendant les vacances - rien, évidemment ; je ne pars en vacances qu'obligé. Elle m'annonça qu'elle-même partait en Turquie avec les filles pendant deux semaines, mais que dans la même période, elle avait, peut-être, un petit rôle dans un téléfilm. Puis elle me planta là et m'ignora le reste de la journée.

Des pseudos scandales à répétition secouent les institutions politiques françaises. Des accusations fusent, sont reprises telles quelles par les médias (c'est leur droit le plus strict ; les médias ont droit à la simplification et au poujadisme) et surtout sont utilisés comme poil à gratter par le pathétique Parti Socialiste français.
Les réponses à ces attaques, tant d'Éric Woerth que de Nicolas Sarkozy, sont trop émotionnelles. Ce qui est humain. Mais la réponse vraiment adéquate serait d'affirmer, avec calme : " Laissons la justice et les médias faire leur travail, quelles que soient leurs dérives, des premiers comme des seconds. Si à un moment il y a mise en examen, nous aviserons. D'ici là, obéissons à la présomption d'innocence, laissons travailler les autres pouvoirs démocratiques, et continuons, de notre côté, nous, notre propre travail. "
Les politiques doivent prendre l'habitude de ce genre de tempêtes médiatico-judiciaires, car elles sont devenues inévitables, car elles sont même un des ferments de la démocratie.
Le pouvoir politique a, avec raison et sagesse, érigé des règles de conduite de plus en plus strictes, et ces règles permettent qu'il soit constamment remis en question, régulé, et même attaqué par les deux autres pouvoirs, le judiciaire et le médiatique. Mais comme, par un effet pervers de ce surcroît de démocratie, n'importe qui peut affirmer n'importe quoi sans preuve, il faut que ces remises en question, ces régulations et ces attaques se fassent dans le calme et la sérénité ; que cela ne soit plus des " affaires ", des " scandales ", mais seulement la démocratie en marche.

*Pendant ce temps, dans le Royaume de Belgique...*

Ces temps-ci, tout le monde, la presse, les politiques, francophones comme néerlandophones, s'accordent pour dire que Bart De Wever est très très gentil. Seul Olivier Maingain répète qu'en fait il est un très très méchant !...

*9 juillet 2010

Vacances*

Ces temps-ci, à Koen, mon psy, je mentionne de moins en moins la politique belge, la scission de l'arrondissement Bruxelles-Halle-Vilvorde, les dangers potentiels de Bart De Wever, et j'oublie souvent même de lui parler en flamand. Je ne m'en rends compte que quand il me répond, en français teinté d'un léger accent gantois, en général pour me dire :
- C'est bien... Très bien... On fait des progrès.
Je ne vois pas quel progrès : ces derniers jours, à ces séances, je n'ai cessé de déblatérer à propos de A., de ressasser mes griefs envers elle, de repasser en revue les défauts de fonctionnement de notre couple, de revivre la douleur qui avait suivi notre séparation, comme si celle-ci venait d'avoir lieu !... Je m'en rends compte à présent : même si cela fait presque deux ans que nous nous sommes séparés, pour moi, subjectivement, c'était hier. Et l'apparition de ce " Édouard Salama " au barbecue d'Hennuyère n'a certainement pas aidé !

A., justement, m'a téléphoné et m'a demandé de partir en Turquie, *à sa place*, avec nos deux filles !... Elle a passé un casting et a eu un petit rôle dans un téléfilm, qui se tourne à la même période. Je connais trop bien la situation professionnelle de A. et celle des comédiens en général : elle est obligée d'accepter ce rôle, même petit, même minime, même peu intéressant, moins pour l'argent qu'elle pourrait y gagner que pour avoir un contrat et ne pas perdre son statut d'artiste. Et donc, m'expliqua-t-elle, c'était moi qui devais accompagner Suzanne et Marie en Turquie. Je tentai de résister, de dévier, de discuter ; elle avait déjà tout planifié : à chaque argument elle opposait un contre-argument brillant et, comme elle le faisait souvent pendant notre mariage, elle me rabattit intellectuellement le clapet.
En raccrochant mon GSM, j'étais blême. Je suis le pire touriste du monde. Me transporter dans un pays dont je ne comprends pas la langue est une des pires épreuves pour moi.
Et surtout, j'étais effaré de n'avoir pas réussi à refuser quelque chose à A.

 *Mourir puis aller au temple*

M., mon meilleur ami sur Tibia, mon " guild-mate " et un des joueurs les plus populaires du serveur, est lui-même parti en vacances, apparemment sans connexion Internet. En tout cas, beaucoup de gens sur le serveur le regrettent et attendent son retour.
Je ne sais pas grand-chose de lui, sinon quelques éléments biographiques. Mais j'ai pu constater maintes fois sa gentillesse extrême. Je sais aussi qu'il reste des heures dans le jeu, bien plus que moi qui y consacre pourtant tous les moments où je dactylographie sur ordinateur. Quelle est la vie de ce garçon ? Pourquoi passe-t-il tant de temps dans cet univers virtuel, dont il est un des Princes ?
Peut-être, justement, pour être un Prince quelque part, dans sa vie ?...
Hier, mon avatar a été tué par deux dragons rouges. Mourir dans Tibia est une expérience un peu traumatisante. Vous renaissez instantanément dans un temple, mais en y perdant beaucoup de plumes - des points de vie, de magie, etc., qui demandent plusieurs heures de jeu à récupérer.
C'est surtout symboliquement que l'impression est désagréable : vous êtes morts, tout de même !...

Hier soir, j'étais de garde avec Snow Torpedo sur un toit du centre d'Anderlecht, de trois à cinq heures du matin. C'est notre dernière garde avant longtemps, un mois au moins : nous partons tous les deux en vacances, lui avec une joie trépidante, moi avec une angoisse grandissante.
Snow Torpedo a attendu que je termine les deux bouteilles de Spa citron, la bouteille de beaujolais, les biscuits Namur de Delâcre, le saucisson et les trois pains d'épices qu'il avait apportés, pour se mettre à raconter cette " chose " dont m'avait parlé Skydiver Woman.
Cela commença insidieusement, sans prévenir. Il demanda, mine de rien :
- Tu aimes Bruxelles, toi ? (Et sans me laisser le temps de répondre :) Moi, j'ai beau être courageux, cette ville me terrifie.
Il attendit un long temps une réaction de ma part. Mais je restais prudemment immobile et muet. Il enchaîna donc :
- C'est Bruxelles-Parano, n'est-ce pas ?... Tu sais quand même ce que c'est, Bruxelles-Parano ? Bruxelles est un piège !
- En quoi est-ce un piège ?
- Bruxelles est une ville virtuelle, créée dans les années 50, pendant la guerre froide, pour piéger les communistes. La vraie capitale de la Belgique est à la Baraque Fraiture. La vraie capitale de l'Europe, c'est Vilvorde. Ici, à Bruxelles, tout est faux, tout est un piège, créé et géré par la CIA. Tu me diras : et depuis la chute du communisme ? C'est encore pire ! Bruxelles reste un piège, qui tourne à vide ! Un piège pour personne, c'est-à-dire pour tout le monde ! La plupart des habitants de cette ville y vivent dans une insouciance bénie. Mais parfois, ils sont eux-mêmes les victimes de Bruxelles-Parano. Ils y perdent leur raison ou leur vie, sans comprendre pourquoi. Nous, les zups, nous ne pouvons pas être dupe. Nous devons combattre avec toutes nos forces Bruxelles-Parano.
Je dus tirer une mine tellement étonnée que Snow Torpedo éclata de rire et ajouta, pour clore le sujet :
- Tu ne me crois pas, j'imagine. Et je peux te comprendre : c'est tellement énorme comme histoire !... Je vais te donner un indice : les agents du CIA sont partout à Bruxelles. Évidemment ; ils doivent maintenir l'illusion de Bruxelles-Parano. Tu les reconnaîtras à deux détails : des lunettes carrées Ray Ban orange vif et un noeud papillon à la Elio Di Rupo.
Snow Torpedo détourna ensuite la conversation sur la finale de la Coupe du Monde, en comparant avec un luxe de détails et de sophistication dont je ne l'aurais pas cru capable les mérites respectifs de l'équipe hollandaise et de l'équipe espagnole.

À regret, je me prépare à partir en vacances avec les filles. J'ai tenté de l'annoncer aux fantômes qui hantent mon appartement de sept heures à sept heures trente du soir, les fantômes de mes deux grands-pères, celui de ma grand-mère maternelle et celui de Gaston Compère. Je leur expliquais pourquoi A. ne partait pas, pourquoi je la remplaçais en Turquie. Ils restèrent immobiles, le regard dans le vague. Il me semble qu'ils m'écoutaient, mais je n'en suis pas sûr.

*Terreur*

Blandine, elle-même, est partie hier en vacances, en Corse, avec sa soeur. J'ai été boire un verre avec elle, vers trois heures d'après-midi, mardi dernier. Je suis encore étonné par sa beauté et surtout pas mon incapacité de déceler cette beauté pendant le mariage de mon frère. Elle semble éprouver une forte et incompréhensible inclinaison envers moi: en un quart d'heure, je fis au moins trois bourdes qui auraient vexé à mort n'importe quelle autre femme ; mais elle éclata chaque fois de rire, comme si ce que je venais de dire était d'un humour irrésistible.
Cette femme me terrorise.

Je vais devoir interrompre ce journal pour partir en Turquie avec Marie et Suzanne. Je ferai un compte-rendu de ce tumultueux périple, que je vous soumettrai, début août.
En attendant, bonnes vacances à tous...

*MES FANTASTIQUES AVENTURES PENDANT LES VACANCES

15 juillet 2010*

Hier, nous avons pris l'avion à Zaventem, Marie, Suzanne et moi. A. nous avait conduit dans sa grosse vieille Toyota et nous avait accompagné jusqu'au contrôle des passeports.
Bizarrement, parmi la foule des gens dans le hall des départs, j'ai repéré deux hommes portant à la fois des lunettes carrées oranges et des noeuds papillon. L'un des hommes était dans la cinquantaine, grand, maigre, osseux même, bronzé, les cheveux blancs coupés en brosse, le visage anguleux, les pommettes saillantes, en costume-cravate gris verdache ; le second, c'était un jeune blondinet ventripotent et rougeaud, en pantacourt et en tee-shirt distendu, sur lequel le noeud papillon jurait et semblait particulièrement ridicule.
Je tentais de ne pas m'inquiéter, mais la combinaison de lunettes de soleil carré oranges et de noeuds papillon rouge vif socialistes, c'est tout de même rare...

J'ai une petite phobie de l'avion, que j'ai tenté de cacher à Suzanne et à Marie en arborant pendant tout le voyage un air blasé de " frequent flyer " et en écarquillant les yeux au maximum. Suzanne ne sembla pas s'en rendre compte et me parla continuellement des ancêtres préhistoriques des trolls et des gobelins. Marie feuilletait un magazine pour adolescentes. À certains moments, elle se tournait vers moi et lisait en moi à livre ouvert, sentait que j'avais peur de l'avion et sentait que j'essayais de le cacher, ce qui lui faisait lever les yeux au ciel. Je déteste de plus en plus quand elle fait cela.

Nous avions pris un gros taxi inconfortable depuis Dalaman jusqu'au quartier éloigné de Marmaris où habite la tante d'A., une maison qu'elle n'occupe pas pour l'instant et dans laquelle nous allons loger. Le conducteur ne cessa de répéter qu'il n'y avait pas de problème, qu'il connaissait bien l'adresse, et tourna en rond pendant presque une heure dans des rues terrifiantes, dédiées au tourisme occidental de masse basse gamme : musique électro-quelque chose plein tube, néons criards, touristes rougeauds, suants et (mode récente, mais généralisée) couverts de tatouages...
Où suis-je tombé ?

Par contre, la maison de la tante d'A. est un petit paradis, éloigné du centre, rempli d'objets, de petites peintures, de coquillages, de portraits de famille, dont une petite photo d'A., à un ou deux ans, boudeuse et très blonde, presque blanche.
C'est difficile, pour moi, de parler avec la tante d'A., une dame charmante, qui ne comprend qu'un peu d'anglais, alors que je ne connais, moi, que quelques rares mots de turc. Heureusement, les deux filles me servent d'interprète, surtout Suzanne, qui parle presque couramment la langue.

J'arrive vers la fin de " À l'ombre des jeunes filles en fleurs ". Me prend, alors, une vague de nostalgie triste, qui m'avait épargné la première fois que je l'ai lu cette partie du roman. J'avais alors juste la trentaine, ce qui n'est pas très loin de l'adolescence. Maintenant, j'ai 45 ans, je ressens une impression physique, non pas de vieillesse, pas encore, néanmoins d'éloignement inexorable et absolu de ma jeunesse. Je ne suis plus le " jeune Philippe ", " l'élève Blasband ". On m'appelle " Monsieur ". Je trouve cela normal, mais cela m'attriste.
Avec une acuité douloureuse, je reconnais des descriptions de nuances de sentiments que ressent le narrateur envers la bande de jeunes filles de Balbec, et en particulier pour Albertine.
Je trouve admirable la façon dont Proust décrit la permanence immuable de certains traits, qui perdurent chez quelqu'un, malgré les altérations de l'âge ou les modifications de décor et qui supplantent, dès l'apparition physique de cette personne dans la réalité, toutes les recréations de son visage et de son corps par notre souvenir et notre imagination. Cela me rappelle, entre autres, quand j'étais arrivé au Caire, où, un peu avant notre mariage, A. étudiait l'arabe depuis trois mois. Son taxi était en retard. Je l'attendais et ne cessais de passer de la salle d'accueil surchauffée de l'aéroport à la route qui la longeait, plus chaude encore, et où les chauffeurs de taxi, avec des sourires engageants, m'offraient des trajets pour différents hôtels en baissant leurs prix au fur et à mesure des minutes. Je m'angoissais de plus en plus, terrorisé à l'idée d'être perdu, à vie, dans cet aéroport. Finalement, de l'extérieur, je vis la silhouette d'A., qui venait d'arriver, qui était entrée dans la salle d'accueil et qui m'y cherchait. Elle portait une longue robe blanche ample, avec une chemise crème et une veste très légère, brune claire. C'était pour moi une apparition quasi lumineuse, qui éclairait tout le milieu de la salle. Je me rappelle avec précision la façon dont sa présence, son physique, sa beauté, tangible et réelle, cette beauté et cette présence qu'elle avait déjà à deux ans, sur le petit portrait, chez sa tante, qu'elle a toujours et qu'elle aura toujours, comment tout cela balaya dans un fragment de seconde le kaléidoscope d'images d'elle qu'avaient formée la conjonction de son absence de trois mois, de mon imagination, de ma mémoire, et de quelques photos, et qui, sans être absolument fausse, était néanmoins infiniment moins vraie que sa simple présence, là, dans le hall de l'aéroport du Caire, moins vraie que son regard qui scrutait les lieux à ma recherche, que son sourire, quand je l'eus appelée à voix haute et forte, la voix d'un homme tombé à la mer et qui appelle à l'aide, et qu'elle se tourna vers moi.

Parfois, je relis certaines pages de ce journal et j'avoue que m'y déplaît ce qui doit sembler une de ses qualités : la sûreté de l'avis qui y est exprimé. Comme dans beaucoup d'essais, beaucoup d'articles de journaux, de chansons, de romans, de discours, c'est le ton de quelqu'un qui a trouvé la vérité, quelqu'un qui se croie supérieur intellectuellement, moralement, esthétiquement, et qui n'assène que des faits véridiques.
Ce ton est en grande partie un effet pervers d'un style efficace. Nuancer son propos, en indiquer la subjectivité, admettre sa relative incompétence, cela rendrait le propos brumeux et chargerait les phrases de fioritures lourdes. Le style des essais, surtout français, est celui des affirmations. Montaigne, par exemple, pour démontrer, comme il le fait souvent, qu'un avis est relatif parce qu'il peut être contredit par un second avis, qui semble lui aussi tout à fait censé, expose tour à tour ces deux avis, dans un ton chaque fois péremptoire, en les endossant chaque fois comme s'il s'agissait de son propre avis, à lui, Michel de Montaigne. Le caractère subjectif et relatif d'un de ces deux avis, ou même des deux, vient de leur succession, mais pas du ton, toujours péremptoire, dans lequel chacun est exposé.
Que les lecteurs de ce journal ne soient pas dupes de son ton péremptoire et sûr de lui. Tout ce qui y est affirmé pourrait être infirmé, critiqué, rectifié, relativisé, pris en défaut dans son ensemble ou dans ses détails. Que le lecteur ne soit pas non plus dupe de la position que je prends, et qui est un effet indirect de ce style péremptoire : la pose d'un vieux sage ironique au-dessus de la mêlée. Je suis, évidemment, comme tout le monde, un pauvre type, un imbécile, truffé de défauts plus que de qualité, hanté par des démons et des fantasmes inavouables, paresseux, envieux, aigri, fat - et, en plus, très satisfait d'être tout cela, très satisfait d'être un être humain, et d'être en vie.

*17 juillet 2010

Sea, Sun and Sleep*

Malgré la chaleur, malgré le tourisme de masse, malgré toutes les difficultés liées à la langue, je suis content de me retrouver avec Suzanne et Marie. Je nage avec la petite, qui s'amuse comme une folle dans l'eau. Et j'ai des conversations presque sérieuses, presque touchantes, avec la grande. Je me rends compte, ici, que, le reste de l'année, mes filles me manquent. La dernière fois qu'A. a appelé - elle appelle trois fois par jour - je l'ai remerciée de m'avoir donné la possibilité de les garder deux semaines de suite. Pour une raison que je ne comprends pas, elle a cru que j'étais sarcastique et elle m'a quasiment raccroché au nez.

Je conduis une voiture de location, avec les deux filles à l'arrière, sans climatisation, toutes les fenêtres grandes ouvertes. Je suis heureux que, en tant que super héros, on m'ait greffé un nano-GPS dans la nuque, en 2002. Sinon, évidemment, je ne cesserais de me perdre dans le flot de voitures, de camions, de bus, de klaxons, de poussière, de chaleur.
Je suis scrupuleusement, point par point, le programme que m'a détaillé A. : avec les filles, j'ai visité un ami de famille, puis sa tante, qui, l'été, vit dans une cabine près d'une plage retirée. Tous ces gens sont polis avec moi mais très distants : je suis le sale type qui a divorcé de leur chère petite A. !... J'ai demandé à Marie quel était le mot turc pour " consentement mutuel ". En guise de réponse, elle a juste levé les yeux au ciel.

Les soirs, je lis " Harry Potter et l'école des sorciers ", chapitre après chapitre, à Suzanne. C'est A. qui a instauré ce rituel, et je l'ai repris avec plaisir. J'aime voir le regard stupéfait, captivé, presque absent à force d'être hypnotisé, de Suzanne - qui, là, ressemble furieusement à sa mère, moins en fait dans la vie, que dans certains films ou dans certaines pièces.
Je suis un grand fan d'Harry Potter. J'imagine que ceux qui divisent la littérature en catégories bien distinctes trouveront étrange, abscons ou moralement révoltant que j'apprécie en même temps Proust et JK Rowlings. Je ne vais pas leur faire le plaisir d'affirmer que je ne les apprécie pas sur le même plan, la façon dont j'aime Proust devant être évidemment plus élevée, plus sophistiquée, que celle dont j'aime JK Rowlings. Non : je les aime autant, je les aime différemment, car ce sont des livres différents, mais je ne place pas l'un au-dessus de l'autre, ni ne classe la littérature ou les arts en catégories savantes ou populaires.
Ce sont des distinctions de critiques ou d'universitaires, dont nous, scénaristes, gens de cinéma, n'avons rien à faire. Prenez par exemple Alain Resnais, qui apprécie autant la musique savante que la chanson, autant la bande dessinée que la littérature la plus pointue du XXe siècle.
Je ne pourrais pas considérer la culture comme un ensemble d'éléments qu'il faudrait classer, mais plutôt comme des possibilités multiples d'enrichissement, d'émotion, de réflexion.
Nous ne sommes pas là pour juger ou pour expliciter les oeuvres ; nous sommes là pour être ravis et transformés par les oeuvres.

Je reste debout relativement tard avec Marie et nous parlons, parfois de sujets frivoles, comme de la vie de Michael Jackson et des raisons hypothétiques qui l'ont poussé à avoir des enfants, mais parfois de sujets plus intimes et douloureux, comme pourquoi nous avons divorcé, sa mère et moi, ou comment Marie et Suzanne assument leur statut de filles d'artistes. Avant-hier soir, je n'ai pas pu m'empêcher de tout gâcher en lui demandant :
- Et les garçons ? Ta vie amoureuse ?
Elle a évidemment levé les yeux au ciel et a cessé de m'adresser la parole pendant 48 heures.

Hier, j'ai brûlé au bas du dos. Pourtant, j'avais mis de la crème solaire écran total.

Blandine m'envoie régulièrement des SMS drôles et ambigus : je suis de plus en plus terrorisé.

*20 juillet 2010*

J'ai beaucoup plus de temps pour lire, ici, qu'à Bruxelles. Dans les cent premières pages de " Le côté des Guermantes ", on trouve une analyse des rêves, la troisième,me semble-t-il, jusqu'ici, du roman, chacune poussant plus loin, plus profondément dans le sujet, tout comme, justement, on s'enfonce plus loin et plus profondément dans un rêve. Comme si tout le roman, en fait, était un rêve. Et Proust y utilise plus souvent des rapports de causes à effets oniriques que ceux, plus logiques, d'un roman balzacien. " La recherche du temps perdu " avance plus par contamination d'une idée par l'autre, que par enchaînement des péripéties. Cette causalité onirique se retrouvera ensuite chez beaucoup d'écrivains du XXe siècle, par exemple Alain Robbe-Grillet, Saul Bellows, David Shahar, mais aussi dans l'autobiographie " Cash " de Johnny Cash.

Je suis autant fasciné que rebuté par le tourisme de masse européen dans cette région. Partout, aux devantures des restaurants, est écrit " REAL ENGLISH BREAKFAST ". On rencontre dans les rues des Européens à peine habillés, rouges écrevisse, de tous âges, qui marchent lentement comme des prédateurs prêts à bondir et à déchiqueter leurs proies - les touristes, eux, ne bondissent jamais ; ils se contentent de consommer avec régularité et obstination.
Ici, dans la région, c'est surtout un tourisme d'anglais et de Scandinaves, de prolétaires et de tout petits bourgeois. Ils abandonnent en Europe toutes leurs qualités humaines et viennent ici avec juste leurs défauts, pour s'abrutir pendant une semaine ou deux.

Je me couvre d'écran total cinq fois par jour et j'espère revenir aussi pâle qu'au départ. Ma peau de roux supporte mal le soleil. Et même si je bronzais, qui diable dans mon entourage serait impressionné par mon bronzage ? Depuis quand le bronzage est vu comme une qualité, pour un écrivain ou un scénariste ? Imaginons, par exemple ces phrases définitives, extraites d'une très sérieuse étude universitaire : " Proust est un écrivain intéressant, mais, malheureusement, pâle, tellement pâle, beaucoup trop pâle !... " Ou bien, dans une monographie éditée par l'Institut Louis Lumière, à Lyon : " La qualité première des scénaristes hollywoodiens, c'est d'être très bronzés. "
Suzanne est légèrement dorée ; Marie est de plus en plus hâlée et ressemble de plus en plus à une Banaï. Son teint me rappelle en particulier celui, cuivré toute l'année, presque la peau d'un Pakistanais, de mon grand-père maternel, le Dr Hossein Banaï.

Je suis tout de même heureux que mes filles soient belles. Quand elles étaient des bébés, j'avais peur de leur avoir légué ma laideur modeste et commune. J'éprouverai de nouveau cette peur quand elles seront enceintes de mes petits-enfants.

*22 juillet 2010*

En Turquie, malgré tous les côtés brinquebalants, on sent que c'est encore un pays d'opportunités. Il n'y a pas trop d'interventions de l'État et les règlements peuvent être contournés, pas toujours illégalement d'ailleurs. Il existe ici une vraie mobilité sociale : des fils de paysans peuvent devenir très riches, à force de travail. Il y a beaucoup de gens qui ratent le coche, des gens qui restent dans des situations sociales très dures, très précaires, mais au moins, ici, il y a un espoir. En Europe, et surtout en Belgique, l'espoir est mort, étouffé. Les classes sociales sont devenues des castes. Des années de gestion socialiste ont tué toute possibilité d'ascension sociale. Trop d'état.

Personne ne m'appelle ici, sinon A., pour vérifier que " Je ne fais pas trop de conneries ", phrase qu'elle dit d'un ton léger en l'accompagnant d'un petit rire sec, pour cacher qu'elle a vraiment peur que j'en fasse, des conneries !...
Hier soir, Snow Torpedo m'a appelé d'une voix hachée pour me demander si par hasard je me trouvais à Bruxelles, et si je voulais participer à une action anti Bruxelles-parano. Je lui répondis que j'étais en Turquie.
- Je t'expliquerais à ton retour ! clama-t-il. Puis il raccrocha.

Parfois, je me surprends à penser à ce que diront mes biographes de mon séjour ici. Un chercheur universitaire détaillera peut-être un à un ces jours que j'ai passés en Turquie, avec Suzanne et Marie. Il retrouvera, dans ses recherches, un détail, pour moi aujourd'hui anodin, insignifiant, que je n'ai même pas relevé, mais que lui montera en épingle et qui pour lui aura une importance capitale, qui lui semblera significative, peut-être, de mon existence et de mon oeuvre - et peut-être, qui sait, il aura froidement raison !...
Nous, les écrivains, nous vivons trop souvent dans l'insouciance, en oubliant qu'un jour, ne fut-ce que (dans mon cas) à une chaire de Littérature Belge Francophone dans une université de second ordre perdue quelque part au Mexique ou en Lituanie, toutes nos vies seront décortiquées par des chercheurs. Nous devrions vivre en fonction, simplifier parfois le trait de nos existences, éviter les redites et les doublons, voire même poser çà et là des messages cachés, sous la forme de rébus ou de métaphores, composés avec nos actes, à l'intention de nos futurs biographes.

J'en arrive au passage de " Le côté des Guermantes " où le narrateur aperçoit sa grand-mère sans qu'elle s'en doute. Il voit ses traits avant qu'ils soient transfigurés par l'amour pour lui. Il voit sa grand-mère comme il ne l'a jamais vu : vieille, triste, rougeaude. Je me rappelle nettement avoir déjà lu ce passage, déjà en Turquie, déjà en vacances, avec A., la première fois que j'avais essayé de lire " La recherche du temps perdu ". Les phrases, parfois, se superposent avec celles lues jadis et évoquent des souvenirs, confus et douloureux, des différentes métamorphoses du visage d'A.

J'ai enfin le temps, ici, d'avancer dans l'écriture de " Transquinquennal ", un livre qui recrée l'histoire de cette petite troupe théâtrale bruxelloise réelle, mais en la fictionnalisant du tout au tout. J'y apparais aussi ou, plus exactement, il y a dans ce roman un personnage, évidemment détestable, qui s'appelle Philippe Blasband. Il est un peu plus petit que moi, blond, musclé, idiot, fat - encore plus fat que moi - antisémite, homophobe. Ce personnage a travaillé, tout comme moi, avec Transquinquennal, et a écrit des textes qui portent les mêmes titres que ceux que j'ai écrits pour eux, mais sinon, tout diffère. C'est cela que j'appelle véritablement de l'auto-fiction.
Au début, quand les suppléments littéraires des journaux commençaient à parler de cette vague de littérature " d'auto-fiction ", j'avais cru naïvement que c'était de la fiction à propos des voitures, même si cela me semblait difficile à imaginer que des auteurs, surtout des femmes, écrivent des ouvrages de plusieurs centaines de pages sur la mécanique et la conduite automobile.

*24 juillet 2010*

Là, j'en ai marre.
J'en ai marre de la chaleur.
J'en ai marre des touristes poussifs comme des migrations d'hippopotames.
J'en ai marre de la mer, trop salée ; de la plage, dont le sable s'incruste partout ; du soleil, que je dois tout le temps fuir.
J'en ai marre des continuelles disputes entre Marie et Suzanne, qui commencent en général par de stupides malentendus ou par une remarque ironique de Marie mal comprise par Suzanne, et qui, en quelques secondes, dégénèrent en insultes et en cris.
J'en ai marre du Code de la route dans ce pays. Je ne comprends ni l'officiel, ni l'officieux : on ne cesse de me klaxonner dessus.
J'en ai marre des sourires gelés des membres de la famille de A., que je dois visiter un à un, et qui sont toujours d'une politesse parfaite. J'aimerais mieux qu'ils me giflent une fois pour toutes.
J'en ai marre d'être ridicule. Aujourd'hui, par exemple, j'étais entré dans la voiture, mais tout y était brûlant : le volant, le changement de vitesse, le frein à main. J'envoyai Marie acheter de l'eau à l'une des mini supérettes du coin et chargeai Suzanne de sortir les essuis de plage encore humides du coffre, pour les poser sur les sièges et refroidir un peu l'habitacle. Je lui donnai la clé de la voiture, pour ouvrir le coffre. Elle posa cette clé dans le coffre, prit les essuis, et referma le hayon, en y en enfermant la clé. Quand je compris ce qui s'était passé, je me mis à hurler sur ma pauvre petite fille. Je lui dis entre autres : " Mais comment peut-on être aussi conne ? " en sautant sur place d'une façon particulièrement idiote. Marie, sur ces entrefaites, était revenue avec la bouteille d'eau. Calmement, rapidement, elle rabattit les sièges à l'arrière, accéda au coffre et en sortit la clé, qu'elle me tendit, en levant, évidemment, les yeux au ciel.
J'en ai marre de manger ; pourtant, la Turquie est un des pays dont je préfère, de loin, la nourriture, mais une nourriture que je ne trouve pas dans cette station balnéaire surchauffée. Il n'y a ici aucun restaurant décent. Ce sont tous des pièges à touristes. Je me rabats sur le pain et les fruits. Mais je sens que je maigris. Mes côtes ressortent.
Je n'en peux plus. Les vacances sont l'enfer. Plus que neuf jours.
Ma seule consolation, à part la présence des filles, c'est la lecture de Proust. J'arrive à la fin de la première partie de " Le côté des Guermantes ".
Je suis épaté par l'immense scène du salon de Madame de Villeparisis.

*26 juillet 2010

Ce bon vieux Marcel*

Aujourd'hui, c'est mon anniversaire, ainsi que celui de Stanley Kubrick, de Mick Jagger et de Jean-Pierre Améris. J'ai 46 ans.
Je suis chez le cousin du père d'A., près de Bodrum, dans une propriété idyllique, après trois heures de conduite éprouvante où j'ai frôlé plusieurs fois l'accident.
L'épouse de ce cousin m'ignore ; sa fille me fait de grands sourires glacés ; le cousin semble avoir oublié qu'il parle le français. Les filles bavardent avec tout ce monde, avec, je le sens, parfois, quelques difficultés. Marie a hérité de l'esprit analytique de sa mère et connaît presque parfaitement l'extrêmement compliquée grammaire turque ; Suzanne a plus de vocabulaire. La grande corrige les phrases de la petite ; la petite fournit la grande en mots. Elles ne cessent de charmer et de faire rire leur famille turque. Moi, je reste dans un coin du jardin, à lire Proust - à me réfugier dans Proust.

Je suis parfois étonné à quel point Proust est influencé par des auteurs français du XVIIe siècle. Il parle de quelques romantiques, surtout Victor Hugo, mais en passant, comme cela vient dans la conversation. Jusqu'ici, il ne mentionne qu'à peine les encyclopédistes, Diderot, Voltaire ou Rousseau. En général, il fait un saut de deux siècles en arrière dans la littérature française et fait surtout référence à Molière, à Racine, à Sévigné et, évidemment, à Saint-Simon.
J'avais parlé, il y a quelques semaines, dans ce journal, d'écrivains, parfois émérites, qui ont tendance à écrire en " Proust spaghetti ", c'est-à-dire qui consciemment reprennent le style de Marcel Proust, le réendossent comme un costume, avec une certaine ironie, tout comme le western spaghetti reprenait, avec la même ironie, le style et l'imagerie des westerns classiques américains, pour les pousser jusqu'à la caricature, la parodie ou, au mieux, jusqu'au lyrisme et à la stylisation de l'opéra. Mais, je m'en aperçois maintenant, et cela à force de rencontrer dans " La recherche du temps perdu " des références à Saint-Simon, en fait, Proust lui-même écrit dans du Saint-Simon spaghetti. Car on ne retrouve pas ce style, ces longues phrases, dans la correspondance de Proust. Alors qu'on le retrouve dans celle de Saint-Simon. Saint-Simon écrivait donc naturellement comme cela, avec des phrases à rallonges dans lesquelles il se perdait, en passant sans cesse d'un sujet à l'autre, en ne cessant de bifurquer dans des chemins de traverse puis en revenant brutalement au sujet principal de son récit ou de sa réflexion. Ses contemporains et ses lecteurs du siècle suivant trouvaient en général qu'il écrivait mal. Ils n'appréciaient que ses talents de chroniqueur du règne de Louis XIV, et ses analyses politiques ; alors que nous, nous trouvons ces analyses peu convaincantes et la critique historique a depuis longtemps affaibli sa soi-disant objectivité de témoin historique. Ce qui reste vraiment, pour nous, chez Saint-Simon, c'est son style, même si ce style est accidentel : Saint-Simon ne cherchait pas à produire une oeuvre, à produire de la beauté - tout comme son contemporain Blaise Pascal.
La beauté pour nous fulgurante des Pensées de Pascal lui semblerait bien étonnante ; son but, c'était d'écrire une apologie du christianisme basée sur la raison, cela pour convertir les libertins, et non pas faire oeuvre de littérature ; et une partie de la beauté des Pensées provient, pour nous, de son côté inachevé, fragmentaire ; sa modernité, pour nous, est due à ses fulgurances de petits morceaux de papier découpés et réunis en liasses, d'ouvrage interrompu par la mort de son auteur, qui, lui, projetait de faire un ouvrage continu, dont on peut entrevoir le genre dans " Les provinciales " - ce qui aurait été beaucoup moins intéressant pour le lecteur actuel.
Blaise Pascal, s'il pouvait revenir de nos jours, serait donc étonné par la façon dont le lit la postérité ; il serait encore plus étonné de voir des auteurs, avec plus ou moins de bonheur, s'inspirer de ce style pour lui complètement accidentel, par exemple Paul Valéry, Cioran ou Pascal Quignard, et le singer, s'en inspirer, écrire, en fait, du " Blaise Pascal spaghetti ".
Saint-Simon serait tout aussi étonné, j'imagine, en lisant Proust. Voir son style ainsi réutilisé, intégré, dépassé, pour créer consciemment une des plus belles langues de la littérature du XXe siècle, cela lui en boucherait un coin.
Car, en plus, tout comme le western spaghetti ne faisait pas que reprendre et prolonger le style des westerns classiques américains, mais reprenait et prolongeait aussi son imagerie, ses thèmes, ses structures narratives, Proust n'utilise pas seulement le style de Saint-Simon, mais aussi ses thèmes, son imagerie, son but. Lui aussi fait la description d'une noblesse. C'est peut-être cela, d'ailleurs, son point de départ : pour décrire la noblesse de son temps, cela lui a peut-être semblé une bonne idée de parodier ce qu'il trouvait être (tout comme moi) le plus beau style créé pour décrire la noblesse : la langue labyrinthique de Saint-Simon !...
Les différences entre Saint-Simon et Proust sont nombreuses, et pas seulement le fait que Proust, lui, voulait créer une oeuvre d'art. Saint-Simon était un noble ; Proust, un bourgeois fasciné par la noblesse. Proust était un vrai snob, ce que Saint-Simon n'avait pas besoin d'être. Proust aimait, critiquait et surtout décelait le snobisme dans tous les milieux, du plus apparemment élevé (les Guermantes, Saint-Loup, etc.) au plus apparemment bas sur l'échelle sociale (sa merveilleuse, courageuse et cruelle servante Françoise). Il termine la première partie de " Le côté des Guermantes " par une description du snobisme d'une madame-pipi, surnommée d'ailleurs " La marquise " elle est ici en grande conversation avec le gardien du parc :

*-Alors, disait-il, vous êtes toujours là. Vous ne pensez pas à vous retirer.
-Et pourquoi que je me retirerais, Monsieur? Voulez-vous me dire où je serais mieux qu'ici, où j'aurais plus mes aises et tout le confortable? Et puis toujours du va-et-vient, de la distraction; c'est ce que j'appelle mon petit Paris: mes clients me tiennent au courant de ce qui se passe. Tenez, Monsieur, il y en a un qui est sorti il n'y a pas plus de cinq minutes, c'est un magistrat tout ce qu'il y a de plus haut placé. Eh bien! Monsieur, s'écria-t-elle avec ardeur comme prête à soutenir cette assertion par la violence-si l'agent de l'autorité avait fait mine d'en contester l'exactitude,-depuis huit ans, vous m'entendez bien, tous les jours que Dieu a faits, sur le coup de 3 heures, il est ici, toujours poli, jamais un mot plus haut que l'autre, ne salissant jamais rien, il reste plus d'une demi-heure pour lire ses journaux en faisant ses petits besoins. Un seul jour il n'est pas venu. Sur le moment je ne m'en suis pas aperçue, mais le soir tout d'un coup je me suis dit: "Tiens, mais ce monsieur n'est pas venu, il est peut-être mort." Ça m'a fait quelque chose parce que je m'attache quand le monde est bien. Aussi j'ai été bien contente quand je l'ai revu le lendemain, je lui ai dit: "Monsieur, il ne vous était rien arrivé hier?" Alors il m'a dit comme ça qu'il ne lui était rien arrivé à lui, que c'était sa femme qui était morte, et qu'il avait été si retourné qu'il n'avait pas pu venir. Il avait l'air triste assurément, vous comprenez, des gens qui étaient mariés depuis vingt-cinq ans, mais il avait l'air content tout de même de revenir. On sentait qu'il avait été tout dérangé dans ses petites habitudes. J'ai tâché de le remonter, je lui ai dit: "Il ne faut pas se laisser aller. Venez comme avant, dans votre chagrin ça vous fera une petite distraction."
La "marquise" reprit un ton plus doux, car elle avait constaté que le protecteur des massifs et des pelouses l'écoutait avec bonhomie sans songer à la contredire, gardant inoffensive au fourreau une épée qui avait plutôt l'air de quelque instrument de jardinage ou de quelque attribut horticole.
-Et puis, dit-elle, je choisis mes clients, je ne reçois pas tout le monde dans ce que j'appelle mes salons. Est-ce que ça n'a pas l'air d'un salon, avec mes fleurs? Comme j'ai des clients très aimables, toujours l'un ou l'autre veut m'apporter une petite branche de beau lilas, de jasmin, ou des roses, ma fleur préférée.
L'idée que nous étions peut-être mal jugés par cette dame en ne lui apportant jamais ni lilas, ni belles roses me fit rougir, et pour tâcher d'échapper physiquement-ou de n'être jugé par elle que par contumace-à un mauvais jugement, je m'avançai vers la porte de sortie. Mais ce ne sont pas toujours dans la vie les personnes qui apportent les belles roses pour qui on est le plus aimable, car la "marquise", croyant que je m'ennuyais, s'adressa à moi:
-Vous ne voulez pas que je vous ouvre une petite cabine?
Et comme je refusais:
-Non, vous ne voulez pas? ajouta-t-elle avec un sourire; c'était de bon coeur, mais je sais bien que ce sont des besoins qu'il ne suffit pas de ne pas payer pour les avoir.
A ce moment une femme mal vêtue entra précipitamment qui semblait précisément les éprouver. Mais elle ne faisait pas partie du monde de la "marquise", car celle-ci, avec une férocité de snob, lui dit sèchement:
-Il n'y a rien de libre, Madame.
-Est-ce que ce sera long? demanda la pauvre dame, rouge sous ses fleurs jaunes.
-Ah! Madame, je vous conseille d'aller ailleurs, car, vous voyez, il y a encore ces deux messieurs qui attendent, dit-elle en nous montrant moi et le garde, et je n'ai qu'un cabinet, les autres sont en réparation.
"Ça a une tête de mauvais payeur, dit la "marquise". Ce n'est pas le genre d'ici, ça n'a pas de propreté, pas de respect, il aurait fallu que ce soit moi qui passe une heure à nettoyer pour madame. Je ne regrette pas ses deux sous."*

Ce passage s'enchaîne ensuite avec un des (nombreux) morceaux de bravoure de " À la recherche du temps perdu ", un épisode tragique, cru, émouvant, triste : la mort de la grand-mère.
Cette alternance du comique le plus trivial, scatologique même, avec le tragique, se rencontre rarement dans la littérature française, où l'on est ou bien dans le registre de la comédie, ou bien dans celui de la tragédie, mais où l'on ne passe pas facilement de l'un à l'autre, surtout pas aussi brutalement. Cela rapproche Proust d'un auteur auquel il aurait été peut-être très étonné d'être ainsi rapproché : Shakespeare.
Par exemple : ce basculement de la madame-pipi à la mort de la grand-mère me rappelle un autre basculement, dans le sens inverse, c'est-à-dire depuis la tragédie jusqu'à la comédie, dans Macbeth : après le meurtre du Roi, soudain, apparaît un garde complètement saoul et divagant, qui se dit plein d'urine à cause de toute la bière qu'il a bue !...

L'autre jour, à la plage, je fus le témoin involontaire d'une petite scène :
La plage était sévèrement gardée par un garçon de plage, début vingtaine, bondissant, bronzé jusqu'a être presque noir, avec la beauté de tous les garçons de plage ici, c'est-à-dire la beauté de top models moyen-orientaux des méchants terroristes islamistes dans les films américains. Il était obséquieux, un peu voleur - il nous faisait payer des services qui étaient censés être gratuits - et lançait des phrases et des oeillades à toutes les touristes européennes jolies ou simplement girondes.
Deux jeunes Anglaises aux corps frêles et parfaits dans des bikinis aux couleurs pastels, qui ne devaient pas avoir 20 ans, prenaient leur douche devant lui. Le garçon de plage s'approcha d'elles et leur demanda si elles savaient ce que c'était, les lesbiennes ? Avec candeur et simplicité, à voix claire et intelligible, il leur proposa une partie à trois où elles deux auraient des relations sexuelles entre elles. Elles ne lui répondirent qu'à peine, plus sidérées par la proposition que véritablement choquées, et s'éloignèrent vers l'eau.
Un quart d'heure plus tard, une des deux jeunes filles revint. Elle s'approcha du garçon de plage, d'un pas un peu chancelant, saoule de chaleur peut-être (il faisait près de 40°) et tomba littéralement dans ses bras. Il la réconforta en lui tapotant l'épaule. Ensuite, elle s'assit sur ses genoux. Il resta gentil, civil même, affectueux comme avec une petite fille. Il l'abandonna pour aller travailler.

On peut trouver toute une série de sens à cette petite anecdote. Elle peut par exemple démontrer la décadence de l'Occident en vacances, ou la décadence de l'Orient contaminé par l'Occident. Mais, moi, je serais incapable d'y trouver un sens, car cela voudrait dire condamner l'un ou l'autre des protagonistes, ce dont je suis tout à fait incapable : je suis scénariste et écrivain ; j'observe les personnages, je me mets en empathie avec eux, je peux essayer de les comprendre, sans toujours y arriver, mais je ne les juge jamais, je ne les condamne jamais.
Proust de même. Pourtant, tout " À la recherche du temps perdu ", à part des passages comme " Un amour de Swann ", est raconté par un narrateur, qui se permet d'aller bien au-delà de la simple description de l'action, et dévie dans des analyses très fouillées où parfois il donne l'impression de se perdre. Mais ce sont des analyses psychologiques ou sociales, jamais morales. Par exemple, quand le narrateur se rend compte que cette maîtresse dont Saint-Loup le bassine depuis des mois (et dont le lecteur entend parler depuis plus de 100 pages), c'est en fait une prostituée que le narrateur avait dédaignée, la trouvant trop laide, dans " À l'ombre des jeunes filles en fleurs ", il nous dévoile deux facettes d'un même personnage et détaille la façon dont les gens passent d'un masque social à l'autre. Mais jamais il ne se permet de juger ce personnage.
Peut-être Proust veut-il ainsi indiquer la grande tolérance morale de son narrateur. Mais peut-être, simplement, sait-il qu'éviter tout jugement moral, cela permet à son livre d'être plus riche, plus complexe. Condamner un personnage d'un point de vue moral, comme se le permet par exemple Jane Austen, c'est se cacher une partie de sa complexité.
Mais si l'auteur s'abstient de juger les personnages, cela n'empêche pas ensuite le lecteur de les juger. Je me rappelle que lors de la première lecture de " Le côté des Guermantes ", j'aimais beaucoup le personnage de Saint-Loup et je condamnais celui de Rachel ; maintenant, au contraire, Saint-Loup me semble un idiot fini, un aristocrate qui veut échapper à son statut et le fait de la manière la plus violemment aristocratique possible ; alors que Rachel m'est devenue attachante, touchante, un personnage perdu dans ses contradictions et ses difficultés, qui, avec courage, de prostituée commune, se hisse socialement et intellectuellement jusqu'à jouer du Maeterlinck. Jamais, à présent, je ne me permettrai de la juger ou de la blâmer.

*28 juillet 2010

Ringo*

Aujourd'hui, Marie voulait absolument faire un " sport nautique " débile : il s'agit d'être assis, très inconfortablement, sur une sorte de grosse bouée tractée par un bateau rapide. Cela coûte cher, on doit le faire par deux et, pour une raison qui me reste totalement inconnue, cela s'appelle un " Ringo ". Marie n'avait pas de partenaires et semblait toute triste. Je me sacrifiai.
Dès que je m'assis dans la bouée et que le bateau démarra, je sus que j'avais commis une grossière erreur.
Marie, elle, riait aux éclats, se laissait griser par les sensations fortes, criait des " Oh la la ! Ça tape sur le cul ! "
En effet. La bouée ne cessait de se soulever et de frapper sur les fesses. Je fus tenté de bondir hors de la bouée jusqu'au bateau en remontant la corde et de forcer le conducteur du bateau d'arrêter. Mais, évidemment, cela trahirait mon identité de super héros, ce qui m'est particulièrement interdit dans un pays étranger. De plus, Marie avait l'air de tellement s'amuser !... Je dus continuer ce "Ringo", en me répétant : " Je suis un bon père, je suis un bon père... "
Je me cramponnai tellement fort à la bouée qu'ensuite, pendant deux heures, mes bras en tremblaient.

Parfois, j'ai l'impression que Proust n'est pas mort, mais qu'il erre, quelque part dans ce labyrinthe qu'est son roman. Je risque de l'y rencontrer, en chair et en os, juste en tournant une page.

Je ne peux m'empêcher de soupçonner que certains lisent ce journal en y sautant les passages où je parle de " La recherche du temps perdu ". Ils ont tort. C'est là que je vis ma véritable aventure.

*29 juillet 2010*

Je déteste l'air conditionné, sans pouvoir m'en passer, comme un drogué aime et hait sa drogue.

Aujourd'hui, je suis malade, ou simplement abruti de soleil et de chaleur. J'ai mal au cou, au bras droit et je ne cesse de dormir, pendant que les filles regardent " La guerre des étoiles II " - l'épisode V, dans la nouvelle nomenclature.

*30 juillet 2010*

Plus que trois jours... Des jours qu'on annonce caniculaires. Quoi ? Jusqu'à présent, cette chaleur étouffante, ce n'était *pas encore* la canicule ?

Par deux fois, il y a eu ici des coupures d'électricité. Les filles râlent, en bonnes Occidentales. Moi, je ne peux m'empêcher de ressentir une certaine nostalgie. Cela me rappelle l'Iran...
Je ressens aussi une sympathie, peut-être absurde, envers les employés de la compagnie d'électricité qui doivent gérer un réseau surchargé par les conditionnements d'air, dans une ville balnéaire champignon qui ne cesse de s'étendre, tellement vite que peut-être les infrastructures, électricité, eau, téléphone, ont peine à suivre.

J'ai toujours mal au cou et au bras droit, toujours à cause de ce fichu " Ringo ". Cela me permet de sentir, physiquement, que je suis un bon père. Parce que sinon, avec Marie, je ne fais que des bourdes. Hier soir, au restaurant, un jeune Anglais de plus ou moins son âge la regardait avec des yeux énamourés. C'est un garçon grand, maigre, sans aucun tatouage, un visage harmonieux, le nez fort et droit, un bouc léger, des cheveux châtains blondis par le soleil, et un air très doux. Je le signalai à Marie, avec amusement. Elle me mécomprit. Elle crut que je tentais de la protéger de ce garçon trop concupiscent. Elle me tint tout un discours cinglant sur le fait que je n'avais pas à me mêler de sa vie affective et sexuelle, qu'elle faisait ce qu'elle voulait de son corps, que si (je cite) elle voulait se taper un rosbif, elle se taperait un rosbif, et que ce n'était pas son père qu'elle demanderait si elle pouvait le faire, et quand, et quelle position elle avait le droit de prendre ! Après cela, malgré mes tentatives de réconciliation, elle resta muette et évita mon regard pendant tout le repas.
Sa réaction m'avait d'autant plus désarçonné qu'en fait, pendant tout ce voyage, Marie n'a parlé à aucun garçon, n'a remarqué aucun de ceux qui la regardaient, n'en a regardé elle-même aucun. En tout cas, moi, je n'ai rien décelé.
Ce fut en tout cas un repas presque lugubre. Seule Suzanne parlait, de la Guerre des étoiles, en détaillant les généalogies des personnages avec autant de précision et même de snobisme que le Duc de Guermantes ou Charlus l'auraient fait de leurs propres ancêtres dans " À la recherche du temps perdu ".

J'ai reçu ce matin un SMS effroyable, terrifiant, qui me donne le vertige, de Blandine : " TU ME MANQUES ".

J'ai fini " Le côté des Guermantes ". J'entame " Sodome et Gomorrhe ".

*31 août 2010*

J'ai encore maigri de deux kilos. Pourtant, je me gave du très bon pain turc, je me ressers trois fois des brochettes, sous le regard un peu effrayé des serveurs, et je termine les salades, les glaces, les pidès et les fruits que ne finissent jamais les filles. Peut-être est-ce la chaleur qui perturbe encore plus mon métabolisme.

Les filles se sont disputées comme des chiffonniers au sujet d'une institutrice qu'elles ont eues toutes les deux, à sept ans de distance, et qui s'appelle, comme le docteur de " La recherche du temps perdu ", Madame Cottard.
- Madame Cottard n'est pas une salope ! hurlait Suzanne en crispant son visage autour de son nez jusqu'à le rendre cramoisi.
- Si ! C'est une sale traînée, Cottard ! répondait Marie.
J'ai eu toutes les peines du monde à les calmer.

On a, j'imagine, beaucoup glosé sur Proust et l'homosexualité. Il est vrai que certaines hésitations, craintes, humiliations du personnage, sont plus logiques et plus compréhensibles si l'on change Gilbertine en Gilbert et Albertine en Albert. Son acceptation presque émerveillée de l'homosexualité, telle qu'il la présente dans " Sodome et Gomorrhe I ", peut sembler étonnante, voire même carrément impossible pour un hétérosexuel dans le début de la vingtaine de cette époque. Parfois, j'ai l'impression que l'auteur décrit un hétérosexuel de la même façon un peu fautive que moi je décrirais un homosexuel dans un de mes livres, c'est-à-dire en tentant de le rendre le plus réaliste possible, mais sans pouvoir empêcher que de petites erreurs, de minuscules approximations, démontrent que l'auteur, malgré ses efforts pour prendre le point de vue d'autrui, ne peut s'empêcher néanmoins de rester lui-même.
Mais tout de même : pour moi, " À la recherche du temps perdu " n'est pas un roman à clé, et le narrateur est hétérosexuel et pas un homosexuel caché. Pour moi, ce livre est une fiction et non pas une confession déguisée. Et tous ces décalages dus au fait que l'auteur était homosexuel alors que son personnage était hétérosexuel, en fait, pour moi, accentuent le charme de ce roman, en est même une des plus grandes beautés. Par exemple, les pages qui analysent l'amour pour Gilberte Swann, puis pour les filles sur la plage, et enfin pour Albertine Simonet, sont tellement détaillées, tellement empreintes de la crainte d'être découvert, qu'elles en deviennent fantasmagoriques et sont peut-être un des rares exemples de littérature fantastique française, mais un exemple caché derrière plusieurs masques superposés.

*Premier août 2010*

Enfin, le dernier jour. Demain soir, nous partons.

Je ne sais pas exactement pourquoi, mais ici, je me suis réveillé en général vers six heures du matin. Ce sont des heures délicieuses, les seules un peu fraîches de la journée, c'est-à-dire qu'il n'y fait que 25° et, quand on a de la chance, un petit vent y souffle.
Vers sept heures, je prends la voiture et j'achète le pain, sur la place communale d'Armutalan, le quartier de Marmaris où nous nous trouvons. Je l'achète toujours dans le même " Supermarket ", c'est-à-dire une petite épicerie bien achalandée. Le propriétaire est un homme grand - c'est-à-dire qu'il a 10 cm de moins que moi -, aussi élégant que peut le permettre le port du short, laconique jusqu'à en sembler sévère, avec une fine moustache qu'on aurait trouvé très élégante en Europe dans les années 50. Après deux semaines, finalement, il m'a demandé d'où je venais. Quand je lui eus répondu la Belgique, il me fit : " I was in Belgium. One day. Then Holland. Five days. " Il avait donc fait un de ces tours express de l'Europe, où l'on photographie tous les paysages parce qu'on n'a pas vraiment le temps de les voir.
Comment cet épicier, habitant et travaillant dans l'épicentre d'une forme de tourisme de masse, a-t-il pu prendre ses vacances dans une autre forme de tourisme de masse ? Comment a-t-il pu être dupe ? Mais peut-être, justement, plus qu'Amsterdam, que les moulins à vent ou que la grand-place de Bruxelles, ce qu'il avait apprécié, dans ce voyage, c'était, en connaisseur, ce tourisme de masse justement, un peu comme ces restaurateurs suroccupés dont le seul loisir, c'est d'être les clients d'autres restaurants que les leurs, moins pour la nourriture que pour y apprécier tout le reste : service, vaisselle, décoration, musique d'ambiance.

*9 août 2010*

Je suis rentré, enfin, à Bruxelles. J'ai été accueilli par une fraîcheur bienvenue, par une impression de calme, de propreté, de luxe même, due au contraste avec la Turquie, et par mes fantômes, qui maintenant ont été rejoints par un vieux rabbin à l'air abattu, peut-être le Rabbin de Kotz, qui, paraît-il, est un des ancêtres de ma grand-mère paternelle, ainsi qu'un grand homme élégant, chenu, lourd, vacillant, une canne en main, et qui est, me semble-t-il, Jorge Luis Borgès.
Les fantômes ne sont pas seulement plus nombreux, ils restent aussi plus longtemps : de 6:30 à 8:00 du soir, maintenant.
Je vais devoir trouver un exorciseur.

*11 août 2010

Anges*

Je suis en train de relire et de corriger, une fois de plus, mon nouveau roman, " Les anges souillés ". Je ne sais pas combien de fois j'ai déjà corrigé ce livre et je ne veux pas le savoir. Je me rappelle en avoir terminé un premier jet il y a plus d'un an, bien avant les vacances. Depuis, j'y ai rajouté une cinquantaine de pages et le tapuscrit a déjà été refusé par deux éditeurs, pourtant au départ favorables à l'idée de publier un de mes livres.
Ce roman ne va pas être simple à publier. Je crains qu'il soit trop différent, trop original, pour les éditeurs français de " littérature générale ". Peut-être devrais-je me tourner vers les éditeurs de science-fiction ? Je ne trouverais pas cela honteux du tout. J'ai toujours été un grand lecteur de science-fiction - un fan, osons dire le mot. Mais le nombre d'éditeurs francophones de vraie science-fiction, c'est-à-dire qui ne soit pas de la fantasy, s'est réduit comme une peau de chagrin. De nouveau, je n'ai rien contre la fantasy J'en suis même amateur. J'aime en particulier Robin Hobb, mais " Les anges souillés ", cela se rapproche de la pure science-fiction, et une science-fiction plutôt adulte, plus proche (à ma modeste échelle) de Ballard, de Chistopher Priest ou de Philippe K. Dick, que du Space Opera.
De plus, et c'est un état de fait que je déplore, si je publie un livre dans une collection de science-fiction, je me coupe l'accès à un certain lectorat. D'un autre côté... Peut-être que ce roman est en fait destiné qu'aux fans de science-fiction. Peut-être est-il simplement impubliable, malgré toutes les heures de travail qu'il m'a pris et malgré toutes les qualités que je lui trouve.
Cela m'est déjà arrivé. J'ai écrit un essai sur la critique extérieure dans les domaines artistiques, " Le regard de l'autre ", un texte que j'avais cru définitif, que j'imaginais devenir un grand succès dans les universités et parmi les artistes. En fait, à part moi-même, cela n'intéressa personne. Un lecteur extrêmement curieux peut le lire, quelque part sur mon site.
Peut-être que " Les anges souillés " partagera le destin de cet essai et ne sera jamais édité " sur papier ", mais sera juste téléchargeable.

Depuis que je suis arrivé à Bruxelles, j'ai repéré, dans la rue, sept hommes - toujours des hommes, jamais des femmes - avec des lunettes oranges rondes et des noeuds papillon à la Elio Di Rupo. C'est très étonnant. Il doit y avoir une raison, logique, hors de cette histoire de Bruxelles-parano. Mais laquelle ?
Je reprends mardi prochain mes gardes de zup, sans doute avec Snow Torpedo. J'attends cela avec à la fois de la crainte et de la curiosité.

J'ai reçu un SMS de Blandine : " JE REVIENS LUNDI. ON SE VOIT MARDI SOIR ? "
J'ai pu déflecter le tir et lui indiquer que j'étais pris, le mardi soir. Elle m'a répondu : " JE TE RAPPELLERAI À BRUXELLES ". L'angoisse me reprend.

Je feuillette de temps en temps un vieil Assimil de turc, que j'avais acheté, plein de bonne volonté, il y a plus de dix ans. Je voulais impressionner A., en apprenant par moi-même, tout seul, le turc. J'avais ouvert l'Assimil ; j'avais lu la première leçon ; je l'avais refermé avec des sueurs froides ; je l'avais rangé en tentant, le plus possible, de l'oublier.
Le turc est une langue tout à fait différente des langues indo-européennes. On y trouve des mots pour nous quasi inaudibles, des constructions de phrases tout à fait à l'inverse de celles du français, des conjugaisons pour nous très étranges (entre autres : un négatif présent, un possibilitatif, et une conjugaison pour " tout le monde est au courant même si je n'en ai pas été moi-même personnellement témoin ").
Maintenant, je suis allé six ou sept fois en vacances en Turquie, et j'ai beaucoup entendu A. et son père parler dans cette langue. J'ai passivement appris du vocabulaire, aidé En cela par les nombreux mots d'origine persane. Je sais toujours plus ou moins sur quelle sujet porte une conversation. Je comprends des phrases entières.
C'est donc à présent avec plaisir, intérêt et curiosité que je feuillette ce manuel. Il est beaucoup plus exotique, en fait, pour moi, que la Turquie elle-même. J'imagine qu'en apprenant la langue, je découvrirais tout un autre pays, avec des aspects que je ne soupçonnais pas, comme cela m'est arrivé en Israël, en apprenant l'hébreu. En Israël, pourtant, la grande majorité des gens parle l'anglais. Mais ils réservent exclusivement à l'hébreu certains propos, certaines opinions, certains sentiments.
Je ne crois pas que je pourrais apprendre le turc, sauf en habitant plusieurs années sur place. Mais même comme cela...
Je n'ai jamais été très doué en langues. Dans ma vie, jusqu'ici, j'ai dû en apprendre cinq, aux forceps. C'est devenu un peu plus facile à force et à mesure. Cela n'a jamais été aisé. Je ne maîtrise véritablement aucune langue, même pas le français. J'oublie encore plus vite les langues que je ne les apprends.
Mais j'aime les langues. C'est en fait la grande affaire de ma vie, les langues.

*17 août 2010*

La routine de l'écriture s'est réinstallée : écrire à la main, recopier le texte sur l'ordinateur, imprimer, corriger, entrer les corrections sur l'ordinateur, etc. C'est fastidieux ; ça m'emmerde ; pourquoi est-ce que je fais ça ? Quelle idée absurde m'a poussé à choisir ce métier ?

Dans " À la recherche du temps perdu ", à partir du moment où, dans " Sodome et Gomorrhe ", le narrateur tente de trouver des preuves de l'homosexualité d'Albertine, j'ai l'impression de sentir que le livre, là, est encore en chantier. On y bute sur des incohérences, des juxtapositions trop brusques entre les parties, certains raccourcis. C'est plus relâché, moins poli que dans les pages précédentes. Marcel Proust se battait contre la maladie et la mort pour terminer son oeuvre. Cette impression n'est pas dérangeante : cela reste du Proust, même si c'est du Proust en chantier. C'est même très touchant de sentir ce combat contre la mort, au sein même de l'écriture, comme dans " Les pensées " de Blaise Pascal. Surtout qu'ici, cette lutte contre le temps, contre la mort, est aussi un des thèmes centraux de tout l'ouvrage.

Il est à peu près sûr que ce que j'écris dans ce journal, sur Proust, a déjà été mentionné ailleurs, sans doute maintes fois, et probablement mieux. " À la recherche du temps perdu " est une des oeuvres littéraires françaises les plus analysées. Mais il ne s'agit pas, pour moi, d'être original dans mon analyse. Je n'écris pas ici une critique de " À la recherche du temps perdu ", mais une relation de mon voyage à travers ce roman. Un *travel writer* décrira la tour de Pise, les canaux de Venise, Saint-Pétersbourg ou Central Park s'il passe à ces endroits, même si d'autres ont déjà été décrits des milliers de fois avant lui. Il ne cherchera pas à être original, juste à rester fidèle à sa perception et à ses impressions.

*Bruxelles-Parano*

En trois jours, j'ai compté 18 hommes avec un noeud papillon et des lunettes carrées oranges vifs. Je les ai rencontrés par hasard, certains au volant d'une voiture, d'autres dans un supermarché, d'autres marchant ensemble. J'en ai vu trois d'entre eux qui discutaient, rue Américaine, un peu avant le musée Horta. Je ne vois aucun point commun entre eux. Ils ont, à vue de nez, entre vingt et cinquante ans, toutes sortes de gabarits, d'habillements, d'origines, entre autres deux personnes asiatiques et un noir.
Hier soir, j'étais de garde en tant que zup sur un toit de Forest, pas très loin de chez moi, à une centaine de mètres de la maison communale. Je croyais que ce serait de nouveau avec Snow Torpedo. Je fus déçu : en arrivant à onze heures du soir tapantes sur ce toit de hangar, dans un des derniers quartiers encore industriels de Forest, je tombai sur Silentman.
Silentman était, comme à son accoutumé, assis sur sa chaise pliable de pêcheurs. Il tenait dans sa main gauche un petit livre qui s'avéra être la Bible. Il me salua d'un geste de la main droite et se replongea dans sa lecture. Il avait autour du crâne un gros bandeau élastique, avec, accroché à l'avant,une lampe de poche, qui éclairait le texte qu'il lisait. Je me rendis très vite compte qu'il tenait le livre à l'envers, ce qui ne voulait pas nécessairement dire qu'il faisait semblant de lire. Peut-être était-ce un exercice, ou bien ne pouvait-il lire qu'à l'envers, pour une raison liée à sa nature de super héros, ou à une particularité psychologique ou même neurologique.
En 12 ans, je n'ai entendu que quatre fois le son de la voix de Silentman. Aussi, je n'avais que très peu d'espoir qu'il me réponde, quand je lui demandai :
- Tu y crois, toi, à ce truc, Bruxelles-Parano ?
Il se contenta de relever la tête et de me regarder. Après quelques secondes, lentement, il baissa sa tête vers la Bible et ne fit plus attention à moi.
Je me serais bien remis à lire " Sodome et Gomorrhe ", où je suis dans les dernières pages, là où l'atroce Morel torture Charlus à petit feu. Mais je n'ai aucune lampe, moi, dans mon attirail de super héros. Je fis donc le tour du toit et regardai une à une les rues, en suivant, pour la première fois de ma vie, scrupuleusement, par désoeuvrement, les directives préconisées, par l'ASB (l'Association des super héros bruxellois) : je comptais le nombre de voitures garées, de voiture en mouvement, de piétons, de commerces encore ouverts, de fenêtres allumées. Aucun zup, évidemment, ne suit ces directives fastidieuses et inutiles à la lettre.
Silentman a bonne réputation parmi les zups, surtout pour son tableau de chasse : il a mis sous les verrous sept wecks, dont le terrible Howling Jigsaw Macrobot User. Mais on essaye d'éviter de faire des gardes avec lui. Tout le but, d'être à deux, c'est d'avoir quelqu'un à qui parler. Avec Silentman, comme son nom l'indique clairement, on est loin du compte.
Heureusement, à 23:32, Snow Torpedo apparut soudainement sur le toit et demanda à Silentman, en m'indiquant du majeur :
- Je te l'emprunte ?
Et sans attendre une réponse qui, de toute façon, ne viendrait très probablement pas, il m'emporta avec lui dans les rues de Bruxelles, vers Saint-Gilles, lui en planant de toit en toit, moi bondissant. Je tentais de lui arracher une explication. Il se contenta de me faire un sourire canaille en coin et de me clamer :
- C'est la guerre ! La vraie guerre !
Enfin, il s'arrêta en haut de la rue du Fort et m'indiqua, de l'index, sur le trottoir face à nous, une femme, jeune apparemment, ronde en tout cas, dans un long manteau noir et portant un grand chapeau violet, qui marchait d'un pas rapide en faisant cliqueter ses talons sur le trottoir.
- Une agente de la CIA, me souffla Snow Torpedo. C'est ça, leur costume féminin : le manteau noir et le chapeau violet.
J'aurais voulu lui poser une foule de questions, mais je préférais ne pas le presser, en espérant qu'il s'ouvre de lui-même, peu à peu. Ainsi, je pourrais mesurer l'étendue et la profondeur de sa douce démence.
Nous suivions la femme. De là où nous nous trouvions, il nous était impossible de lui donner un âge précis ou de détailler ses traits. Elle se réduisait pour moi aux bruits de ses talons, à son manteau noir, à son grand chapeau violet. Elle s'arrêta. Nous nous arrêtâmes aussi. Et à mon grand étonnement, elle fut rejointe par une autre femme... Elle aussi en manteau noir et un chapeau violet !
Snow Torpedo me lança un regard victorieux ! Mais ce ne fut rien, à côté de son expression presque extatique, quand les deux femmes furent rejointes par un homme au noeud papillon à la Elio Di Rupo et aux lunettes de soleil Ray Ban orange vif carrées, alors qu'on était en pleine nuit ; Snow Torpedo et moi, nous fûment aussi rejoints par Mistwoman, qui, elle, suivait cet homme.
Les deux femmes et l'homme finirent par entrer dans un bâtiment, rue Defacqz. Puis, d'autres femmes, d'autres hommes, d'âges et de gabarits différents, mais toujours affublés de leurs vestes noires et leurs chapeaux violets pour les femmes, et de leurs noeuds papillon et de leurs lunettes de soleil carrées et oranges pour les hommes. Ils furent bien une vingtaine à entrer, au compte-gouttes, dans l'espace de deux, trois heures.
Bagman et son acolyte habituel, le néerlandophone Zakman, se joignirent à nous sur le toit. Nous y restâmes jusqu'au petit matin. Les autres zups étaient plutôt silencieux, les sens aux aguets, prêts à intervenir - intervenir pourquoi ? Contre quoi ? De quelle façon ?
Je voulus faire parler Snow Torpedo, d'abord en utilisant le biais des séries télévisées américaines et en lui demandant s'il pensait, lui, que " How I met your mother " était vraiment le successeur de "Friends " ? - puis, deux heures plus tard, sans vergogne, je fis mine de lui soutirer un pronostic concernant l'issue du match avenir Bruges-Loups-Garous de Kiev. Chaque fois, il me répondit par un " Chut ! " furieux, sans même vraiment se tourner vers moi.
Je m'ennuyais donc aux côtés de ces zups silencieux, qui ne lâchaient pas l'immeuble des yeux, un immeuble des années 50, en briques jaunes. Heureusement, je pus manger les trois boîtes de biscuits Delâcre et les six canettes de Maes qu'avait amenées Mistwoman et les cinq pommes vertes et les cinq tartines au beurre et aux cornichons de Zakman.
Après deux heures du matin, des gens, tant des hommes que des femmes, se mirent peu à peu à sortir de l'immeuble rue Defacqz, mais sans chapeau ni veste noire, ni non plus de lunettes ou de noeud papillon. Ils ne semblaient pas intéresser les autres zups. Je finis par leur demander :
- Ceux qui sortent, c'est ceux qui étaient rentrés plus tôt, non ?
- Absolument pas, me répondit Snow Torpedo en regardant fixement l'immeuble. Ils ne portent pas les uniformes de la CIA.
- Ils les ont peut-être retirés, avant de sortir.
Tous les zups se tournèrent vers moi, me regardèrent un moment, les regards vides et les visages inexpressifs, puis éclatèrent de rire en choeur.
- Sacré Captain Europa !... me fit Bagman.
Et ils se remirent à regarder l'immeuble, de nouveau mortellement sérieux.

Le lendemain matin, après avoir mangé, dormi, et mangé de nouveau, j'appelai Skydancer Woman, celle qui, je le rappelle, s'occupe des horaires des zups, et qui, la première, m'avait parlé de Bruxelles-Parano, en m'expliquant à mots couverts et hyperboliques que Snow Torpedo avait plus ou moins perdu la tête, comme toute une série de zups. Je confirmai à Skydiver Woman que Snow Torpedo avait, en effet, pété les plombs, et lui demandai des précisions sur ce " Bruxelles-Parano ". Elle me répondit en détaillant l'habillement des agents communistes (pour les hommes : des costumes-cravates verts clairs et des chaussures de tennis blanches ; pour les femmes : des foulards rouge vif et des jupes plissées noires avec des bandes jaune canari), me décrivit les stratégies des deux opposants de cette guerre secrète, m'en détailla un historique, m'expliqua comment avaient été créées de fausses institutions belges et comment tout le pays était en fait dirigé depuis la Baraque Fraiture. Il me fallut un temps pour comprendre que Skydiver Woman avait elle-même, à présent, pété un câble, et qu'elle croyait dur comme fer à toute cette histoire de Bruxelles-Parano. J'eus l'impression que tout ce qu'elle m'avait dit sur la fragilité des zups s'appliquait surtout à elle-même.

Ce matin, en pleine séance, alors que tout allait bien, et que je parlais, en français, de mes sentiments mitigés envers Blandine, de ceux, très compliqués, envers A., ainsi que de mes rapports difficiles avec Marie - au milieu d'une phrase, Koen tomba dans mes bras, se mit à pleurer et me dit, en flamand : " Je suis désolé, je suis désolé " - " *Het spijte me, het spijte me* ". Je lui tapotai l'épaule. Il me relâcha un peu, se moucha, m'expliqua qu'il était honteux des manigances des politiciens flamands, dans les négociations pour créer un gouvernement, et, en particulier, il était honteux de ce presque fasciste de Bart De Wever !...
J'étais très étonné. C'était la première fois que mon thérapeute exprimait une opinion politique, et une opinion très à gauche, une gauche absurde comme toutes les gauches, mais une gauche qu'on ne pourrait pas, elle, qualifier de molle, une gauche très *Dansaert vlaaming*. Koen semblait inconsolable. Je tentai de le rassurer :
- Je sais, les Flamands sont intransigeants, mais face à eux, il y a ce grigou d'Elio Di Rupo. Il faut quand même pas oublier, cela a beau être un socialiste, c'est surtout un petit malin : il a réussi, mine de rien, sans trop se mouiller, à décapiter le Parti Socialiste de ses vieux dinosaures (les trois Guy, Van Cauwenberghe, Anne-Marie Lizin) et les remplacer par des dinosaures plus jeunes (lui-même, Laurette Onkelinx, Magnette). En fait, c'est actuellement le seul homme politique belge assez retors et pugnace pour peut-être parvenir à former un gouvernement. Peut-être *the right son of a bitch in the exact right spot*.

Avant de conclure la séance, je demandai à Koen s'il connaissait un bon exorciseur : mon appartement est maintenant complètement encombré de fantômes entre sept et sept heures et demie du soir. Parfois, ils prolongent et débordent jusqu'à huit heures. Et s'est ajouté, ces derniers jours, d'une part un vieux monsieur gras et moustachu, que j'ai eu de la peine à reconnaître comme Marcel Proust - on ne voit en général que des photos de sa jeunesse - ainsi que le fantôme bondissant de Peggy, le défunt bouledogue français de A.
Koen me donna les coordonnées d'un très bon exorciseur, un des meilleurs du pays, d'après lui.
- C'est un néerlandophone ? lui demandai-je.
- Un Luxembourgeois !
Décidément, des Luxembourgeois ne cessent d'apparaître, un peu partout, dans ma vie. J'ai beaucoup travaillé comme monteur et comme scénariste avec des Luxembourgeois, et en particulier avec Geneviève Mersch. Ma belle-soeur, Corinne, l'épouse du célèbre Darius, est luxembourgeoise. Ma mère et mon beau-père habitent à Esch-sur-Alzette. Mon orthopédiste est Luxembourgeois.
Partout, des Luxembourgeois !…

*22 août 2010*

Dans mon jeu sur ordinateur, Tibia, c'est la fin des GM, des Games Masters, ces joueurs volontaires dont les avatars portaient une cape bleue, qui allaient de monde en monde pour vérifier que les autres joueurs ne désobéissaient pas trop aux règles, et bannissaient ceux qui exagéraient. La plupart étaient relativement jeunes, parfois adolescents. Ils passaient des heures à non pas jouer, mais à réguler le jeu. C'est étonnant, et admirable.
Ils ont été remplacés par des logiciels, qui permettent surtout de détecter automatiquement les programmes de " BOT ", c'est-à-dire des logiciels qui permettent à l'avatar d'automatiquement évoluer sans intervention du joueur, ce qui est strictement interdit.
Hier soir, dans la fenêtre de chat, il y eut un message, en rouge (les GM écrivent en rouge) d'un d'entre eux, nous disant à tous au revoir. Une période qui se termine !…
C'est une des choses que j'apprécie dans Tibia : son univers ne cesse de changer. Les règles se modifient, la carte s'agrandit ou s'affine, le gameplay (l'interaction entre le joueur et le jeu) évolue. Cette constante évolution, qui m'enchante, attriste par contre beaucoup de joueurs. Au contraire, à la moindre modification, ceux-là clament, dans les forums : " Rendez-nous notre ancien Tibia ! " Certains même vont jusqu'à arrêter de jouer, parce qu'ils n'aiment pas la nouvelle version du jeu.

J'avais promis, un peu plus tôt, dans ce journal, d'y inclure une proposition dans Tibia. Voici donc une quête : " The RL quest ", c'est-à-dire la " Quête du monde réel " (RL sont les initiales de " Real Life "). Voici le texte de cette proposition :

*(J'ai retiré le texte de cette proposition ; d'abord parce que cette proposition était médiocre, mais aussi qu'elle était difficile à comprendre et fastidieuse pour quiconque ne joue pas sur Tibia ; 26 octobre 2010)

Bart de Wever = gadjè !*

Beaucoup, beaucoup de remous sur les Roms éjectés par la France.
Signalons que ce que l'Europe reproche à la France, c'est moins de les expulser (les instances européennes n'ont quasiment pas réagi quand l'Autriche, l'Italie ou l'Allemagne en ont elles-mêmes expulsés), mais de faire autant de battage médiatique autour de toute cette affaire.
En fait, le gouvernement français n'a pas le choix. La France est toujours menacée par le Front National. Pour l'instant, on assiste à un passage de flambeau dans cet exécrable parti. Il faut tout faire pour que ce passage de flambeau ne devienne pas une nouvelle jeunesse, que Marine Le Pen ne devienne pas plus populaire encore que son père. Il faut profiter de cette transition pour écraser et amoindrir le FN, pour que certains Français perdent l'habitude de voter pour ce parti et que ne se reproduise pas l'élection présidentielle catastrophique de 2002.
Les socialistes ou les écologistes ou tout autre parti de gauche ne peuvent rien faire pour contrer le FN. Il n'y a que l'UMP qui soit au bon endroit et qui a les bons outils pour se battre contre eux, en envahissant leur terrain de chasse. L'UMP peut et doit donner l'impression, à certains électeurs, qu'il a des thèmes approchants ceux du FN, avec l'avantage d'être, lui, au pouvoir, pour l'instant présidentiel, et au pire, en cas de victoire socialiste, de conserver tout de même une opposition très forte au parlement. L'UMP doit donc se donner, parfois, une allure de FN bis, de FN plus fréquentable. Pour cela, il doit absolument faire de la publicité de toute action qu'il accomplit et qui pourrait séduire les électeurs du FN. Donc, au lieu de renvoyer les Roms en Roumanie avec le plus de discrétion possible, comme le font les autres pays européens, le gouvernement français le fait avec tambours et trompettes, quitte a se mettre à dos les opinions européennes, socialisantes ou religieuses, ou même à créer des remous dans ses propres rangs.
La remarque de Brice Hortefeux, concernant les Roms, est tout à fait pertinente : c'est l'Europe qui a, en fait, la responsabilité des Roms, pas les pays membres. Les Roms, Manouches, Gens du voyage, Travellers, nomades ou sédentarisés, sont de vrais Européens. Seule une politique globale européenne pourra leur permettre de vivre décemment, de s'extirper du marasme social et économique dans lesquels les maintiennent les pays, surtout ceux de l'est. Des infrastructures viables et concertées doivent être créées pour les accueillir et leur permettre de bouger, en toute sécurité, et cela sans mettre en danger ni la sécurité d'autrui, ni même *l'impression de sécurité* d'autrui. Leur arrivée dans un lieu devrait être l'occasion de joie, d'accords commerciaux, de liens d'amitié renoués, car, malgré la misère et la méfiance, de part et d'autre, ce sont nos derniers hommes vraiment libres - en tout cas, les plus libres possible. Eux ne croient pas aux États-nations ; par leur existence même, ils mettent en échec l'idée d'États-nations. Ils en démontrent l'inanité.
En particulier, ils sont la preuve vivante de l'idiotie de la politique " Ein volk, ein land " de la NVA. Les francophones, eux qui croient aux gens plus qu'à la terre, pourraient très bien insulter les nationalistes flamands en les traitant de " Gadjè ! "

J'ai mangé avec Blandine, dans un très bon restaurant grec, chaussée de Waterloo. J'ai avalé huit hors-d'oeuvre et sept plats ; j'ai été pris par un fou rire incontrôlable ; à deux reprises, j'ai dû me moucher bruyamment ; j'ai lâché une demi-douzaine de grossièretés involontaires ; j'ai laissé tomber de la nourriture sur mon T-shirt. Mais Blandine gardait toujours ses grands yeux bruns écarquillés braqués sur moi. Souvent, je vérifiais s'il n'y avait personne derrière moi, qu'elle aurait pu regarder de cette façon-là. Vers la moitié du repas, l'angoisse montant, j'ai commencé à suer terriblement et, vers le dessert, à parfois bégayer. Tout cela ne l'a pas empêché, quand nous nous sommes séparés, de m'inviter chez elle, jeudi soir prochain, parce que, dit-elle : " Je voudrais te présenter à quelques amis ", et de m'embrasser sur la joue, mais très près des lèvres, ce qui me chatouilla toute la bouche de façon désagréable pendant presque une demi-heure.

J'ai terminé " Sodome et Gomorrhe " et j'en suis arrivé à la " La prisonnière ". Mais pour une raison que j'ignore, pour l'instant, je ne parviens pas à lire ce livre plus que deux ou trois pages par jour. J'oublie de l'emporter avec moi. Je le perds dans mon appartement pourtant minuscule.
C'est un aspect de ma lecture de " À la recherche du temps perdu " dont je n'ai pas encore parlé, dans ce journal : les rapports orageux que j'entretiens avec les livres, je veux dire avec les volumes physiques qui renferment ce roman. Ils sont se défont, jaunissent, s'effritent, s'égarent. J'avais perdu l'édition en livre de poche de " À l'ombre des jeunes filles en fleurs " ; j'en avais racheté l'édition en folio, à Barcelone. Ensuite, j'avais retrouvé l'édition en poche. Je passais dans cesse d'une édition à l'autre, parfois sans même m'en rendre compte.

J'ai commencé la promotion de mon dernier film en tant que réalisateur, " Maternelle ", qui va sortir le 15 septembre, au Flagey, et dans quelques salles en Wallonie - une sortie modeste. C'est un film que j'ai tourné avec A., un peu avant notre rupture. J'ai déjà fait une interview. C'est étrange, de parler d'elle, de son rôle, avec un journaliste, et de revenir ainsi en arrière dans le temps, une époque où nous étions encore mariés. Bientôt, je vais devoir faire des interviews *avec elle*. Ce sera encore plus étrange.

Hier soir, pour sans doute la première fois, c'était avec Suzanne que je me suis disputé, et c'était Marie qui tentait de nous calmer. Suzanne me hurlait dessus : " T'ES PAS COOL, PAPA ! T'ES VRAIMENT PAS COOL ! ", comme si c'était la pire des insultes.
Elle écrit ça " coule ". Elle croit que c'est un mot tout à fait français, dérivé du verbe " couler ".

Hier après-midi, j'ai téléchargé la nouvelle version de mon logiciel de dictée, " Dragon NaturallySpeaking 11 ". Je ne vais pas en faire ici de la publicité. Je ne sais même vraiment pas si ce logiciel est adéquat pour autrui. À moi, il convient parfaitement, et de plus en plus à fur et à mesure des versions. Je ne dois presque plus toucher le clavier ou la souris. La plupart du temps, je commande l'ordinateur par la voix. En général, il me comprend très bien. J'ai l'impression agréable de vivre dans la science-fiction, d'entrer dans le futur. Et cela me permet de reposer ma main droite, fatiguée de tant écrire.

*29 août 2010*

Je suis en train de dicter sur l'ordinateur le journal que je fis pendant la production de mon film " Maternelle " et celle, qui a suivi, de ma pièce " Paternel " - je n'ai pas beaucoup d'imagination, pour les titres.
Pendant le tournage de " Maternelle ", j'avais souvent des insomnies. Et là, alors que le film va sortir, les insomnies reviennent, comme en flash-back. Je me suis réveillé hier matin, à trois heures. J'en ai profité pour manger deux boîtes de céréales bio, une grande plaque de chocolat noir, un demi-gigot froid, sept danettes à la vanille, sept danettes au caramel et une demi-bouteille de vin - un petit bourgogne. Je m'endormis vers sept heures du matin sans avoir l'impression de m'endormir, et me réveillai vers neuf heures et demie, sans avoir eu l'impression d'avoir dormi. J'étais vaseux. Je bus l'autre moitié de la bouteille de vin, un litre de Coca-Cola et douze petits pains au chocolat.

Hier, j'étais malade, une minuscule gastro-entérite, mais quand je suis frappé par une attaque virale, j'ai presque toujours des effets secondaires, bénins, mais impressionnants et handicapants : fatigues, nausées, pertes d'équilibre. Je reste cloué au lit, je tremble de froid, je m'endors et je me réveille en sueur. Le plus étrange, le plus désagréable, c'est que dans ces conditions, il m'est difficile de réfléchir clairement. La maladie embrume mon esprit, le fait dériver, l'arrête brutalement, l'oblige à tourner en rond en cercles de plus en plus rapides. Je ne peux pas écrire ou imaginer des histoires. Ce qui me rend encore plus admiratif envers ceux, comme Blaise Pascal, Marcel Proust ou Vladimir Nabokov, qui ont écrit à travers la maladie et l'agonie. Proust avait même des attaques d'aphasie !
Même si un virus qui traîne peut expliquer mon état, le fait que j'y réagis aussi violemment, je crains que cela cache une angoisse. Très souvent, je n'angoisse pas consciemment ; à la place, je tombe malade, j'ai des douleurs intercostales inexpliquées, des nausées. Ici, j'ai deux raisons pour déclencher cela : la sortie du film " Maternelle ", et mon voyage, vendredi, pour Varsovie.
Varsovie, c'est la ville de l'enfance de ma grand-mère paternelle, Deborah Kriwin. Si elle avait été encore vivante, elle aurait été horrifiée que je parte là-bas.
Ma grand-mère a toujours exprimé un racisme virulent envers les Polonais, racisme désagréable, mais compréhensible : elle a été la victime de beaucoup d'antisémitisme. L'antisémitisme est constant et endémique en Pologne : il y eut encore *deux* pogroms après 1945, qui firent une quarantaine de morts.
Personnellement, je crois qu'il y a de la haine, de part et d'autre, entre juifs et catholiques polonais, mais que dans le même temps, les juifs polonais sont quand même très polonais, et les Polonais chrétiens côtoyaient avant-guerre une si grande minorité juive qu'ils ont fini par être très influencés par ce judaïsme. Leurs haines respectives n'en sont que plus tragiques.
Mais allez expliquer ça à ma grand-mère, qui, enfant, avait gagné un concours de poésie polonaise et avait reçu, comme récompense, une invitation à l'opéra ; elle était tout heureuse, de pouvoir visiter cet univers qu'elle croyait culturel et raffiné et élevé - et tolérant ! ; elle entra dans le bâtiment de l'opéra, pour s'asseoir à sa place ; sur son passage, les gens ne cessèrent de lui murmurer, avec haine : " Sale juive ! " Ce genre d'anecdotes, ça marque. Elle disait souvent : " Si je retourne en Pologne, ça sera en bateau. J'irai partout en Pologne, mais en bateau. Parce que la Pologne sera sous eau. "
J'ai l'impression que son fantôme, qui apparaît avec les autres, vers sept heures du soir, est au courant pour mon voyage. En tout cas, elle me tourne le dos quand elle me voit entrer dans la pièce. J'ai un rendez-vous avec l'exorciseur, dans deux semaines.
Cela devient difficile, tous ces fantômes. Surtout celui de Peggy, le bouledogue français de A., qui est presque aussi énergique et bondissante en tant que fantôme qu'elle l'était quand elle était vivante.
La troisième raison qui expliquerait que je sois tombé malade, c'est que mercredi, c'est la rentrée des classes pour Suzanne, et lundi, pour Marie. Mes propres angoisses d'anciens élèves, réfrénées et ignorées à l'époque, resurgissent violemment quand mes filles entrent à l'école.

Hier, à Climax film, une expérience que je pressentais bizarre, qui le fut plus encore que je le pressentis, et d'une façon tout à fait différente que tout ce que j'avais imaginé à priori (et ici Marcel Proust ferait une analyse de 35 pages sur ce qu'on imagine, *avant*la rencontre avec quelqu'un, tous les scénarios qu'on s'en crée, puis la façon dont tout cela s'écroule instantanément quand on rencontre enfin la personne) : j'ai fait une interview avec A. , à propos de " Maternelle ". Et surtout, alors que je ne m'y attendais pas du tout, je l'ai faite en présence d'Édouard Salama, son *petit ami*!…
Il m'avait demandé, avec un grand sourire très irritant, si cela me dérangerait qu'il assiste à cette interview ; parce que, disait-il, " Il n'avait jamais vu comment ça se passait ! ", et que " Ça l'intéressait bigrement ! " Je ne sus comment refuser.
Je ne me rappelle plus l'interview même. Tout ce dont je me souviens, c'est de l'air béat de ce monsieur Salama et celui, délicieusement amusé et ironique, de A.

À propos de " Maternelle ", voici un échange de mails intéressant :

 *De : (...)
Envoyé : vendredi 2 octobre 2009 20:36
À : philippe.blasband@blasband.be
Objet :

M. Blasband,
Vous avez utilisé ma vie pour votre dernier film. Quelles sont les coordonnées de votre avocat ? Ou de votre agent ? Je voudrais toucher ma part de droits d'auteur. Si c'est plus facile pour vous, vous pouvez aussi me virer directement l'argent au compte (...).
Merci d'avance,
Viviane (...)

De : Philippe Blasband [mailto:philippe.blasband@blasband.be]
Envoyé : dimanche 4 octobre 2009 13:18
À : (...)
Objet : RE:

Chère Madame,

Je tombe des nues. De quel film parlez-vous ? Qui êtes-vous ? À part un scénario particulier inspiré de faits réels qui se sont déroulés début du XXe siècle, je n'écris que de la fiction. Comme le dit la formule consacrée : toute ressemblance avec des événements réels est tout à fait fortuite.

Philippe Blasband

De : (...)
Envoyé : lundi 5 octobre 2009 18:08
À : 'Philippe Blasband'
Objet : RE:

M. Blasband,
Comment osez-vous ? Je dois en plus me justifier ? Un comble !
J'ai lu un résumé de votre film " Maternelle ". L'héroïne, tout comme moi, est directrice de maternelle. Elle s'appelle Viviane, tout comme moi. Sa mère s'appelle Madeleine. La mienne s'appelle Marie-Madeleine !
Donc : envoyez-moi les coordonnées de vos représentants financiers. J'ai droit à des émoluments. Sinon : je n'hésiterai pas à aller en justice !
Vivianne (...)

De : Philippe Blasband [mailto:philippe.blasband@blasband.be]
Envoyé : vendredi 9 octobre 2009 10:10
À : (...)
Objet : RE:

Chère Madame,

Je crains que vous fassiez une regrettable erreur. Je ne vous connaissais pas, avant d'avoir reçu vos deux mails. Je n'ai pas basé le personnage de Viviane, ni l'histoire de " Maternelle ", sur vous ou sur votre vie. C'est un pur produit de mon imagination. La concordance du métier et des prénoms (et encore : votre mère s'appelle*Marie-*Madeleine, et non pas Madeleine) ne sont que pures coïncidences.
Mes sentiments les plus distingués,

Philippe Blasband

De : (...)
Envoyé : dimanche 11 octobre 2009 14:21
À : 'Philippe Blasband'
Objet : RE:

M. Blasband,
Vous tentez de m'embrouiller. Je suis sûre que ce film raconte mon histoire. Sûre qu'avec ce film, vous m'avez volé mon histoire.
La preuve : d'où viennent les prénoms " Viviane " et " Madeleine " ?
Viviane (...)

De : Philippe Blasband [mailto:philippe.blasband@blasband.be]
Envoyé : mardi 13 octobre 2009 23:37
À : (...)
Objet : RE:

Chère Madame,

Je devrais simplement ignorer vos mails, dont le ton se fait malheureusement de plus en plus agressif. Je serais tenté de vous dire de lancer une action en justice, si vous êtes si sûre de votre fait. Néanmoins, pour épargner à la justice déjà fort embouteillée un procès tout à fait inutile où vous ne pourriez que vous ridiculiser, je vous réponds donc.
Viviane est le prénom de ma tante paternelle, une personne courageuse, que j'apprécie beaucoup. Je m'étais rendu compte que jamais, jusqu'ici, je n'avais nommé un de mes personnages Viviane.
Étant donné le côté volontaire et décidé de l'héroïne de " Maternelle ", je m'étais dit que c'était une bonne idée de lui donner ce prénom.
" Madeleine " est le prénom d'une dame qui travaillait chez mes grands-parents, une Belge aux expressions colorées et au grand cœur. Enfant, je l'appréciais beaucoup. Son décès m'avait fort attristé : ses deux enfants étaient immigrés l'une au Canada, l'autre en Australie et, donc, mes grands-parents, ses employeurs pendant plus de 20 ans, avaient été les deux seules personnes présentes à son enterrement. Cette femme méritait mieux...
Vous voyez donc que j'ai tiré ces deux prénoms de ma vie et que je ne vous les ai pas subtilisés, comme vous semblez m'en accuser.
Mes sentiments les plus distingués,

Philippe Blasband

De : (...)
Envoyé : dimanche 18 octobre 2009 15:32
À : 'Philippe Blasband'
Objet : RE:

M. Blasband !
Vous aurez dû me prévenir que votre film, " Maternelle ", passait en Essonne ! J'habite à (...) et je travaille à (...), à quelques kilomètres de là. Je l'ai appris la veille de la projection, par la cousine d'une de mes amies. J'avais un repas avec mon fils et sa fiancée, que j'ai dû annuler.
J'ai beaucoup apprécié votre film. Il m'a touché. Il m'a fait rire. Il est assez juste sur certaines choses. Une belle histoire.
Je dois quand même vous signaler quelques erreurs :
1 - Je vous le rappelle, ma mère s'appelle Marie-Madeleine et pas Madeleine. Elle n'est pas morte. Et je l'ai rencontrée bien plus que trois fois. Elle m'a élevée. Je la vois encore deux fois par semaine. Elle ne me hante pas. Sinon, nos rapports sont un peu conflictuels, comme dans le film. Mais pour d'autres raisons que dans le film. Sur ce point, le film n'est pas du tout fidèle.
2 - Je suis brune. Ma mère était blonde. Maintenant, elle est blanche. Le contraire du film.
3 - J'ai un petit ami. Il est expert-comptable et travaille dans le secteur des papiers muraux de luxe. J'ai pas d'amant. L'amant, dans le film, m'a beaucoup fait rire. C'est un très bon comédien. Il n'a pas peur d'avoir l'air ridicule. C'est rare, chez un homme.
4 - Je n'ai pas une fille. J'ai un fils. Il est en polytechnique. Il ne fait pas d'élevage de chiens. Mes rapports avec lui sont très très harmonieux. Vraiment. Il m'aime beaucoup. Il me le répète souvent.
5 - Dans ma maternelle, je n'ai jamais eu de toit qui soit tombé. Par contre, des inondations. Puis, ça a gelé. C'était terrible. Je vous passe les détails.
6 - Ma voiture n'est pas vert pomme, comme dans le film.
7 - J'habite un petit appartement, pas une maison.
8 - Je n'ai pas des " squatters ", comme dans le film. Aucun ami ne s'incruste, comme ça, chez moi. Même si, je le regrette un peu. Après avoir vu votre film, je me suis dit : ça serait pas mal. C'est vrai : ça n'a pas l'air toujours facile. Mais au moins, c'est une présence. Je devrais m'acheter un chien. Mais c'est pas la même chose, un chien.
9 - Je n'ai jamais été au pensionnat.
10 - Je n'ai jamais eu, dans ma maternelle, d'enfants tout à fait comme celui dans le film. J'en ai deux qui s'en approchaient. L'un s'est avéré avoir le syndrome d'Asperger. L'autre, c'était un cas social grave. Des histoires très tristes.

Voilà. Il y a encore d'autres différences. Vous faites de drôles de portraits, de moi, de ma mère, tout de même ! Rien ne correspond !
À part ça : j'ai beaucoup aimé votre film. J'ai beaucoup aimé les acteurs. Celle qui me joue moi me rappelle parfois Anna Magnani, mais en Suédoise. Mais bon : elle ne me ressemble absolument pas.
Je n'ai pas pu rester, après la projection. J'aurais bien voulu. Me présenter. Vous parler. Vous aviez l'air sympathique. Vous avez l'air encore plus grand que sur les photos. Comment cela se fait ?
Sinon : pourriez-vous me transmettre l'adresse de votre agent ? Pour les droits d'auteur, évidemment. Maintenant, quand même, vous vous en rendez compte : vous ne pourrez pas éviter de me payer. Ça ne serait que justice.
Viviane (...)

De : Philippe Blasband [mailto:philippe.blasband@blasband.be]
Envoyé : mercredi 21 octobre 2009 09:22
À : 'Philippe Blasband'
Objet : RE:

Chère Madame,

J'espère de tout cœur qu'il y a au moins un point commun entre l'héroïne de " Maternelle " et vous : j'espère que, tout comme elle, vous êtes aussi bonne directrice de maternelle que fantasque dans votre vie privée.
Dans votre dernier mail, vous me démontrez, par A+B, que vous avez vous-même tort. Toutes ces différences que vous ne cessez de pointer, indiquent à quel point " Maternel " est une fiction et n'est pas, absolument pas, inspiré par vous ou votre vie. Les coïncidences entre le film et votre vie ne sont que cela : des coïncidences.
Faites lire, je vous en prie, ces mails à un conseiller juridique : s'il a un peu de jugeote, il abondera dans mon sens et vous avisera d'oublier vos demandes de rémunération.
Mes sentiments les plus distingués.

Philippe Blasband

De : (...)
Envoyé : vendredi 23 octobre 2009 17:55
À : 'Philippe Blasband'
Objet : RE:

M. Blasband,
Vous avez raison. Mon cousin Paul est avocat auprès de la société (...) Il a lu les mails. Il a beaucoup ri. Il m'a vexée. Il m'a dit qu'avec ces mails, jamais un juge ne me donnerait raison. Mais il m'a dit que c'était chouette à lire. Rigolo. Je me demande si je ne vais pas les faire publier.
Viviane (...)

De : Philippe Blasband [mailto:philippe.blasband@blasband.be]
Envoyé : vendredi 23 octobre 21:01
À : (...)
Objet : RE:

Chère Madame,

Publiez ces mails et prévenez-moi quand vous le faites. Mon agent vous contactera alors, pour régler le paiement de ma part de droits d'auteur.

Philippe Blasband

De : (...)
Envoyé : dimanche 25 octobre 2009 16:42
À : 'Philippe Blasband'
Objet : RE:

M. Blasband
Comment osez-vous ? J'enterre la hache de guerre ! Vous, qu'est-ce que vous en faites ? Vous la déterrez ! Vous me frappez avec ! Vous me donnez un coup sur la nuque !
Vous me méprisez, j'en suis sûre ! Parce que vous êtes un écrivain ! Et moi, juste une directrice de maternelle !
Pourtant, vous n'êtes pas très connu, comme écrivain ! Personne, autour de moi connaît votre nom ! Vous n'êtes ni Amélie Nothomb, ni Paulo Coelho ! Alors, un peu d'humilité !
Viviane (...)

De : Philippe Blasband [mailto:philippe.blasband@blasband.be]
Envoyé : dimanche 15 novembre 2009 1:23
À : (...)
Objet : RE:

Chère Madame,

Je blaguais, quand je parlais d'un partage des droits d'auteur. Vous pouvez tout garder. Cela m'étonnerait, de toute façon, que cet échange de mails intéresse un éditeur, et, si c'est le cas, gardez évidemment l'entièreté pour vous. Je ne touche pas non plus de droits d'auteur pour une interview.
Pour finir, je dois bien vous assurer que je ne méprise pas les directeurs et directrices de maternelle. Le film " Maternelle ", je crois, le prouve : je trouve que ce sont des personnes admirables, qui, pour des salaires très modestes, accomplissent un travail difficile. Ces gens ont en charge nos enfants. Je ne peux que les admirer.
Merci pour votre travail,

Philippe Blasband

De : (...)
Envoyé : vendredi 30 octobre 2009 23:07
À : 'Philippe Blasband'
Objet : RE:

Cher Monsieur Blasband,
Je n'ai aucun contact dans le monde de l'édition. Et vous savez bien comment c'est, dans ce milieu : il faut être introduit. J'ai donc décidé d'envoyer cet échange de mails sur Internet. J'ai enlevé certains noms, certains lieux, d'autres trucs. Je les ai envoyés un peu partout. Peut-être que quelqu'un lira. Je serais alors publiée. Mais peut-être pas. Mais au moins : on pourra constater mes talents d'écrivaine.
Parce que : j'aime être directrice de maternelle. Mais j'aimerais essayer autre chose. Écrire, ça a l'air bien.
Si vous avez besoin d'aide, pour les scénarios : n'hésitez pas à me contacter.
J'écris très bien. On me l'a toujours dit.
Avant qu'on travaille ensemble, demandez à votre avocat, ou votre manager, ou votre agent, de me contacter. Pour les droits d'auteur.
Merci.
Viviane (...)

KGB*

Après l'interview chez Climax, la présence souriante d'Édouard Salama m'avait tellement rendu furieux, que j'avais pris la décision, idiote, de me venger et de sortir, enfin, avec Blandine ! (Moi non plus, après coup, je ne vois pas très bien en quoi cela pourrait sembler être une vengeance…)
Je décidai donc de me rendre à la soirée que Blandine avait organisée pour " me présenter " à ses amis, soirée que j'avais pourtant prévu d'éviter en prétextant, en toute dernière minute, une gastro-entérite aiguë - en fait, en bougeant dans le temps et en gonflant la gastro-entérite réelle qui m'avait frappé. Là, poussé par ce désir absurde de vengeance cuisante, je me lavai, j'enfilai le pantalon dans lequel je me sentais le plus à l'aise, puis mon T-shirt préféré (un sujet dont je n'ai pas encore parlé jusqu'ici dans ce journal : mes phobies vestimentaires, qui s'accroissent et s'aggravent avec les années : je ne supporte plus que les T-shirts et les pantalons larges, sans ceinture, et, en été, je ne parviens plus à porter des chaussures ; fabriquer puis revêtir mon uniforme de zup, ce fut toute une histoire !… Mais revenons à mes préparatifs pour aller à cette soirée, chez Blandine :) Je m'aspergeai de parfum (trop, j'imagine), montai dans mon fidèle destrier (ma Toyota Aygo) et me dirigeai tout droit vers l'appartement de Blandine, à Ixelles, près de la place Fernand Cocq, un quartier que je connais bien, car c'était là que se trouvait l'Athénée Royal d'Ixelles, où j'avais fini mes études secondaires, et où j'avais rencontré mon mentor, Gaston Compère.

Dans l'ascenseur qui montait jusqu'à l'appartement de Blandine, je me rendis compte que je n'y étais encore jamais rentré, que jusqu'ici nous ne nous étions rencontrés qu'en terrain neutre, au mariage de mon frère le célèbre Darius, dans des restaurants ou dans des cafés, mais jamais chez elle ou dans mon petit appartement, mon presque grenier, jamais dans un endroit où nos relations auraient pu prendre un tour dangereusement intime. Et là, je prenais directement l'ascenseur vers la tanière du lion, pour m'y jeter, tout droit dans sa gueule ouverte !…
Je tentais de me calmer, d'empêcher que surgisse la vague de sueur que je sentais imminente et qui allait inonder mon front, d'empêcher aussi que s'accélère soudain mon coeur et ma respiration, que mes paumes deviennent moites et mes bras flageolants - heureusement, je parvins à stopper net toutes ces réactions physiques en me rappelant que je ne serai pas le seul invité chez elle et que s'y trouveraient aussi les " quelques amis auxquels elle voudrait me présenter " ; mes mains et mon front restèrent donc secs, ma respiration et mon coeur gardèrent leur rythme normal, jusqu'à ce que s'ouvre la porte glissante de l'ascenseur, non pas sur un petit palier, comme je l'avais prévu, mais en plein sur l'appartement de Blandine, qui, j'allais l'apprendre plus tard, avait acheté tout l'étage, avait détruit les cloisons qui le séparaient en deux, avait récupéré ainsi l'espace du palier, pour avoir un grand plateau qui formait un anneau autour de la cage de l'ascenseur. Et je n'eus pas le temps de surmonter la surprise de me retrouver, ainsi, en plein pied dans l'appartement, qu'une autre surprise, encore plus grande encore, plus effrayante encore, vint s'additionner à la première : sept personnes, dont seulement deux femmes, tous inconnus, s'étaient tournés vers moi avec de grands sourires forcés, mais chaque fois différemment forcés, formant ainsi un catalogue des différentes façons de forcer son sourire.

" Philipounet ! " cria Blandine en sortant de la cuisine et en se séchant les mains avec une serviette au motif écossais. Elle laissa tomber la serviette sur la première table basse venue, marcha d'un pas rapide jusqu'à l'ascenseur, en écartant les bras, bras dans lesquels ensuite elle m'enserra, me faisant sentir, contre ma poitrine, sa poitrine à elle, contact beaucoup trop intime à mon goût, surtout là, devant sept spectateurs. Ensuite elle m'embrassa gaillardement sur les deux joues, moins comme une amoureuse potentielle que comme un délégué syndical FGTB embrasse son vieux copain délégué syndical CSC, mais tout de même très près de mes lèvres, ce qu'auraient évité les deux délégués de ma métaphore, quelques soient leurs sexes ou orientations sexuelles respectives - et, de nouveau, ces baisers si près de mes lèvres, surtout redoublés, déclenchèrent un chatouillement désagréable dans toute ma cavité buccale.
Blandine me tira derrière elle et me présenta à tous ses amis, l'un après l'autre, ce qui occasionna un deuxième catalogue de sourires crispés, accompagné de toute une série d'autres catalogues : catalogue de mains serrées, catalogue de bises sur les joues, catalogue de hochements de tête, catalogue de changement de langue (deux des invités s'appelaient Russel, étaient visiblement l'un anglais et l'autre gallois, et travaillaient tous les deux à la Communauté Européenne). Blandine me tenait par le bras et faisait parade de moi comme d'un trophée, impression à la fois flatteuse, et dérangeante : à force d'être ainsi présenté, j'avais de plus en plus l'impression d'être un imposteur dont on allait bientôt découvrir la supercherie, qu'on allait bientôt mettre à nu, exposer au pilori, pour ensuite l'exécuter de la façon la plus brutale et cruelle possible, par exemple le pal ou le supplice de la roue.
Blandine se collait à moi, me troublant par son odeur, son parfum, le contact de son corps, ce qui me rendait la cascade de nom, de visages et de gens présentés, difficile à suivre, sauf pour les deux Russels, parce qu'ils étaient deux, et que leur prénom était celui de Russel T. Davies, un de mes scénaristes de télévision fétiche.

Si j'avais le talent et la patience de Marcel Proust, ici je détaillerais avec ironie et précision le flot mouvant des conversations futiles qui s'enchaînèrent pendant cette soirée. Il fut évidemment question de la situation politique belge, puis des crèches alternatives de Boitfort, du prix des vêtements, de la mort de Michael Jackson, du déclin irrémédiable du centre-ville de Bruxelles (" Ce n'est plus ce que c'était ", ce que j'avais toujours entendu, à propos de ce quartier, sans jamais savoir exactement quand situer temporellement ce " c'était " mirifique et légendaire : les années 60 ? Les années 20 ? Le Moyen Âge ?), du dernier Woody Allen, du dernier Pixar, du dernier Paul Auster (lui non plus, apparemment, " n'était plus ce qu'il était "), de là quelqu'un dériva sur l'épouse de Paul Auster, Siri Hustevedt, puis sur tous les couples d'écrivains juifs Américains, tous incroyablement beaux, et de là, sur Daniel Mendelssohn, lui encore plus beau (et je dois bien l'avouer, en tout bien, tout honneur, malgré mon indécrottable hétérosexualité, qu'en effet, il n'est pas seulement un des plus grands écrivains américains vivants, mais il est aussi d'une beauté renversante et intimidante), puis eut lieu un coq à l'âne jusqu'à la nouvelle collection hiver d'un couturier dont le nom m'échappe, suivi d'un retour flamboyant et presque violent sur la politique belge (un des Russel, le gallois, pourtant lui-même dépassant largement les 100 kg, traita Bart De Wever de " Bloody fat racist pig ! "), on passa ensuite sur la beauté des femmes polonaises (puisque je voyageais à Varsovie, le vendredi suivant), puis la beauté des Parisiennes, puis la beauté des new-yorkaises, puis la beauté des Indiennes, puis la beauté des Tahitiennes, et là je tentais, avec seulement une demi-ironie, de dévier sur la proverbiale beauté des Bruxelloises, proposition qui fit rire tout le monde aux éclats, ce qui en retour effaça toute ma demi-ironie et me poussa à vouloir défendre, coûte que coûte, avec un chauvinisme subit et inexplicable, la beauté reconnue dans le monde entier des femmes de la ville dans lequel j'habite depuis 30 ans. Mais chacune de mes phrases, involontairement, déclenchait à nouveau éclat de rire général, jusqu'à ce que, à court d'arguments, je finisse par déclarer :
- Mais Blandine est Bruxelloise !
- Je suis tournaisienne d'origine, mon chéri, me corrigea Blandine, ce qui m'angoissa, tant par le " mon chéri " dont elle m'avait affublée, que, étrangement, par le fait qu'elle soit originaire de Tournai.

Sur ces entrefaites, on passa à table. Je ne me rappelle plus les méandres que prit là la conversation, car, entraîné par son flot, enflammé par un sujet qui me passionnait, je ne fis pas attention à la façon dont je mangeais ni à la quantité de ce que j'ingurgitais. Je dus soudain interrompre ma logorrhée d'invité volubile et sympathique, plein d'anecdotes croustillantes et d'avis paradoxaux, m'interrompre net, au milieu d'une phrase ou même d'un mot : tous les convives me regardaient manger avec des yeux gros comme des soucoupes, en ayant eux-mêmes arrêtés de manger, choqués, voire dégoûtés, par ma gloutonnerie. J'aurais dû alors leur expliquer ma tendance à brûler trop vite tout ce que j'avale. Mais je me sentais si gêné, si mortifié même, par les regards ces gens - et celui d'un des Russel, l'anglais, était même haineux - que je ne parvins presque plus à parler, ni même, surtout, à manger.
Blandine vint à mon secours et, avec doigté et finesse, reprit la conversation, la fit bifurquer sur le téléchargement illégal et la pornographie infantile sur Internet, en faisant ainsi oublier que j'avais mangé avec tant d'empressement. De temps en temps, elle me lançait des sourires chaleureux, un peu rêveurs et, à ma grande frayeur, visiblement amoureux.
On en vint au dessert, dans lesquels je ne fis que picorer, et ensuite on passa au salon, où eurent lieu plusieurs conversations entrecroisées et peu intéressantes, pendant que certains buvaient un thé, un café ou un cognac, et quatre autres allèrent fumer devant la fenêtre ouverte, en prenant soin de garder le bout allumé de leurs cigarettes hors du périmètre de l'appartement. À ce moment-là, quelque chose attira mon attention :
Un des Russel, le gallois, devait partir, parce qu'il avait, disait-il, un rendez-vous urgent ailleurs. Mais avant d'appeler un taxi, il se changea du tout au tout : il revêtit un costume-cravate vert clair et enfilade des chaussures de tennis blanches. Je reconnus avec étonnement l'uniforme des agents du KGB, tel que me l'avait décrit Skydiver Woman !… Je m'approchai de lui au moment où il venait de décrocher le téléphone et allait former le numéro des taxis :
- Puis-je vous poser une question ?
- Certainement.
- Pourquoi vous vous êtes vous habillé comme ça ?
- Pour jouer à Bruxelles-parano.
- " Jouer " ? C'est un jeu ?
- C'est une sorte de jeu de rôles et en même temps une sorte de club de rencontre.
- Pourriez-vous m'expliquer ?
- Je voudrais bien, mais je suis attendu, justement pour une réunion secrète du KGB.
- Je dois partir, moi aussi. C'est où, votre réunion secrète ?
- À Auderghem.
- C'est sur mon chemin ! (Ce ne l'était évidemment pas du tout.) Le temps de dire au revoir et je vous conduis !
Avec un sourire satisfait et un dodelinement de polichinelle monté sur ressort, le Russel gallois raccrocha le combiné du téléphone.
Je pris rapidement congé de Blandine, en utilisant comme prétexte un rendez-vous, très tôt, le lendemain. Je perçus chez elle une immense déception. Cela me culpabilisa. Très vite ma culpabilité se transforma en frayeur : je compris qu'elle était surtout déçue parce qu'elle avait cru " conclure ", avec moi, ce soir. Je m'enfuis plus que je ne partis.

Dans la voiture, le Russel gallois m'expliqua avec volubilité et les yeux brillants ce que c'était, en fait, " Bruxelles-Parano ". Cela n'avait rien de secret ; au contraire, il était content d'en faire un peu de publicité, et m'indiqua même un site Internet, où tout cela était détaillé.
Bruxelles-Parano est un jeu de rôle grandeur nature, dans tous Bruxelles, où certains prennent le rôle des agents du CIA, les autres les agents du KGB. Toutes ces histoires de fausse ville qui est en fait un piège à espion, et que la vraie capitale de la Belgique se situerait à la Baraque Fraiture, tout cela forme l'assise fictionnelle du jeu. Les deux équipes s'affrontent par toute une série de moyens, d'épreuves, très symboliques, avec des règles complexes. En général, les combats se règlent aux dés. Jeudi passé, le CIA avait l'avantage.
En même temps, ce jeu est en fait un prétexte, une activité qui permet aux expatriés célibataires perdus à Bruxelles de rencontrer des gens, de se faire des amis, et surtout de flirter. Bruxelles-Parano est en fait un immense club de rencontre !…
Alors que je refusais en souriant l'invitation de Russel à joindre ce jeu, je me disais que, tout de même, les super héros étaient complètement dingues !…

J'ai eu, à ma grande surprise, une conversation extrêmement intéressante avec Sylvie, mon aide-ménagère, qui d'habitude se contente de me bassiner sans interruption, de sa voix geignarde, sur sa descendance pléthorique. En fait, elle est aussi précise, lucide, analytique, quand elle parle de politique belge, qu'elle est chiante dans tous les autres domaines.
Pour elle, les négociations d'Elio Di Rupo n'ont aucune chance d'aboutir. Ses arguments sont étayés, précis et se tiennent, mais je crois bien qu'elle a tort. Di Rupo a plus d'un tour dans son sac.

J'ai écrit une première version de mon discours, si je gagne le prix Goncourt. On sait jamais. Cela commencerait par la phrase : " Ceci n'est pas la victoire d'un homme, ceci est victoire d'une équipe !… " Cette première phrase était une suggestion, combien judicieuse, de mon célèbre frère Darius.

*10 septembre 2010*

Kadaboum.
À mon grand étonnement, Super Elio Di Rupo a baissé les bras. La faute en serait à l'intransigeance de la NVA, selon les francophones, l'intransigeance des francophones selon certains Flamands. Mais les négociations étaient secrètes ; il est difficile de savoir exactement ce qui s'est passé. Si ça se trouve, les négociateurs n'ont fait que jouer aux cartes. L'un d'entre eux a triché. Les autres étaient très très fâchés. Ça a fini en bataille de gâteaux à la crème.
Maintenant, peut-être, ce pays va se diviser. Tout est possible.
La plupart des Belges sont angoissés par cette situation. Moi, je l'avoue, je trouve cela excitant : enfin, il se passe quelque chose ici ! Un conflit, mais sans victimes ! (À part un militant du FDF qui est mort suite à un passage à tabac par des flamingants, dans les années 70 ; à côté du conflit israélo-palestinien, cela reste très modeste.)

Jeudi dernier, j'ai été reçu par le Secrétaire de l'ASB (l'Association des super héros bruxellois). Je voulais parler de toute cette histoire de Bruxelles-Parano.
C'était difficile d'avoir un rendez-vous avec lui, étant donné son état physique. Je dus enclencher plusieurs procédures d'urgence en cascade, en insistant lourdement sur la gravité de la situation.
Normalement, je ne devrais pas mentionner le Secrétaire dans ce journal. C'est censé être un des secrets les mieux gardés des zups bruxellois. Mais le même article de la DH qui révélait mon identité privée, mentionnait aussi le Secrétaire, même si c'est en termes très vagues. L'article révélait tout de même (je cite de mémoire) que " paradoxalement, il était aussi fragile que les super héros sont forts ". Ce qui est bien observé.
Je ne peux pas, ici, par contre, révéler où se trouve exactement le Secrétaire. Tout ce que je peux dire, c'est que c'est dans un troisième sous-sol protégé par plusieurs portes blindées et un réseau serré de télésurveillance. Pour parvenir jusqu'à lui, je dus être scanné de la tête aux pieds, on me fit signer 12 documents différents, on me pesa (j'avais encore maigri d'un kilo !) et j'eus droit un long sermon de la Secrétaire du Secrétaire, une petite dame boulotte, milieu cinquantaine, habillée dans un tailleur gris bleuté. Elle me rappela d'une voix grave et furieuse que je devais être prudent, délicat et diplomate avec le Secrétaire, que j'avais déjà été mis au sommeil par deux reprises et que, si cela se reproduisait, on m'interdirait désormais tout contact avec lui. Je lui répondis avec l'air le plus contrit possible, les mains jointes comme un premier communiant, en murmurant des " Oui, oui ", des " Certainement ", qui ponctuaient plus ou moins correctement ses phrases.
Enfin, elle se leva. Elle ouvrit une dernière porte blindée. Elle me fit entrer dans la chambre du Secrétaire.
Je ne sais rien du passé du Secrétaire. Je ne sais pas si, un jour, il a été en bonne santé, ou s'il est né dans son état actuel. En tout cas, moi, je ne l'ai jamais connu que comme cela : squelettique, blême, lent, presque chauve et imberbe, avec juste çà et là quelques touffes de cheveux et de poils blancs coupés très courts, de grands yeux sombres exorbités par la maigreur de son visage, couché dans un lit d'hôpital king size dernier cri attifé de tous les gadgets possibles, couvert par un drap en une soie arachnéenne, avec des sondes et des tuyaux dans son nez, le coin de sa bouche, une de ses oreilles, le corps constamment relié à une dizaine d'appareils de contrôle et à une douzaine de cathéters enfoncés un peu partout dans ses bras et dans ses jambes et distillant des produits goutte-à-goutte.
Le lit du Secrétaire se trouve au milieu d'une grande pièce surchauffée en béton armé. Il est entouré d'une bulle protectrice dans un plastique translucide et d'un cercle d'appareils et d'écrans émettant une cacophonie de sons artificiels divers.
Une infirmière, grande, maigre, chevaline, prognathe, bigleuse, pourtant très belle, mais d'une beauté qui me serait très difficile d'expliciter, m'attendait, une seringue à la main. Elle m'indiqua une chaise d'école primaire des années 70, en Formica, devant le lit du Secrétaire. Quand je fus assis, elle se posta derrière moi.
- Vous connaissez la procédure, me dit-elle d'une voix flûtée. Si vous l'énervez ou l'excitez trop, et que son rythme cardiaque…
Je la coupai :
- Je connais la procédure. On m'a déjà endormi deux fois.
- Faites en sorte qu'il n'y en ait pas une troisième !
- Je ferai en sorte.
Je me tournai vers le Secrétaire. Mais il gardait les yeux fermés et restait strictement immobile.
- Il dort ? demandai-je.
- Non. Mais il reste parfois des heures les yeux fermés. Et parfois, il dort les yeux ouverts.
J'approchai la chaise de quelques centimètres du lit. Je prononçai, d'une voix forte et guindée :
- Bonjour, Secrétaire.
- C'est toi, Capitaine Europa ? répondit le Secrétaire de sa voix caverneuse.
Il ne bougeait quasiment pas les lèvres.
- Je viens te parler de Bruxelles-Parano.
Et je commençais à lui expliquer toute l'histoire, en commençant par Snow Torpédo ; j'en étais arrivé aux explications du Russel Gallois, dans ma voiture, quand le Secrétaire m'interrompit :
- Je sais tout cela !
Un des sons, un bip très aigu et très énervant, s'était accéléré. " Attention ! " me murmura l'infirmière. Je me tournai vers elle. Je me rendis compte qu'elle pointait l'aiguille de sa seringue sur le côté droit de mon cou. Je devais absolument calmer le Secrétaire. Je me tournai vers lui :
- Tant mieux, tant mieux ! Je suis rassuré de savoir que vous maîtrisez toute l'affaire !…
Le Secrétaire poussa un long soupir et entrouvrit légèrement ses grands yeux sombres, pour les refermer aussitôt. Il semblait se calmer : les bips s'espaçaient. Mais l'infirmière pointait toujours l'aiguille vers mon cou.
- Nous ne maîtrisons rien du tout, prononça avec difficulté le Secrétaire. Il passa le bout de sa langue sur ses lèvres. Il continua : Nous laissons juste faire. Au moins, les zups sont occupés, avec toute cette affaire de Bruxelles-Parano.
- Mais c'est dangereux !
- Pourquoi ? Ils ne font rien de mal. Ils ne font que suivre des gens, dans la rue.
Le rythme des bips s'accéléra de nouveau un peu… Puis, de nouveau, décéléra. En teintant ma voix du maximum de précautions et de douceur possible, je dis :
- Un jour, il pourrait y avoir un accident. Un zup pourrait se sentir en danger et attaquer une de ces personnes.
- Mais non ! Les super héros bruxellois sont tous très équilibrés, très sains, ce sont tous des gens très pondérés !
Et le rythme des bips se fit plus soutenu.
- Pas tous, quand même, signalai-je avec précaution. Il y en a quelques-uns qui sont un peu, comment dirais-je, un peu fantaisistes…
Le rythme s'accéléra encore. À ce moment-là, je sus que c'était inéluctable, que l'infirmière allait finir par m'enfoncer l'aiguille dans le cou et me plonger dans un court sommeil artificiel. Elle n'avait pas le choix. Quand le rythme cardiaque du Secrétaire franchissait une certaine limite, pour que son coeur ne lâche pas, il fallait que la cause de cette accélération soit éliminée sur-le-champ. Mais moi non plus, je n'avais pas le choix : il fallait que je lui parle. Il fallait qu'il entende mon opinion. Je continuai donc :
- Bruxelles-parano, ça prouve qu'il faut trouver quelque chose à faire, pour les zups ! Rester juste de garde sur les toits, ce n'est vraiment pas suffisant !
Le rythme des bips s'accéléra encore.
- Écoutez, mon petit Capitaine Europa, toute cette histoire, les zups qui s'emmerdent, qui suivent des eurocrates célibataires en goguette, pour l'instant, c'est le cadet de nos soucis ! Les jeunes zups non-enregistrés, ça, c'est du sérieux ! Ça, c'est des vrais problèmes !
- Quels jeunes zups ?
Mais je n'en sus pas plus : je ressentis une douleur subite dans le côté droit de mon cou. L'infirmière avait enfoncé l'aiguille dans mon cou. Je me réveillai ensuite dans le bureau de la Secrétaire du Secrétaire, qui profita de mon état vaseux pour m'engueuler, me menacer de poursuites, et me prévenir que plus jamais je ne pourrais être reçu par le Secrétaire. En guise de réponse, je lui demandai :
- C'est quoi, cette histoire de jeunes zups ?
Elle ne me répondit pas. Elle fit reconduire dehors par deux cerbères de la sécurité - deux petits hommes frêles et mélancoliques, qui se faisaient obéir en vous regardant d'un air triste, la tête penchée sur la droite, avec de grands yeux implorants, jusqu'à vous culpabiliser, ce qui, pour de super héros, est bien plus efficace que la force.

*Varsovie*

J'ai donc fait un petit voyage en Pologne, avec deux autres auteurs du théâtre belge francophone. Nous y avons rencontré des auteurs polonais, qui traduisent chacun une de nos pièces.
Étrange périple. Assez plaisant, en fait, en somme. J'avais parfois l'impression d'être dans un pays connu, et d'autres fois, de me retrouver dans un film de science-fiction des années 70.
Notre accompagnateur nous avait dit, dans le car qui menait de l'avion à l'aéroport : " Nous sommes maintenant dans un pays antisémite, homophobe et raciste. Mais ne vous inquiétez pas. Nous n'allons rencontrer que des gens sympathiques ". Ce fut effectivement le cas. Il y a, à Varsovie, un côté Movida, un côté Berlin alternatif. On y sent l'énergie des recommencements ; on y pressent un futur éclatant, peut-être dans le domaine économique, en tout cas dans le domaine artistique.
Les deux autres auteurs belges francophones étaient, en fait, tout aussi belges francophones que moi : l'une, Marie Henri, est une de nos sympathiques immigrées françaises de Bruxelles, et l'autre, l'incroyable Rudi Beckaert, est à ma connaissance un des seuls trois écrivains vraiment bilingues de ce pays - les deux autres étant Éric De Kuyper et Paul Pourveur.
Il y a quelque temps, je parlais, dans ce journal, de la traduction française assez laide du titre " Het heelaasheid der dinge ". Rudi, avec son génie calme et sa maîtrise d'une demi-douzaine de langues, me proposa " L'hélastitude des choses ". Il y a évidemment le rapprochement un peu malheureux avec le mot " élastique ". Mais c'est quand même beaucoup plus juste et beaucoup plus poétique que " La merditude des choses ".

Je revins de Pologne juste à temps pour la première de " Maternelle " et les interviews en cascade.
Je ressens, donc, évidemment, d'étranges douleurs intercostales.

J'ai un rendez-vous chez Monsieur G., l'exorciseur que m'avait conseillé Koen, mon thérapeute.
Son cabinet se trouve dans un quartier bucolique de Boitsfort. Cela ressemble au bureau de consultation d'un médecin.
L'exorciseur était un jeune homme très sérieux, au collier de barbe de professeur de morale et à la voix aiguë - encore plus aiguë que la mienne, me semble-t-il. Il avait, en effet, un léger accent luxembourgeois – juste une teinte légère, comme dans la voie de ma belle-soeur, Corinne, l'épouse de mon frère, le célèbre Darius. Sa première question fut :
- Pourquoi croyez-vous que les fantômes vous hantent ?
Et la seconde :
- Êtes-vous sûrs de vouloir vous débarrasser de vos fantômes ?
Je lui demandai si lui, il croyait vraiment à mes fantômes ? Ou s'il croyait que c'était juste des hallucinations de ma part ? Il me sourit :
- Cela peut être l'une ou l'autre des possibilités. Mais pour moi, cela ne fait aucune différence, cela revient au même : dans les deux cas, vous avez besoin de mon aide.
Je finis par lui demander si lui-même, il croyait aux fantômes. Il agrandit son sourire :
- Je n'y crois évidemment pas. Mais je suis exorciseur : les fantômes, c'est mon métier.

*20 septembre 2010*

Là, ça y est. Blandine m'a coincé.
Nous étions face à face, seuls, dans son grand appartement, vers sept heures du soir, éclairés par la centaine de bougies qu'elle avait disposées un peu partout. Très naturellement, comme si nous étions des amants de longue date, elle s'approcha de moi et m'embrassa sur les lèvres.
Aussitôt, toute panique me quitta. Je rompis le baiser le plus rapidement possible. Je m'écartai de Blandine. Je lui dis :
- Je suis désolé. (Et je l'étais sincèrement.) Ceci est une erreur.
Blandine aurait pu se sentir humiliée, ou triste. Elle eut la gentillesse d'être furieuse. Je crois qu'elle se retint de justesse de m'insulter. Elle fut encore plus furieuse quand je tentais de m'expliquer :
- En t'embrassant, je me rends compte que je suis toujours amoureux de ma femme.
Elle me rétorqua rageusement j'étais séparé d'A. depuis deux ans.
Elle avait froidement raison.
Néanmoins, je m'en rendais compte à présent, j'étais toujours désespérément amoureux d'A. - amoureux d'Aylin, d'Aylin Yay. Tant pis pour le procès dont elle m'avait menacé, après la parution de " Johnny Bruxelles ", si j'utilisais son nom dans " un des trucs " que j'écrivais. J'ai besoin de la nommer, en toutes lettres. Je reste, malgré le divorce, le mari d'Aylin Yay, malgré les engueulades, malgré les crises de colère, malgré les bouderies, malgré les tendances que nous avons l'un et l'autre à nous rabaisser l'un l'autre, malgré nos opinions opposées et nos argumentations passionnées jusqu'à en devenir fielleuses, malgré tout cela, je l'aime. J'en suis même effroyablement amoureux. Là, auprès de Blandine, je me rendais à quel point Aylin me manquait. Sa présence, son corps, son visage, sa voix, son odeur, me manquaient.
En descendant les escaliers de l'immeuble de Blandine, je sus que j'allais devoir reconquérir Aylin, que j'allais tout faire pour l'extirper des griffes du sympathique et exaspérant Édouard Salama, que j'allais la séduire de nouveau, et me marier de nouveau avec elle.

Cette reconquête débuta très mal. Le lendemain matin, je me disputais avec Aylin, au téléphone, à propos de Marie qui, d'après elle, " cachait quelque chose ".
- Tu crois qu'elle se drogue ? lui demandai-je dans un soupir - un soupir parce que cela me semblait très peu probable que Marie ne fume ne fut-ce que des joints, ou même des cigarettes.
- Je n'en sais rien, répondit Aylin, mais en tout cas, elle me cache quelque chose.
- Ses résultats scolaires baissent ?
- Non. Au contraire. Justement !
- Justement quoi ?
- C'est comme si elle faisait tout pour avoir l'air irréprochable ! Elle n'a jamais eu des résultats pareils ! Elle ne remet jamais un devoir en retard ! Au contraire, elle les fait bien en avance ! Ça cache quelque chose…
Je ne parvins pas à garder mon calme. Je sous-entendis à Aylin qu'elle était parano. Il y eut quelques échanges d'arguments acides et revanchards. Cela se termina par des téléphones raccrochés rageusement - quoique : il est très malaisé de raccrocher un GSM avec rage.

*En conclusion*

On peut dire ce qu'on veut de Nicolas Sarkozy. Mais il faut bien l'avouer : il a du courage ! ...
Un exemple pour tous. À méditer.

*25 septembre 2010

Les affaires courantes*

Ne me remerciez pas, mais ça y est : aujourd'hui, vers cinq heures trente de l'après-midi, j'ai enfin trouvé la solution miracle à la crise israélo-palestinienne.
L'affaire est tout de même beaucoup plus compliquée qu'en 1992 entre Tchèques et Slovaques, où langues, ethnies et territoires coïncidaient plus ou moins. Dans le cas du conflit israélo-palestinien, rappelons qu'il y a des Arabes en Israël, des colons juifs en Cisjordanie, que le statut religieux de Jérusalem pose une multitude de problèmes, etc.
Ma solution prend tout cela en compte.En fait, ce serait très simple :
Il faudrait d'abord une structure fédérale qui chapeauterait à la fois les Israéliens et les Palestiniens, une sorte d'État binational mais avec des compétences très limitées.
En dessous de cela, il y aurait quatre régions : bande de Gaza, Israël, Cisjordanie et Jérusalem. Jérusalem serait considérée comme une région à part entière, mais en même temps, cette ville pourra aussi être la capitale d'une ou de plusieurs autres régions, si elles le désirent.
Ces régions auraient des compétences spécifiques, en général liées au territoire (aménagement, route, hôpitaux, agriculture, défense, etc.)
Enfin, il y aura deux communautés, une juive et l'autre palestinienne. Ces communautés auront d'autres compétences que les régions et la structure fédérale. Elles auraient en charge tout ce qui est lié à la langue et la religion (éducation, culture, etc.)
Les Israéliens et les Palestiniens, en lisant cette proposition, risquent de se taper sur le front et de dire : mais c'est bien sûr, pourquoi n'y avons nous pas pensé plus tôt ?
Si je peux néanmoins leur donner un conseil technique : les gouvernements d'affaires courantes doivent avoir des pouvoirs étendus, quasiment aussi étendus que les gouvernements définitifs.

D'habitude, mes horaires de garde en tant que zup, je les reçois dans un e-mail doublement crypté. Mais là, rien. Je finis par appeler Skydiver Woman. Elle me répondit d'abord par plusieurs " Ah la la ! " affolés, puis elle expliqua :
- Tu es suspendu.
- Suspendu de quoi ?
- En tant que super héro bruxellois. À cause de ton esclandre, chez le Secrétaire.
- " Esclandre " ? Je n'ai pas fait d'" esclandre " !
- Peut-être, je ne sais pas, je n'y étais pas, moi… bredouilla-t-elle.
- Moi, j'y étais ! Et je n'ai pas fait d'esclandre !
- En tout cas, le Comité Central t'a suspendu. Et l'avis du Comité Central est sans appel.
- C'est quoi, ça, le " Comité Central " ? (Je n'en avais jusque-là jamais entendu parler)
- Secret défense.
- Qui fait partie de ce " Comité Central " ?
- Secret défense.
- Et je suis suspendu pendant combien de temps ?
- Je ne sais pas. Mais en général, le Comité Central suspend pendant une période indéterminée. Ils te préviendront, par mail, trois jours avant que ta suspension soit levée.
Je réfléchis pendant deux secondes, posément, et après avoir examiné tous les arguments, mis en perspective toutes les solutions, élaboré des stratégies, je lui dis :
- Je veux sortir de l'ASB.
J'eus droit, en réponse, à la seule phrase prononcée par un autre zup ou par quelqu'un de l'ASB pour tenter de me retenir :
- Tu es sûr ?
- Oui.
- Tu sais ce que cela entraîne ? Tu n'as plus le droit d'être un super héro. Ton costume sera confisqué et détruit.
- Je sais tout cela.
Alors, elle détourna lourdement la conversation sur le climat, parla d'un ton badin des pluies diluviennes et finit par raccrocher avec un " Et à la prochaine ! " enjoué.

Mon éviction de l'ASB fut administrative et dépassionnée. On m'e-maila cinq formulaires (sans les crypter, ceux-là) que je dus signer et renvoyer. Le lendemain, deux employés civils de l'ASB, accompagnés d'un notaire et d'un témoin - un serrurier, en fait - vinrent me prendre mon costume. Ils allèrent aussitôt l'incinérer, quelque part à Anderlecht.
Le réduit où, pendant deux ans, avait été caché mon costume en similicoton multi-irisé, je le fis nettoyer par Sylvie, mon aide-ménagère.
- Finalement, qu'y avait-il là-dedans ? me demanda-t-elle, pleine de curiosité.
Je ne vis aucune raison de lui mentir ou de lui cacher encore la vérité :
- Mon costume de super héros.
Elle resta coite quatre secondes puis éclata de rire, comme si ce que je venais de dire était une grosse blague. Je me sentis vexé. Et ce fut le seul sentiment véritable que j'éprouvai à propos de mon éviction. Cela faisait longtemps, je m'en rendais compte à présent, que j'aurais dû arrêter cette mascarade.

Une photographe m'a appelé pour me " tirer le portrait ". Elle a réussi à compléter ma phobie des photos posées. Grâce à elle, l'idée même de poser et d'être pris en photo, spécialement devant des quidams, dans un lieu public, sous les ordres d'une personne cachée derrière son appareil à long objectif et qui me dit d'un peu bouger le menton, de regarder à tel endroit de l'objectif, de me tenir de telle ou telle façon, cela m'angoisse et me fige. Je vais devoir indiquer dans mes contrats que je peux refuser d'être photographié ou que je peux interrompre une séance photo à tout moment.
La photographe m'avait donné rendez-vous au Tea for two. Elle me dit qu'elle avait trouvé, pas loin de là, un commerce à remettre, que l'on vidait de sa marchandise et de ses meubles et qu'elle estimait qu'il y avait là " des fonds intéressants " (en fait juste des murs blancs). Elle affirmait avoir demandé la permission de venir photographier.
En réalité, elle avait juste un peu parlé à une femme qui traînait là, une demi-folle avinée, avec un physique d'un corbeau hystérique. La raison de sa présence dans les lieux resta obscure : elle n'était ni l'ancienne propriétaire, ni la nouvelle, et ne participait pas au déménagement.
La photographe fit arrêter ce déménagement. Les déménageurs en chômage technique me regardèrent poser comme si j'étais un extraterrestre. La demi-folle me faisait des grimaces. Ma honte ne cessait de monter, de m'envahir, et cela devint une des expériences les plus traumatisantes de ma vie, ce que la photographe, qui pourtant regardait mon visage en gros plan, ne remarquait absolument pas, toute prise par ses problèmes de lumière, de fond, et ne cessant de répéter en leitmotivs deux phrases : " Plus que quelques minutes ! " et " Encore une dernière ! "

Je sais bien que ma réaction à cette séance photo était excessive. Mais j'ai écrit le scénario de " Émotifs anonymes ", un film Jean-Pierre Améris, avec Benoît Poelvoorde et Isabelle Carré, qui va sortir en novembre, et je suis donc obligé de l'avouer, de l'assumer : je suis émotif.
Je fais semblant de vivre, semblant d'être à l'aise, semblant d'être capable d'interactions humaines. En fait, je suis toujours mal à l'aise et rongé par l'angoisse. Même des joies trop fortes peuvent me traumatiser.
Alors, autant ne pas exagérer tout cela en me faisant photographier devant des déménageurs ébahis et une alcoolique hystérique qui me fait des grimaces.

*1er octobre 2010

Bart De Wever est un palmier

(Ce titre est évidemment un hommage et une référence à une des phrases les plus drôles de Pierre Desproges:*" Jean-Marie Le Pen est un sapin. "*, suivi de la précision suivante (je cite de mémoire) :*" Ce n'est pas tout à fait vrai, mais si je dis qu'il est un fasciste, il me fait un procès. ")

Je devrais faire payer mes séances à Koen, mon thérapeute. Depuis une semaine et demie, je ne dis plus rien ; c'est lui qui déblatère, sur Bart De Wever et sur la NVA. Le seul point positif, c'est qu'il le fait surtout en flamand. Il commence toujours la séance en français, mais, après trois ou quatre paragraphes, au milieu d'une phrase, il ne peut s'empêcher de dériver dans un flamand oscillant entre plusieurs dialectes de la région bruxelloise. Depuis trois séances, je viens armé d'un dictionnaire néerlandais-français.
Je n'ose pas interrompre Koen, mais je ne suis pas d'accord avec lui : Bart De Wever n'est pas un fasciste. Il a bel et bien des tendances fascistes ; il flirte avec le fascisme ; ou, pour être plus précis : même s'il n'est pas fasciste, certaines de ses actions, certaines de ses déclarations, certaines parties de son idéologie, se rapprochent dangereusement du fascisme.
Pour l'instant, il ne s'agit que d'un flirt, ce flirt qui menace tous les partis de droite, surtout ceux qui sont nationalistes, ce flirt que nous, intellectuels de droite, devons déceler et dénoncer.
Décelons donc, et dénonçons donc.

*Nationalistes de droite*

Toute la politique flamande actuelle hérite des cendres de la Volksunie. Ce parti autonomiste, en implosant en 2001, a fait essaimer ses politiciens dans tous les autres partis flamands, depuis les chrétiens jusqu'aux socialistes et aux écolos. Seule l'aile la plus à droite, sous l'égide de Geert Bourgeois, resta séparée des autres partis, pour créer la NVA.
Mais que reste-t-il, une fois qu'on retire de ce parti autonomiste tous ses gentils et ridicules gauchistes farfelus buveurs de tisanes ? Un parti nationaliste de droite. Qui, automatiquement, se rapproche du fascisme, moins à cause de sa nature droitière qu'à cause de son nationalisme.
De plus, Bart De Wever a intégré le parti *après* la fin de la Volksunie. Il n'a pas connu la période autonomiste. Il est un pur nationaliste de droite, sans aucune culture de l'autonomisme. Il n'a jamais dû boire des tisanes, lui.
J'avais entendu, il y a plus d'un an, sur Klara, une interview de Bart De Wever, avec son frère Bruno, une interview très calme et intelligente. Les deux frères débattaient de leurs idées contradictoires avec respect l'un de l'autre et intelligence. Mais tout de même, les idées de Bart pouvaient être résumées par "Ein volk, ein land ". Il faudrait juste un coup de pouce pour que cela devienne "Ein volk, ein land, ein fuhrer ".
Bart De Wever lui-même est, je crois, conscient de cette proximité possible avec le fascisme, ne fût-ce que par l'exemple du Vlaamse Belang. Ses grandes déclarations, comme quoi son parti n'est pas révolutionnaire, mais réformiste, ainsi que la façon dont il martèle son attachement à la démocratie, est-ce pour se démarquer véritablement du fascisme et du Vlaamse Belgang, ou bien est-ce pour *faire croire* qu'il se démarque ? Est-ce par réelle conviction, ou pour juste apparaître fréquentable ? Est-ce juste un masque ? Ce masque, tombera-t-il un jour ?
Pour être sûr que ce n'est pas qu'un masque, sûr que Bart De Wever et la NVA joueront jusqu'au bout le jeu démocratique et que, s'il le faut, ils seront prêts à sacrifier leurs idéaux nationalistes sur l'autel d'idéaux qu'ils estiment supérieurs, des idéaux démocratiques, il faudrait que les déclarations et agissements de Bart De Wever et de la NVA soit inattaquables sur le sujet. Et malgré ses déclarations répétées, malgré quelques actions exemplaires, comme d'avoir défendu contre les diatribes racistes du Vlaamse Belang une femme voilée qui était venue assister aux débats du Parlement flamand, malgré tout cela, ni la NVA, ni Bart De Wever ne sont inattaquables sur le sujet. Sur plusieurs points, ils flirtent avec le fascisme. Sans être (encore ?) fascistes eux-mêmes, certaines déclarations et certains de leurs agissements sont indignes d'un parti démocratique.
Faisons la liste de ces déclarations et de ces agissements.

*Vrais problèmes et fausses solutions*

Tous les hommes politiques, malheureusement, manipulent la réalité, déforment les chiffres, font dire ce qu'ils veulent aux sondages d'opinion. Mais Bart De Wever utilise une méthode plus troublante, qui est surtout l'apanage des tribuns fascistes : il soulève de vrais problèmes, pour lesquels il offre des solutions débiles.
Ce sont souvent des problèmes cruciaux, ou impressionnants, des problèmes que les autres politiciens n'osent pas aborder car ils savent à quel point ces problèmes seraient difficiles à résoudre, à quel point certaines complexités administratives ou déséquilibres de pouvoir se mettraient en travers de leurs résolutions.
Les fascistes posent ces questions en paradant, en affirmant haut et fort qu'eux, au moins, osent les poser, ces questions difficiles !… Mais dans le même temps, ils évitent toute réponse logique à ces questions, car ces réponses seraient trop compliquées, alors que les fascistes, comme tous les populistes, veulent donner à la politique une impression de simplicité. Par exemple, devant la crise économique des années 20, dont la résolution était évidemment très complexe, Hitler proposa une solution particulièrement débile : les juifs.
Bart De Wever utilise le même genre de procédés : par exemple, un de ses leitmotivs, c'est la présence d'un ministère de l'agriculture à Bruxelles. Quand les compétences ont été distribuées entre état fédéral, régions et communautés, très logiquement l'agriculture a été déclarée compétence régionale, car liée au territoire. Bruxelles est une de ces régions, mais une région spécifique car presque entièrement urbaine.
Il y a donc pour Bruxelles un ministère régional de l'agriculture, un ministère particulièrement ridicule et surréaliste. La légende urbaine dit qu'il y a plus d'employés dans ce ministère que de vaches dans le périmètre de Bruxelles ; qu'il y a donc plus d'un employé par vache. Je ne suis même pas sûr qu'ici, pour une fois, la légende urbaine n'a pas froidement raison.
En tout cas, ce ministère est une infrastructure très chère pour juste les quelques parcelles encore campagnardes à Bruxelles. La solution logique, normale, à cet état de fait, serait de dissoudre ce ministère et faire sous-traiter le peu d'agriculture qu'il y a Bruxelles par une des deux autres régions. Mais faire cela demanderait qu'on se confronte à toute une série de problèmes juridiques et techniques et risquerait de causer une crise politique, tout cela, en fin de compte, pour un petit ministère et quelques vaches. Donc les politiciens préfèrent rester discrets sur toute cette affaire, l'éviter, l'ignorer.
Bart De Wever, lui, parle volontiers de cet absurde ministère de l'agriculture bruxellois. Il ne cesse de le mentionner dans ses interviews. Mais au lieu de se confronter aux solutions compliquées qu'il faudrait mettre en oeuvre pour résoudre ce problème, il se contente de réclamer la dissolution de la Région Bruxelloise. Ce serait comme soigner un rhume en abattant la personne infectée. Le raisonnement est aussi logique que de résoudre la crise des années 20 par le massacre des juifs.
L'absurdité du raisonnement n'est pas évidemment aussi sensible pour Bart De Wever que pour Hitler, à cause des solutions proposées, qui sont quand même de nature très différente. Il y a évidemment un gouffre abyssal entre la cogestion de la région bruxelloise et les camps de concentration. Ce n'est pas dans les solutions proposées que se situe la proximité avec le fascisme, mais avec le type de raisonnement - si on peut appeler cela encore un raisonnement…

*Culte du chef*

De la NVA, on ne connaît que Bart De Wever. Il y a cela toute une série de raisons :
La NVA est un petit parti. On a tendance à l'oublier à cause de son succès aux dernières élections, mais il a encore peu de militants, peu de cadres, très peu de gens avec une grande expérience politique. Bart De Wever y est vite devenu un de ses dirigeants les plus en vue, puis, encore plus vite, le dirigeant *le plus* en vue, cela à cause de son intelligence, de son humour, de son culot, de son charisme. On peut mesurer ce charisme en le voyant la télévision, car ce charisme s'y déploie malgré des handicaps criants : il a non seulement un physique, heu, comment dirais-je, peu conforme aux normes de beauté hollywoodienne (hormis de beaux yeux bleus), mais en plus, il est quasiment inexpressif. Sur son visage, passe parfois une nuance d'amusement ou une nuance de contrariété, mais c'est tout. Néanmoins, même quand il parle en français, langue qu'il ne maîtrise pas autant que l'allemand ou le flamand, on ne peut que l'écouter. La douceur de sa voix lui donne quelque chose du serpent Ka, dans le livre de la jungle.
Bart De Wever semble être le chef absolu de la NVA. Alors qu'en fait, d'après les négociateurs francophones, Bart De Wever est inféodé à son parti et ne peut prendre de décision sans le consulter. Le fonctionnement interne du parti semble assez démocratique. Pourtant, au public, il donne l'impression contraire. L'impression d'un parti dominé par un et un seul homme : Bart De Wever.
Comme Jean-Marie Le Pen pour le Front National, Geert Wilders pour le PVV, Pim Fortuyn pour le LPF et Jörg Haider pour la FPO, et comme Adolf Hitler pour le parti nazi et Benito Mussolini pour les fascistes italiens, la NVA semble ne tenir que par Bart De Wever.
C'est d'ailleurs une faiblesse des partis d'extrême droite. Les exemples de Fortuyn et de Haider l'ont prouvé : ces partis se sont délités quand disparut leur leader.
La NVA devrait, donc, pousser Bart De Wever à faire du sport et à manger plus sainement.

*Famille*

Dans les journaux et les médias francophones, il est souvent fait mention du passé flamingant et collaborationniste du grand-père de Bart De Wever. Ce n'est pas toujours très élégant, mais ce n'est pas toujours évitable. Le passé familial explique certaines des actions et des positions de Bart De Wever. On ne peut pas en faire l'économie, si l'on analyse ses différents flirts avec le fascisme.
N'oublions néanmoins pas l'argument talmudique *raram ben raram, ganav ben ganav*, qui préconise que les enfants ne soient pas responsables des fautes de leurs parents ; mais que de plus, ils sont en partie exonérés s'ils commettent les mêmes fautes.
Même si je ne suis pas un juif religieux, je me sens néanmoins obligé de me ranger à leurs côtés pour cet argumentaire.
Bart De Wever n'est pas responsable des agissements de son grand-père. Et il faut comprendre que, étant le petit-fils de son grand-père, il ait une vision tout à fait différente que nous de cette époque. Une vision que je crois pouvoir comprendre et ici expliquer, en parlant, moi, de ma propre famille.
Mes grands-parents paternels, pendant la guerre, étaient cachés à Zottegem, en Flandre. Des Flamands ont risqué leur vie pour sauver la leur. Et ces gens l'ont fait avec simplicité et bonhomie, sans jamais avoir l'impression d'accomplir un acte héroïque, mais juste de faire ce qu'il fallait faire.
Mes grands-parents avaient fini par s'intégrer au village, à s'y faire des amis, et cela même parmi ceux qui étaient flamingants et pronazis. A Zottegem, la population était très mélangée. Les gens se fréquentaient, voire même se liaient et sympathisaient, malgré des idéologies apparemment mortellement opposées. Et de plus, si mes grands-parents avaient refusé de fréquenter ces gens, ils auraient risqué de dévoiler qu'ils étaient juifs. Entre autres personnes, ils avaient rencontré un boulanger, pronazi et antisémite. Il était devenu leur ami. Il leur avait offert tout un pain, une denrée très rare à l'époque.
À la libération, mes grands-parents révélèrent à ce boulanger qu'ils étaient juifs. Eut alors lieu une scène que mon grand-père décrivit comme très gênante : le boulanger prit peur et leur proposa de l'argent en échange de leur silence. Mon grand-père refusa l'argent, lui assura que jamais il ne le dénoncerait et ne le revit plus jamais.
Cette dernière scène avait gêné et attristé mon grand-père, mais, sinon, il parlait avec affection de ce boulanger. En dehors de ses opinions, c'était un homme bon. Il avait été, sans le savoir, l'ami d'un juif. Imaginons que ce boulanger ait appris ou deviné, pendant l'occupation allemande, que mes grands-parents étaient juifs. S'il les avait dénoncés, il aurait été un salaud objectif. Si, l'amitié l'emportant sur les idées, il s'était tu ou même les avait cachés, il serait alors devenu un héros objectif. Mais, en l'occurrence, ce boulanger ne sut pas que cet homme qu'il trouvait si sympathique était juif. Il resta donc dans une zone grise.
Je présume que le grand-père de Bart De Wever se trouvait dans cette même zone grise. Son grand-père n'était peut-être pas humainement un salaud, mais historiquement et légalement un salaud.
Il y eut plus de collaboration en Flandre qu'en Wallonie, mais cela surtout parce que les nazis considéraient les Flamands, tout comme ils considéraient les Alsaciens, les Lorrains ou les Luxembourgeois, comme des " cousins germains ". Il y eut donc un effort de propagande des nazis auprès des Flamands, surtout qu'ils y rencontraient un écho favorable, les Flamands ayant l'impression (pas toujours à tort) d'avoir été snobés et rabaissés économiquement par les francophones.
La collaboration des Flamands resta, la plupart du temps, purement intellectuelle, dans cette zone grise dont je parlais plus haut. Dans chaque famille, on trouvait quelques collaborateurs ; la répression après guerre frappa donc chaque famille, et devint un drame flamand. De plus, le souvenir de ce drame fut perpétué par le nationalisme flamand. Il y a un lien entre le nationalisme flamand d'après guerre et de maintenant et la collaboration flamande pendant la guerre. Ce lien est plus fort que veulent le dire maintenant les Flamands, mais plus ténu que veulent nous faire croire les francophones. Régulièrement, des voix flamandes réclament un " pardon ", une " réconciliation ". Ce qui est difficile à avaler pour quelqu'un, comme moi, qui est d'origine juive. Comment pardonner à des gens qui étaient d'accord avec ceux qui ont envoyé un quart de ma famille, enfants et bébés compris, étouffer Auschwitz ?
Je peux comprendre le drame familial que fut l'emprisonnement du grand-père de Bart De Wever. Mais quand même : un quart de la famille de mon grand-père fut déporté et gazé, femmes, enfants et bébés compris. Mon drame familial est plus tragique que celui de Bart De Wever. Ce que Bart De Wever ne semble pas accepter.

*Antisémitisme soft*

Les différentes communautés juives de Belgique ne furent pas égales face à déportation. Beaucoup plus de juifs, proportionnellement, furent déportés à Anvers qu'à Bruxelles. Cette différence ne tient qu'à un fait : à Anvers, la police a collaboré avec les autorités allemandes à la déportation, ce qu'a refusé de faire la police bruxelloise. Grâce à cette collaboration, une grande majorité des juifs d'Anvers furent déportés et assassinés.
En 2007, c'est-à-dire quand même 52 ans après la fin de la guerre, le bourgmestre d'Anvers présenta ses excuses à la Communauté juive, au nom de l'administration communale d'Anvers. Bart De Wever déclara alors qu'il trouvait ces excuses " gratuites " et " déplacées ". Selon lui, tous les habitants d'Anvers souffrirent de l'occupation et de ses suites, pas seulement les juifs. Ce qui est vrai ; mais si les premiers connurent une occupation dictatoriale, la faim et les privations, l'existence même des autres furent niées et on les gaza comme de vulgaires insectes.
Tenter de rabaisser le niveau de cette souffrance infinie, inouïe, à celle d'une souffrance réelle, mais beaucoup moins forte, c'est de nouveau nier les juifs. C'est de l'antisémitisme.
Mais il est impossible d'être sûr que Bart De Wever a fait ces déclarations par antisémitisme ou par un manque de perspective historique (alors qu'il est lui-même historien, et frère d'un historien éminent).
Ce n'est peut-être qu'une provocation, pour attirer à la NVA l'aile " gauche " de l'électorat du Vlaamse Belang, ainsi que les Flamands collaborateurs ou issus de familles de collaborateurs.
Car Bart De Wever est aussi un provocateur, et, parfois, un organisateur de happenings.

*Provocateur*

En général, les démocrates, tant qu'ils sont dans la politique, restent sérieux. On provoque, on se moque de la politique, mais en restant alors en dehors du jeu politique. On n'utilise pas sa moquerie comme arme au sein de ce jeu. Les attentats pâtissiers n'ont jamais endossé un parti. Quand Coluche se présenta aux élections, c'était pour s'en moquer, pas pour être réellement élu. Aucun des standups français ou américain n'a utilisé leur notoriété pour tenter d'être élu.
Par contre, le fascisme, et en particulier le fascisme à la belge, c'est-à-dire le rexisme et Degrelle, utilise la provocation comme arme politique. Ce n'est pas seulement une spécialité belge. Mahmoud Ahmadinejad ou Jean-Marie Le Pen utilisent les mêmes armes, pour exister médiatiquement.
Ainsi que*onze* Bart De Wever.
Un des exemples les plus frappants de son genre de " happenings ", c'est le déversage de 13 milliards de faux billets de 50 € au pied des ascenseurs de Strépy-Thieu. Mais il y eut aussi le " billet d'humeur " sur le peu de recherches historiques des Wallons sur leur passé pendant la guerre. Que Bart De Wever ait raison ou pas sur le sujet, il n'empêche que lâcher cela en pleine négociation pour la constitution d'un gouvernement et une réforme de l'État, c'est ou bien une maladresse idiote, ou bien une provocation.
Ces provocations sont médiatiquement efficaces, mais indignes d'un homme politique démocratique. On se rapproche quand même très fort de Coluche, de Degrelle, de l'amuseur provocateur, du populiste blagueur, du tribun insolent, plus que de l'homme d'État.

*Photo avec Jean-Marie Le Pen*

Il y a aussi la question de la photo de Bart De Wever jeune, aux cheveux coupés très courts, aux côtés de Jean-Marie Le Pen. Cela ne peut absolument pas être considéré juste comme une erreur de jeunesse, étant donné, tout de même, le rapprochement possible entre les idées de Jean-Marie Le Pen et celles de Bart De Wever.
Néanmoins, rappelons-le : Jean-Marie Le Pen n'est pas un fasciste, mais un sapin. En tout cas, légalement, on ne peut pas dire qu'il est un fasciste. Ni, peut-être, d'ailleurs, peut-on dire légalement que Bart De Wever est un fasciste, ou un révisionniste. En tout cas, il menace Pierre Mertens de procès pour ce dernier adjectif-là. J'imagine que Bart De Wever s'abtiendra de faire la fleur à Pierre Mertens de bel et bien déclencher ce procès. Dommage, parce que Mertens risquerait fort bien d'y prouver, légalement, que Bart De Wever est bel et bien révisionniste - je ne connais pas la signification légale de " révisionniste ", mais Pierre Mertens, qui est juriste de formation, doit la connaître, et parviendra peut-être à qualifier ainsi légalement Bart De Wever. Et même s'il perd le procès, Pierre Mertens aura reçu de Bart De Wever une publicité inespérée, une publicité dont, j'avoue, je suis un peu jaloux. J'aurais du y penser plus tôt moi-même. Peut-être aurais-je moi droit à un procès, parce que je l'ai traité de palmier ?

*Qui perd gagne*

Pour l'instant le problème de la NVA et de Bart De Wever, ce n'est même pas leur flirt avec le fascisme. Dans les négociations qui tentent de se dérouler pour l'instant pour la formation d'un gouvernement fédéral en Belgique, le souci principal, c'est que la NVA n'y a rien à perdre. Ou plus exactement : ils ont plus à perdre en faisant aboutir les négociations qu'en les sabotant. Si ces négociations n'aboutissent pas, cela prouverait d'après eux que ce pays est effectivement impossible.
Je m'en voudrais de me mêler à ces négociations qui ont déjà l'air assez compliquées comme ça, mais je ne vois pas comment on parviendrait un accord sans un cordon, sanitaire ou pas, autour de la NVA, comment on parviendrait à créer un gouvernement en négociant avec la NVA.
Bart De Wever, paraît-il, veut marquer l'Histoire. Mais ceux qui veulent à tout prix négocier avec lui et avec son parti ne vont-ils pas, peut-être, eux-mêmes marquer l'histoire, mais comme les Chamberlain et Daladier de la Belgique ? Comme ces deux politiciens, qui ont négocié avec Hitler et ont été floués, les politiciens d'aujourd'hui ne sont-ils pas en train de négocier et d'être floués par Bart De Wever et sa cohorte de palmiers ?

*Fantômes*

Un générique de film est toujours un compromis, une suite d'erreurs, une source de honte : on oublie toujours quelque chose ou quelqu'un. Mon agent, l'enthousiaste Nathalie Mongin, m'a rappelé avec raison, que j'avais oublié de mentionner Dominique Sampiero dans les remerciements du générique de " Maternelle ".
Dominique Sampiero est un colosse enthousiaste et dépeigné, poète, scénariste, romancier et, comme le personnage principal de " Maternelle ", directeur d'école maternelle. Il nous avait reçu, mon premier assistant, Christophe Verdonck, surnommé Jazz, et moi, dans son établissement. Il m'avait expliqué, dans tous ses détails, les tenants et aboutissants de son école. Il avait lu le scénario de " Maternelle ". Il m'avait fait quelques petites remarques tout à fait pertinentes. L'une d'entre elles m'est restée en tête car elle montre avec clarté une des petites différences entre Belges et Français.
À l'époque, nous pensions situer l'action du film en France, pour des raisons de coproduction, mais aussi parce que l'école maternelle séparée de la primaire existe beaucoup plus systématiquement là-bas qu'ici. Au début du film, on voit Viviane, le personnage principal, constater l'écroulement du plafond d'une classe. Sa secrétaire a appelé plusieurs fois la l'administration communale, mais n'a pas reçu de réponse satisfaisante. Et Viviane, très vite, dit : " Y a-t-il un enfant avec un parent qui soit lié à un élu local ? " Son but, c'est de trouver un piston pour arranger le problème, puisque les canaux classiques ne fonctionnent pas.
Dominique Sampiero trouvait cette attitude épouvantable, cynique, contraire à toute éthique. Lui-même aurait appelé les médias ! Il aurait mis le problème sur la place publique ! Il aurait fait un scandale !…
Ce qui est une différence nette de mentalité, à quelques kilomètres de distance, car Dominique Sampiero habite dans le Nord de la France : les Français appellent les médias et gueulent ; les Belges tentent d'agir en *stoemelinks*.

Je reconduisais Suzanne, le lundi matin, après un week-end passé chez moi. J'étais coincé dans des embouteillages. Avec un ton dégagé qui rendait ma voix plus aiguë, sans me tourner vers elle, sans même jeter des coups d'oeil en sa direction dans le rétroviseur, je lui posai quelques questions, mine de rien, sur Édouard Salama. Je faisais cela pour entamer mes manoeuvres de reséduction d'Aylin, pour préparer le terrain, pour connaître l'ennemi.
Suzanne répondit d'abord aussi vaguement que moi, ce qui rendait sa voix à elle plus grave. Soudain, elle me dit :
- Papa, je ne sais pas pourquoi, mais tu ne dois pas me poser ces questions.
Je me rendis compte avec horreur que j'avais mis ma petite fille dans une situation gênante. Je poussai un rire très peu naturel. Je me mis à raconter une très mauvaise blague de Toto.
Elle resta silencieuse jusqu'à ce que nous descendions de la voiture, au Vivier d'Oie. Là, elle me dit en fronçant les sourcils de façon exagérée :
- Je serai toujours ta petite fille, n'est-ce pas papa ?
- Oui. Et moi, je serai toujours ton papa.
- Ouais, ponctua-t-elle, mortellement sérieuse.

Marie, elle, ne passe même plus le week-end chez moi. Elle m'a téléphoné vendredi soir, m'a dit qu'elle avait des " trucs à faire " et a raccroché avant que j'aie le temps d'ajouter quoi que ce soit.
Je demande si cela aurait été plus facile, si j'avais eu deux garçons, au lieu de deux filles ?…

L'exorciste est resté chez moi, de sept heures à sept heures trente du soir, deux soirées de suite. Maintenant, les fantômes encombrent tant les lieux qu'il est devenu difficile d'ouvrir et de fermer les portes. Je ne les connais plus tous, loin de là. Ils sont tous liés à ma vie, ils ont tous une importance pour moi, mais je ne parviens plus à tous les identifier. Il y a entre autres là le fantôme d'un chat dont je ne me souviens absolument pas. Qui peut bien être ce chat ?…
Pendant ces deux soirées, l'exorciste, dans son costume de tweed saumon, restait assis sur une chaise, regardait droit devant lui et prenait des notes dans un petit carnet de cuir noir. Il ne me semblait pas suivre un fantôme particulier du regard. En fait, je n'étais pas sûr que lui-même les voyait.
Après sa deuxième et dernière visite à la maison, je lui demandai si les fantômes se trouvaient effectivement présents dans mon appartement ? Ou s'il croyait qu'ils étaient seulement le fruit de mon imagination ? Les voyait-il vraiment, comment je les voyais ? Il prit son sourire satisfait de gourmet ayant fait un bon repas dans un trois étoiles réputé et me répondit :
- Déontologiquement, je ne peux évidemment pas vous répondre. Mon boulot, ce n'est pas de voir les fantômes ou de ne pas les voir, mais c'est juste de les retirer de votre appartement.

*Prisonnière*

Dans ma lecture de " La recherche du temps perdu ", je suis arrivé à " La prisonnière ". Et de fait, je me sens en effet un peu prisonnier de ce livre. Pour deux raisons : dans ses 200 premières pages, ce volume reste braqué, d'une manière étouffante, sur l'emprisonnement d'Albertine. Ce n'est qu'une longue et vertigineuse description de la jalousie du narrateur, jalousie qui se résume en fait à des variations minimalistes sur le paradoxe suivant : plus le narrateur souffre de jalousie, plus il est amoureux d'Albertine. Cette idée est très vite très clairement énoncée. Ensuite, son incessante répétition est hypnotique, mais fastidieuse.
La seconde raison pour laquelle je me sens prisonnier de " À la recherche du temps perdu ", c'est que je le lis depuis le mois d'avril. Et je n'ose interrompre cette lecture, même temporairement, de peur d'une fois de plus l'abandonner. Je regarde les autres livres, ces livres qui ne sont pas, eux, " A recherche du temps perdu ", avec une sorte de nostalgie, d'envie, d'impression que l'herbe est plus verte chez le voisin. C'est très similaire au sentiment libidineux et nostalgique que décrit le narrateur de " À la recherche du temps perdu " quand il regarde à la volée les jeunes ouvrières depuis la fenêtre de sa voiture, alors qu'il est assis à côté d'Albertine. Et comme lui ressent de la jalousie envers Albertine, j'ai l'impression, moi, quand je regarde d'autres livres, de ressentir la jalousie du roman de Proust envers moi. Je sens son regard furieux et jaloux dans ma nuque. Pour lui, la lecture d'un autre roman serait aussi contre nature que les débauches saphiques d'Albertine le sont pour le jeune Marcel.
Alors, contraint et coupable, je me remets à lire " La prisonnière ".

J'ai oublié de manger pendant 48 heures. Ça m'est juste sorti de la tête. Résultat : j'ai maigri de 4 kg.
Je dois faire attention.

*18 octobre 2010*

Dans la Dernière Heure (qui est un peu le Courrier Diplomatique bruxellois), je suis tombé sur un entrefilet : *" une nouvelle génération de super héros ? "*. L'article mentionne des super héros, apparemment très jeunes, qui ont aidé les pompiers dans un incendie, à Neder-Over-Hembeek, et qui, après, ont pris aussitôt la poudre d'escampette. L'ASB affirme qu'ils ne sont pas enregistrés comme super héros officiels.

Bart De Wever n'en rate pas une. Avec sa note, il s'est mis tous les partis francophones à dos et tous les partis flamands en poche.
On se rapproche de plus en plus du plan B d'Elio Di Rupo : la division de la Belgique. Avec, peut-être, suivant cela, l'autonomie de la Catalogne, de l'Écosse, du Pays basque, de la Corse, etc. L'Europe va se transformer en myriade de petits états, devenir tout à fait provinciale, s'affaiblir et s'appauvrir.
Mais peut-être pas. Je me méfie des prévisions politiques, surtout des miennes.

*20 octobre 2010*

Voici les premiers jours froids, accompagnés par une lourde fatigue et une légère mélancolie dépressive, chez moi en tout cas, ainsi que, je le soupçonne, chez tous les Bruxellois.

La carrière de mon dernier film, " Maternelle " est terminée. Un échec. L'accueil du public resta très modeste et la presse fut, au mieux, mitigée ou condescendante.
Le film est peut-être très mauvais. En tout cas, j'y vois des défauts qui me semblent indéniables. Pendant la fabrication de ce film, j'ai dû le visionner plusieurs milliers de fois. J'en connais chaque raccord, chaque nuance et, donc, chaque défaut. Mais ces défauts-là, personne ne m'en a parlé, aucun critique n'en a fait mention.
Je sais aussi que l'échec public des films les salit, pour ses créateurs.
Ma mère aimait beaucoup " Maternelle ", elle qui pourtant est sans pitié avec moi, qui me dit froidement quand elle n'aime pas quelque chose que j'écris, qui s'est endormie à une des pièces et a passé toute une soirée de Noël à me reprocher le choix d'une comédienne dans un film. Donc, ce film doit bien avoir quelques qualités, ne fût-ce que pour les charmantes commerçantes mûres d'origine iranienne. J'espère qu'un jour le film sera redécouvert - en premier lieu par moi-même.

Je crée énormément de films, de pièces de théâtre, de romans. Et en règle générale, ce sont des insuccès. Parfois, des insuccès relatifs ; parfois des insuccès totaux, sans appel.
Parfois, tout de même, ce sont des succès, tout aussi relatifs. Très rarement, comme pour " Une liaison pornographique ", cela s'avère être un succès mondial. Mais, si l'on prend l'exemple du cinéma, j'ai travaillé sur une centaine de scénarios ; une petite vingtaine d'entre eux ont été filmés ; quatre de ces vingt ont été des succès. Donc, en règle générale, j'ai surtout essuyé des échecs. C'est pareil en théâtre, et bien pire en littérature, où je n'ai connu que quelques succès d'estime. J'ai donc dû m'habituer à l'échec, le gérer, l'absorber. Au point que j'ai réussi à l'accueillir avec une réaction distraite et engourdie, à la sortie des films, aux premières des pièces, aux publications de mes romans. J'en suis arrivé à ressentir la même distraction brumeuse et distraite pendant les succès et pendant les insuccès. Le précepte de Rudyard Kipling, " If you can meet with triumph and disaster / And treat those two imposters just the same ", n'est pas, d'après moi, le signe d'une âme élevée qui plane au-dessus des contingences médiocrité mesquinerie de notre bas monde, mais un réflexe d'autoprotection vital, en tout cas vital pour moi qui écris beaucoup de scénarios de films, de pièces et de livres.

Pour " Maternelle ", je n'ai pas pu mettre en action cette stratégie d'autoprotection. Toute la promotion, je l'avais faite avec Aylin, qui, elle, prenait l'échec du film violemment, de face, comme une insulte personnelle. Et rendue extrêmement sensible à elle par mon amour récemment réactivé pour elle, sa douleur et sa rage me contaminaient et me brûlaient. Je suis, pour une fois, content de ne pas habiter avec Aylin. Au jour le jour, Édouard Salama doit en chier des barres. Néanmoins, juste en la côtoyant pendant la promotion, alors qu'avec moi, pourtant, elle restait toujours ironiquement distante, j'ai déprimé et j'ai maigri de 7 kg. J'ai du me mettre à un régime draconien de bière artisanale, de côtes d'agneau, de gâteaux au riz et au sucre. Avec beaucoup de travail, j'ai repris 10 kg, dont j'avais bien besoin.

J'ai un autre motif de déprime : je me suis remis à l'écriture de " Les minutes ", cette pièce sur la déportation (sur*ma* vision, évidemment, de la déportation ; sur la façon dont la déportation me hante *moi*). Je me suis rendu compte que je n'écrivais, pour l'instant, que sur des sujets tristes, glauques, tragiques, dont voici la liste : l'euthanasie, la mort d'enfants, le malheur des gens, l'accompagnement aux mourants, la pédophilie, les camps de concentration. Heureusement, le film que je projette de tourner à présent est une comédie de science-fiction… Qui parle néanmoins du temps qui passe, des gens qui vieillissent et meurent…
Et pendant ce temps, Koen ne cesse de déblatérer sur BHV, sur BDW, sur la NVA, sur le SPA, moi qui aurait tant besoin d'une épaule thérapeutique contre laquelle me reposer !…

Ma proposition dans Tibia plus, elle aussi, un échec. Elle a même été effacée du forum, probablement automatiquement, faute de lecteurs. Heureusement, là, l'humiliation reste secrète. Personne ne vient me dire : " Et alors, comment elle a marché, ta proposition dans Tibia ? ", comme on vient me demander, sans cesse : " Et alors, comment il a marché, ton film ? "

J'ai lu un tout petit article, plutôt discret, dans le Soir, celui-là sur des enquêtes judiciaires sur l'ASB, à cause des " jeunes super héros non-affiliés ". Mais cela reste vague. Je tente de me persuader que cela n'a aucune importance, que je n'ai plus rien à fiche des zups.

Je suis un grand fan de " Sex and the city ". En particulier, les conversations de ces quatre femmes sont pour moi un merveilleux exemple de maïeutique à quatre. À partir d'un sujet a priori léger, ou trivial, elles dérivent insensiblement et immanquablement sur de grands thèmes politiques, moraux et philosophiques. Elles créent une réponse moderne au dialogue platonicien. Elles fabriquent de toutes pièces un système philosophique.
Dans un des premiers épisodes, trois d'entre elles sont à l'arrière d'un taxi et parlent de sodomie. Et la délicieuse Samantha lâche cette phrase tout aussi délicieuse : "*With the right man and the right lubriquent…* "
Cette maxime peut s'appliquer aussi à la politique. Là aussi, le lubrifiant est important, quand on négocie.
*Onze* Bart De Wever a présenté une note, où il estimait avoir résolu tous les problèmes qui, d'après lui, empêchaient que se déroule une négociation pour créer un gouvernement. Il qualifiait cette note d'équilibrée et affirmait y avoir fait des concessions énormes aux francophones, en trahissant presque les idées de la NVA. Les partis francophones refusèrent cette note en bloc, en moins de 24 heures.
Les partis francophones auraient pu la refuser avec beaucoup plus d'élégance, de gentillesse, de lubrifiant. Ils auraient même pu, en y mettant beaucoup de vaseline, faire d'abord mine de l'accepter, la louer pour ses qualités, pour ensuite la contester point par point.
Mais je crois que les francophones, et Elio Di Rupo en tête, en ont assez des provocations et des coups de force de Bart De Wever. Il a s'agit ici, d'une basse vengeance. En tout cas, Bart De Wever, lui qui pourtant a fait des ultimatums et des provocations inutiles, a claqué la porte au nez des négociateurs francophones, a frôlé plusieurs fois l'insulte, là, le pauvre, s'est senti vexé, rejeté et n'en a pas dormi de la nuit. Ce qui est une attitude de " bully ".
Ce terme anglais n'a pas, à ma connaissance, de correspondant clair en français. Un " bully ", c'est ce garçon, plus grand et plus fort que les autres de la classe, sans doute très perturbé par des conflits familiaux, qui nous brutalisait dans la cour de récréation quand nous étions enfants. Avec, en plus, très souvent, une tendance à se poser soi-même en pauvre victime quand on l'attaquait en retour ou qu'on le dénonçait.

Il y a trois jours, eut lieu un repas donné en l'honneur du " Sensei " Jiro Tanigushi, le génial mangaka auteur de " Quartier lointain ", cet ouvrage que j'ai eu le bonheur, la joie et la douleur d'adapter au cinéma, pour Sam Garbarski, avec l'aide de Jérôme Tonnerre. À ce repas, je me suis retrouvé face à un fringant jeune homme, le physique d'un jeune premier mal rasé, en fait professeur d'université et travaillant dans un poste assez élevé pour un ministre bruxellois. Je voudrais le nommer, et rendre à César ce que m'avait raconté César, mais je ne suis pas sûr qu'il avait le droit de s'exprimer ainsi, de façon si honnête et ouverte. Il était peut-être tenu à un devoir de réserve, et moi, peut-être, je n'ai pas le droit de rapporter ses propos en le nommant ; des propos qu'il faut prendre avec des pincettes, car le ministre pour lequel il travaille est un socialiste bon teint et le fringant jeune homme lui-même se positionnait en tant qu'épigone mou de la gauche molle. Malgré cela, c'était surtout un formidable technicien de la politique, à la fois assez à l'intérieur et assez à l'extérieur du jeu politique pour pouvoir l'analyser avec intelligence et brio.
Entre autres choses, il m'expliqua comment la parité des Flamands et francophones crée des ministres flamands qui n'ont presque pas d'électeurs, qui n'ont donc pas à rendre compte à une base électorale, qui dès lors forment une petite parcelle de dictature dans notre organisation très démocratique bruxelloise, une dictature qui peut très bien être éclairée, mais qui peut tout aussi ne pas l'être. À un moment, il me dit, l'air un peu rêveur, comme s'il le constatait cela, là, devant moi, et que cette constatation était pour lui une révélation - me dit qu'un des moteurs de la politique, c'est l'humiliation. Les juifs ont été humiliés pendant la guerre ; les Palestiniens ont été humiliés par les Israéliens ; les Flamands ont été humiliés par les francophones, qui sont à présent humiliés par les Flamands. Bart De Wever a humilié Elio Di Rupo et le Palais, qui maintenant l'humilient en retour.

Pour l'instant ont lieu de longues et pénibles grèves en France, pour empêcher que les retraites y passent de 60 à 62 ans. C'est une mesure dure, impopulaire, que Sarkozy doit prendre, n'a pas le choix que de prendre, sans " céder à la pression de la rue ". Ça lui coûtera peut-être sa réélection.
Je comprends bien la colère et l'angoisse de tous ces gens qui enragent de travailler deux ans de plus. Mais que proposent-ils à la place ? Et ce n'est pas une figure de style : je me demande, sincèrement, quelle idée géniale quelqu'un pourrait bien avoir pour renflouer ou remplacer les caisses de retraite. Ces caisses poussées à la banqueroute par la soixantaine des baby-boomers, par le vieillissement général de la population, par la réduction du nombre de travailleurs actifs. Je ne suis pas un économiste, mais je crois que les mesures de Sarkozy ne sont qu'un toute petit emplâtre sur une jambe de bois. Le travail des actifs va être de plus en plus taxé par les retraites des plus âgées, jusqu'à ce que les premiers finissent par refuser de payer pour les seconds.
Aurais-je une retraite ? Ou plutôt, si j'avais été un salarié, aurais-je eu une retraite ? Car je suis indépendant. J'ai toujours été.

*27 octobre 2010*

Dans " La prisonnière ", j'en suis arrivé à l'explication de " la petite phrase de Vinteuil ", où Proust compare cette phrase musicale avec les trois micros-événements qui parsèment le livre : l'hyper célèbre madeleine trempée dans le thé ; les trois clochers près de Combray ; les étranges trois arbres des environs de Balbec - c'est-à-dire les compare avec ces instants fugaces, ces " flashs ", qui nous ravagent d'une émotion soudaine, et dont l'explication reste juste à l'orée de notre conscience, le plus souvent inatteignable, mais ces images, ces instants, ces impressions qui mettent en branle tout notre être et nous coupent le souffle par une émotion ravageuse. Proust établit une théorie où il énonce que la caractéristique d'une oeuvre de génie, c'est d'exprimer de tels instants, des moments nouveaux, inouïs, jamais vus, jamais encore exprimés avant que l'auteur ne les ait pointés, mais que certaines personnes dans le public identifient avec émotion, comme justement cette fameuse petite phrase musicale de Vinteuil émeut Swann et, des années plus tard, en écho, le narrateur.
C'est comme si la fonction des artistes de génie, c'est juste de révéler ces moments, images, impressions, au public (à un certain public sensible à ce genre de choses), de les leur faire redécouvrir, car le public les connaît déjà, mais n'a pas conscience de les connaître avant que l'artiste de génie les ramène à la conscience dans leurs oeuvres, les dévoile pour eux.
Cette théorie a quitté les pages de " À la recherche du temps perdu " et a essaimé dans tout le milieu culturel, pour le meilleur et pour le pire ; le meilleur : l'éradication de la théorie de l'oeuvre comme expression de la vie de l'auteur, le terrassement des idées de Sainte-Beuve par Proust, mais aussi le combat, toujours d'actualité, comme l'art vu à travers le prisme idéologique, toutes ces idioties d' " Art engagé ", d'" Art témoin " ; le pire : les oeuvres d'art réduites à ces moments, ces images, ces instants, ces impressions, ces caractéristiques nouvelles et personnelles que découvre l'artiste, réduites à cela non seulement par les critiques et le public, mais par les artistes eux-mêmes, qui les cherchent désespérément, en négligeant tout le reste de l'oeuvre, en ne produisant dans l'oeuvre que cela, et produisent en fait des gimmicks. C'est surtout vrai des moins intéressants artistes plasticiens actuels.
Signalons cette vertigineuse mise en abyme : une des marques personnelles et nouvelles de Proust, celle qui en tout cas a le plus marqué les lecteurs et la littérature, est justement de pointer ces marques personnelles et nouvelles.

Encore un article sur les jeunes super héros, cette fois-ci déniché par hasard sur une " Central d'information en ligne ", un article très court, et retiré deux heures après avoir était publié (retiré par qui ?…) Cet article racontait que plusieurs jeunes zups non-affiliés à l'ASB avaient passé à tabac un jeune maghrébin qu'ils soupçonnaient de trafic de drogue.
Cela sent très mauvais, toute cette histoire !…

Monsieur G., l'exorciste, m'a téléphoné, il y a deux jours. Eut lieu la conversation absurde suivante :
- Voilà, dit-il après s'être présenté. C'est fini. Vos fantômes. À partir d'aujourd'hui, ils ne hanteront plus votre appartement.
- Comment pouvez-vous en être sûr ?
- Je ne peux évidemment pas vous répondre : secret professionnel.
- Et s'ils reviennent ?
- Ils ne reviendront plus, je vous l'assure. Plus dans votre appartement en tout cas. L'un ou l'autre d'entre eux peut réapparaître, à un certain moment, pour vous aider. Mais ce sera sporadique, et ces fantômes-là, vous serez vraiment le seul à les voir.
J'étais très dubitatif en raccrochant. Mais en fait, il avait raison : mon appartement resta vide à partir de sept heures du soir. Plus aucun fantôme. Aussitôt, je fus saisi par une impression d'écrasante solitude. Heureusement, j'ai toujours mes fidèles acouphènes, qui m'accompagnent partout où je vais.

J'arrive aux dernières pages, enfin, de " La prisonnière ", qui me plongent maintenant dans une tristesse mélancolique, surtout envers Albertine, qui est le bourreau du narrateur, mais que l'on devine, en creux, tellement blessée, tellement à la recherche d'affection, d'amour, qu'elle est prête à le chercher chez les deux sexes, frénétiquement, qu'elle est prête à faire de l'oeil à une boulangère idiote qui l'ignore totalement, et qu'elle se laisse docilement enfermée par le narrateur dans son appartement pendant plusieurs mois. Ce déficit d'affection, on peut l'imputer, en simplifiant fort le personnage comme on le fait toujours quand on se risque à une explication psychologique - l'imputer à son enfance orpheline élevée par une tante peu aimante.
Dans ma vingtaine, j'aurais sans doute juste pris Albertine pour une folle du cul hystérique. Maintenant, à mon âge, et avec mon expérience, je ne peux m'empêcher de ressentir de la pitié envers elle, ainsi qu'envers le narrateur, de la pitié pour ce couple trop jeune et englué dans leurs contradictions enchevêtrées, ce couple qui s'aime et se déteste pour de mauvaises raisons et qui, bientôt, je le devine, vont se détruire l'un l'autre irrémédiablement.

*1er novembre 2010*

Après l'école, mercredi, et avant son cours de karaté, nous sommes allés manger une glace, Suzanne et moi, au Capoue du piétonnier de la chaussée d'Ixelles, près de la place Jourdan. Après une conversation archéologique sur les dessins animés de ma propre enfance, elle se mit à me décrire ses relations avec Marie :
- Elle ne me parle plus, Marie, me fit Suzanne en haussant les épaules d'un ton boudeur qui fronçait ses sourcils fins et délicats.
- Elle est méchante avec toi ?
- Non, elle est juste pas là.
- Comment, pas là ?
- Elle n'est jamais là. Elle a autre chose à faire.
Elle se concentra pendant quelques bouchées sur sa glace chocolat blanc - vanille, puis se mit à parler de deux de ses camarades de classe, de fille qui se prénommait l'une Stella, l'autre Luna.

Souvent, dans des moments où mon attention ne doit pas se focaliser sur une tâche précise, par exemple quand je marche, je conduis ou je m'endors, je me surprends à dériver, sans même m'en rendre compte, dans de longues rêveries où j'élabore des stratégies complexes pour récupérer Aylin. Je m'imagine lui disant telle ou telle chose, accomplissant telle ou telle action, et après un enchevêtrement extrêmement compliqué de paroles et d'actions, cela se termine toujours de la même façon : Aylin me retombe dans les bras, follement amoureuse. Je sais bien à quel point ces stratégies sont illusoires, à quel point, dans les affaires de coeur, la planification des événements ne peut être d'aucune utilité, car dès la première étape de cette planification, même si cette étape commence par une action que l'on accomplit soi-même et que l'on peut donc plus ou moins prévoir, à cette action répondra à une réaction de l'autre personne, réaction que, elle, on ne pourra pas prévoir, même si l'on connaît très bien cette autre personne, comme je connais Aylin, ayant vécu 14 ans avec elle, mais justement, je la connais au point de savoir que ses réactions sont justement impossibles à prévoir. Je sais qu'elle peut bifurquer dans une réaction pour moi toujours surprenante, rire aux éclats à une de mes critiques les plus acerbes ou péter un câble à cause d'une remarque je croyais anodine. Parfois, pour bien brouiller les pistes, elle va jusqu'à réagir exactement comme je le présageais.

L'inefficace et hésitant Barak Obama va, enfin, prendre la dérouillée électorale qu'il mérite, même si c'est évidemment catastrophique que cela se traduise par une montée en puissance du Tea Party, cette bande de décérébrés bigots. J'aurais préféré des républicains à la Reagan, à la Shwartznegger (deux anciens mauvais comédiens, mais bons gouverneur de Californie), à la MacCain - même si ce dernier a levé le lièvre du Tea Party, en donnant une visibilité à la crétine Sarah Palin.

*10 novembre 2010*

Je voulais parler de "Albertine disparue", de l'apparition du soupçon pédophiliques dans ses premières pages, mais je dois relater un événement pour moi plus immédiatement crucial, toute une aventure, qui m'est arrivée hier.
Cela avait commencé le matin, le samedi. Comme vous le savez peut-être, les nouvelles concernant les jeunes super héros ont quitté les entrefilets dans les journaux et sont parvenues aux nouvelles radio bruxelloises : la police avait tenté d'arrêter plusieurs de ces jeunes zups qui, semble-t-il, avaient dérapé à plusieurs reprises. En entendant cela, je secouai juste la tête plusieurs fois, allant même, sans doute, jusqu'à hausser les épaules et à lâcher un " Évidemment, ça allait finir en eau de boudin, toute cette histoire !… " J'étais sur le point d'oublier toute l'affaire, en faisant pivoter mon attention vers la nouvelle suivante, une grève à la société de transport de fonds Brink's qui asséchait les distributeurs de billets, quand je reçus un coup de téléphone paniqué d'Aylin :
- Elle a disparu !
- Qui a disparu ?
- Marie ! Elle n'est pas rentrée, hier soir !
- Calme-toi. Où était-elle, hier soir ?
- Je ne sais pas !
- Comment, tu ne sais pas ?
(Ce n'est pas que je lui reprochais de ne pas savoir où se trouvait notre fille, c'est juste que cela me semblait très improbable qu'Aylin ignore l'endroit où une de ses filles se trouvait, quasi impossible qu'elle ne l'aie pas houspillée jusqu'à ce que Marie lui en fournisse l'adresse, le numéro de téléphone et une heure précise de retour.)
- Quand je suis rentrée hier soir, elle m'a juste laissé un message, par l'intermédiaire de Suzanne. Marie disait qu'elle était sortie, chez des amis !
- Tu as appelé ses amis, j'imagine ?
- Évidemment ! *Tous* ses amis ! Et je n'ai pas dormi !
Je tentais de calmer Aylin, de la raisonner, de l'empêcher de se ravager pas ses sentiments violents, mais, à la faveur d'un adjectif que je croyais immanquablement ironique qu'elle prît au premier degré, la conversation devint une dispute enragée. Elle finit par me hurler que " Tout était de la faute ! " et me raccrocha au nez.
C'est alors, seulement, que je compris. Aylin avait froidement raison. En effet, tout était de ma faute.

Je téléphonai, avec angoisse et sans beaucoup d'espoir, au numéro d'urgence de l'ASB. La voix aiguë d'une opératrice guillerette me demanda aussitôt mon numéro de matricule. Je fus sur le point d'expliquer que je ne faisais plus partie de l'ASB, que je n'étais plus un super héros, que c'était une urgence, etc. J'eus peur que l'opératrice, alors, simplement, me raccroche au nez. Je lui donnai donc mon matricule, cette suite de 47 nombres qui m'avait pris sept mois à retenir par coeur. Je m'attendais qu'elle me dise que ce matricule n'existait pas, ou qu'il avait été rayé des archives de l'ASB, et qu'elle m'interdise dorénavant d'appeler à ce numéro, en me menaçant même de poursuites judiciaires, mais, à mon grand étonnement, l'opératrice me répondit avec une joie sautillante qui donnait à ses phrases un rythme de comptines enfantines :
- Le Secrétaire de l'ASB va bientôt sonner chez vous, Captain Europa.
Après avoir raccroché, je restais étonné : elle m'avait appelé Captain Europa, mon nom de zup, alors que j'avais quitté l'ASB et que normalement, même moi-même, je n'avais plus le droit de l'utiliser, ce nom ! Mais surtout, de plus, elle avait affirmé que le Secrétaire allait *sonner* chez moi !…

Dix minutes plus tard, en effet, on sonna. Je descendis les escaliers quatre à quatre. Devant l'immeuble, en double file, attendait une vieille Toyota Corolla Tundra grise métallisée, avec le moteur qui tournait. Je m'assis sur le siège du passager. Et en effet, c'était bel et bien le Secrétaire qui se tenait derrière le volant, un Secrétaire décharné, pâle avec des reflets verdâtres, les lèvres sèches et coûteuses, les yeux humides, mais quand même, un Secrétaire qui semblait se porter beaucoup mieux que dans la pièce capitonnée où je l'avais rencontré la dernière fois. Il avait l'air tout heureux d'être en meilleure santé et de conduire une voiture japonaise. Avec un éclat de rire de gamin, il démarra en trombe.
- Mets ton costume, Captain Europa !
- Je suis sorti de l'ASB ! J'ai démissionné !
- Ta démission a été refusée hier soir.
- Par qui ?
Il me fit un grand sourire qui dévoilait des dents jaunâtres et déchaussées dans plusieurs directions :
- Par moi.
- Je croyais que mon costume avait été incinéré !
- J'ai aussi empêché cela. Je sentais que je devais te garder sous le boisseau. Rien de rationnel, juste une intuition.
Il ricana, toussa, ricana de nouveau.
J'enfilai avec difficulté mon costume. Mettre un costume de zup en nanolaine polyoctogonale feutrée, c'est jamais très évident, mais c'est encore plus difficile dans l'habitacle d'une petite voiture japonaise. Tout en m'habillant, je demandais au Secrétaire, en prenant un air le plus dégagé possible :
- Et sinon ? Vous ? La santé ?
- Comme tu vois. Beaucoup mieux. La semaine dernière, les médecins ont finalement trouvé le produit qui me guérit, et me fortifie, ne fut-ce qu'un peu.
- Et c'est quoi ?
- Le gingembre.
Je fus tellement étonné par sa réponse que je ne lui demandai pas plus de précisions.
- Depuis quand tu sais que ta fille est une jeune zup ? demanda-t-il.
- Je viens de m'en rendre compte. Qu'est-ce qui se passe exactement ?
- Certains des jeunes zups ont passé un type à tabac, parce qu'ils l'ont pris pour un dealer. Les policiers ont réussi à arrêter l'un d'entre eux. Ses petits camarades ont pris alors possession d'un local du Palais de Justice, en signe de protestation. Ça pourrait tourner au vinaigre.

Devant le Palais de Justice, nous fûmes déviés par un barrage de police. Tout un dispositif policier s'était mis en branle, autour du vénérable et écrasant bâtiment. Le Secrétaire se gara un peu plus loin, au début des Marolles, devant une entrée de parking. Il se tourna vers moi.
- On va le jouer undercover. Enfin, *toi* tu vas le jouer undercover.
- J'y vais tout seul ? Sans renfort ?
- Moi, je dois encore trouver une place pour ma voiture. De toute façon, ça ne sert à rien de rameuter tous nos copains zups. On doit rester discret, dans cette affaire… Et bon, tu es Captain Europa ! Tu te débrouilleras très bien tout seul !

Comment je suis rentré dans le Palais de Justice, comment j'ai échappé à la vigilance des policiers embusqués un peu partout, comment, aussi, je me suis perdu dans le labyrinthe des couloirs et des salles, pour finalement trouver la pièce où étaient embusqués les jeunes zups, tout cela, je suis obligé de le passer sous silence, pour des raisons de sécurité et des raisons légales. Après huit minutes et demi, je me retrouvais dans une salle très étroite, mais très haute, qui servait d'habitude d'espace de rangement provisoire pour des dossiers de procès en cours. J'étais entouré par six très jeunes super héros très menaçants, avec les costumes les plus bricolés et bariolés que je n'avais jamais vus jusqu'ici - et pourtant, le kitsch a toujours fait des ravages chez les super héros ! Une septième zup, une fille, se tenait un peu en retrait. Derrière un loup bleu clair, elle me regardait avec un air qui me semblait fâché, ou éploré, ou craintif. Malgré le costume, je sus immédiatement que cette jeune adolescente, c'était Marie, ma fille. J'aurais voulu me précipiter sur elle, la prendre dans mes bras, la rassurer, lui dire " Ne t'inquiète pas, papa est là ". Mais je ne pouvais pas quitter ces collègues des yeux, ces jeunes zups menaçants et multicolores. Il fallait d'abord que je m'occupe d'eux.
Je leur fis mon plus grand sourire :
- Bonjour les amis ! Je m'appelle Captain Europa !
Je me rendis aussitôt compte que non seulement ce que je venais de dire était condescendant, mais qu'en plus je l'avais dit avec un ton de chef scout, de G.O. hyper enthousiaste.
- On sait qui tu es, aboya avec mépris un des jeunes zups, un grand gringalet habillé dans une sorte de pyjama en pilou orange vif et avec des lunettes de ski.
- Comment tu es entré ici ? demanda rageusement une très jeune et très petite adolescente vert pomme.
- Je vous demanderais de me vouvoyer, et j'en ferai de même avec vous. On n'a pas élevé les cochons ensemble.
- Ta gueule ! hurla un colosse au costume en cuir mauve.
Je fis comme si je ne l'avais pas entendu et demandai :
- Quelles sont vos revendications ?
- Ces porcs de flics ont arrêté Nation Pride ! continua le colosse mauve. On exige sa libération immédiate !
" Nation Pride " ? Un zup appelé " Nation Pride " ? Décidément, il n'y avait pas que Bart De Wever qui flirtait avec le fascisme !…
- Nation Pride, c'est celui qui a torturé un soi-disant trafiquant, c'est ça ?
- Pas torturé ! Questionné ! Et pas un soi-disant trafiquant ! Ce sale macaque vendait de l'herbe à l'entrée du lycée !
- Oui, enfin, il ressemblait à celui qui… voulut corriger la fille vert pomme ; mais le colosse mauve la coupa :
- Ils se ressemblent tous, ces macaques !
J'étais furieux. Je me retournai vers ma fille et la regardai fixement dans les yeux. Elle fit encore un petit pas en arrière :
- Je ne savais pas, bredouilla-t-elle. Ils m'ont entraînée…
- Tu as aussi " questionné " ce " macaque " ?
Elle fit non de la tête. Ma fureur ne cessait de croire. Je me tournai vers les autres :
- Qui, ici, a participé à ce " questionnement " ?
Le colosse en cuir mauve fit un pas vers moi :
- Moi. Juste moi et Nation Pride. On l'a fait à deux, comme des pros. Parce que nous, on a les couilles, pour agir. Ça te dérange, vieux schnock ?
Le racisme, la violence, le pervertissement de l'idéal des super héros, la connerie adolescente et les costumes approximatifs et exagérément bariolés, tout cela ne m'avait pas sorti de mes gonds. Par contre, en entendant l'insulte " vieux schnock ", je me précipitai sur cet imbécile mauve. Mais cette nouvelle génération de zups avait, évidemment, ses propres super pouvoirs : avant que mes poings puissent atteindre le colosse mauve, un courant électrique sortit de ses mains à lui, me projetant en arrière. Avant de m'évanouir, j'entendis ma fille hurler : " Ne touche pas à mon père ! "
Suivit alors une bagarre générale confuse et brouillonne, où s'affrontèrent ceux qui se rangeaient du côté de l'idiot en cuir mauve (un garçon et une fille) et ceux qui suivirent ma fille (les trois autres). Leur bagarre fut rendue plus complexe par l'assaut que fit, à ce moment-là, les forces d'intervention de la police, avec fumigènes, casques et matraques.
Après quelques minutes, je me réveillais. Marie se tenait devant moi, me protégeant de son corps. Je me levais d'un bond. Je lui pris le poignet :
- Fichons le camp d'ici !
- Comment ?
- Suis-moi !

Plus tard, dans la voiture du Secrétaire qui nous ramenait jusqu'à la maison d'Aylin, je me rendis compte que j'avais imaginé que Marie allait me tomber dans les bras pour s'excuser, et que je la consolerais en lui tapotant sur l'épaule droite. Évidemment, j'en fus pour mes frais : je me fis engueuler sans répit par ma fille, sur un ton tellement rageur que ni moi, ni le Secrétaire de l'ASB, nous ne parvenions à placer un mot.
Chez Aylin, Marie alla directement s'enfermer dans sa chambre après avoir monté les escaliers en tapant tellement fort sur chacune des marches que toute la maison résonnait. Aylin courut à sa suite. Elle se mit à l'engueuler derrière la porte fermée.
Moi, je restais dans le couloir d'entrée, un peu en carafe. Édouard Salama se tenait devant moi, tout aussi en carafe que moi, avec un très étrange sourire crispé. Il finit par me demander si je ne voulais pas manger quelque chose ? J'avais, en effet, un petit creux : je le suivis dans la cuisine où j'avalai un camembert complet, un demi-brie, deux baguettes, un demi-pain demi-gris, sept petits pots de yaourt, deux plaques de chocolat, une vingtaine de tranches de jambon, une dizaine de tranches de salamis à l'ail, et je terminai les restes d'un spaghetti bolognaise de la veille, petit casse-croûte que je fis passer avec deux litres de coca, un litre d'un petit vin hongrois et trois verres de pinot de Charente. Édouard Salama me regardait avec des yeux exorbités. Finalement, il osa me demander : " Vous ne grossissez vraiment jamais ? " J'allais lui expliquer en détail tous mes problèmes de sous-poids, quand Suzanne entra dans la cuisine et se dirigea vers le réfrigérateur pour y prendre un actimel. Ensuite, toujours silencieuse et mystérieuse, d'un pas léger, presque fantomatique, elle s'approcha de moi, me fit la bise, m'indiqua, d'un geste de la tête, l'étage où Aylin et Marie continuaient à s'engueuler de part et d'autre de la porte fermée, leva les yeux au ciel et sortit en buvant des lampées du petit pot en plastique oblong.
Comme j'avais rassasié une partie de ma faim et comme l'engueulade entre mon ex-femme et ma fille ne semblait ni s'arrêter, ni même décroître d'intensité, et qu'en plus le Secrétaire m'attendait toujours en double file dans sa Toyota Toundra grise de 1993, je pris congé d'Édouard Salama. Il me serra la main de ses deux petites poignes moites, pencha la tête sur le côté pour prendre un air tragique et déclama avec l'air pénétré d'un tragédien de la Comédie-Française : " Merci beaucoup pour tout ce que vous avez fait, pour Marie ! "

Dans la Toyota que le Secrétaire conduisait avec des à-coups brusques et en restant beaucoup trop longtemps en première, je me rendis compte que, évidemment, je n'attendais pas de remerciements de cet Édouard Salama, mais d'Aylin. J'avais imaginé qu'elle me tomberait dans les bras, qu'elle pleurerait en me répétant : " Merci, merci ", puis qu'elle m'embrasserait fougueusement sur les lèvres et me ferait sauvagement l'amour. Mouais.
À ma place, ici, Proust partirait dans une de ces longues digressions qui me fascinent, mais qui, aussi, à la longue, commencent à m'énerver, une digression sur la différence entre ce que l'on imagine a priori et ce que vous offre ensuite la réalité, différence tant dans les réactions d'Aylin quand Marie était rentrée chez elle que de celles de Marie, plus tôt, dans la voiture du Secrétaire. Proust remplirait une vingtaine de pages d'une dissertation à la complexité labyrinthique, toute une dissection des sentiments en lamelles les plus fines possible. Avouons-le : certains jours, Proust m'emmerde, pas seulement parce qu'il se perd dans ces digressions, mais aussi parce qu'il me pousse à le faire moi-même, quand j'écris, et aussi, dans la vie de tous les jours. Il accroît mon hypersensibilité et ma tendance à tout suranalysé alors que je fais des efforts constants pour engourdir la première de ces tendances et pour éviter la seconde. Marcel Proust n'a pas une bonne influence sur moi.
Je me tournai vers le Secrétaire et lui demandai ce qui allait se passer, avec ces jeunes super héros ?
- Les deux qui ont torturé ce pauvre étudiant en droit qu'ils ont pris pour un dealer, ils seront mis en détention juvénile. Les autres, nous allons tenter de les incorporer dans l'ASB.
- Je ne crois pas qu'être juste de garde, pendant la nuit, ça va les satisfaire.
- Cela ne satisfait aucun zup. Mais c'est la vie. D'ailleurs, vous allez devoir vous y remettre.
Et il me fit un grand sourire hideux.

*24 novembre 2010*

J'écris ces lignes à Saint-Pétersbourg. Je suis très conscient à quel point cette première phrase peut donner de moi une impression de bourlingueur littéraire, surtout après avoir raconté, dans ce journal, mes voyages en Espagne, en Turquie et en Pologne. Mais rien n'est plus faux. Je le répète : je suis un piètre touriste, un voyageur maladroit, un angoissé de l'avion, de l'aéroport, du dépaysement. J'ai sans doute trop voyagé quand j'étais enfant. Je suis devenu exagérément casanier.
Mais j'ai accepté néanmoins une invitation d'une chaire de littérature belge de la Communauté Française Wallonie Bruxelles (je ne lasserais jamais de répéter cette appellation pléthorique et surréaliste) à Saint-Pétersbourg, car j'étais très curieux, une curiosité un peu malsaine et voyeuriste, de voir à quoi ça ressemble, de nos jours, la Russie.
D'autres vous la décriront, dans des livres de voyage, dans des guides ou des articles, bien mieux que moi. Je ne vais donc pas vous ennuyer avec mes impressions, sur trois jours et sept rues. Sachez qu'il neige, qu'il fait en dessous que zéro, mais qu'heureusement j'ai mon système d'autochauffage alterné de zup, et que donc le vent ne parvient qu'à un peu refroidir mes joues et mes cuisses.
Avant de partir en Russie, j'avais rencontré Aylin, pour la rassurer un peu sur Marie, qui vient d'être incorporée, à son corps défendant, dans l'ASB. Quand je lui dis que je ne pourrais pas amener Suzanne au karaté, le mercredi suivant, parce que j'allais à Saint-Pétersbourg, elle s'exclama qu'il fallait absolument que j'aille y voir l'Hermitage ! Je tentais de biaiser, d'arguer que je n'en avais pas le temps, que je n'étais pas un grand amateur de musée ; elle s'énerva et me fit jurer que je visiterai ce musée.
Il y a quelques mois, j'aurais juré et ensuite j'aurais évité d'y aller, en utilisant comme très vague justification quelques contretemps foireux, une fermeture pour travaux, n'importe quel argument peu convaincant, ce qui aurait causé chez Aylin un énervement accompagné d'un haussement d'épaules très méprisant. Là, je ne veux pas qu'Aylin puisse me témoigner du mépris. Le mépris se marie difficilement avec le sentiment amoureux.
J'ai donc visité le Musée de l'Hermitage.
De nouveau, des gens plus compétents et plus courageux que moi pourraient vous décrire ce musée bien mieux. Tout ce que je peux dire, c'est qu'à un moment j'ai éprouvé du vertige devant l'accumulation de chefs-d'oeuvre, pas seulement ceux, très connus, des peintres français du XXe siècle, mais aussi, par exemple, un exemple parmi beaucoup d'autres, l'artisanat de civilisations d'Asie centrale dont je n'avais, jusque-là, jamais même entendu le nom. Si j'ai beaucoup de courage, un jour, j'y retournerai, dans ce musée, pour apprécier plus longuement certaines pièces, par exemple une statue de Rodin, " Le Poète et sa Muse ", qui ne semble pas sculptée mais avoir émergé du néant sous les doigts délicats d'un démiurge, ou l'un des portraits anglais romantiques, pour moi tout à fait inconnus. Je n'ai pas une grande culture picturale, malheureusement, pas aussi étendue et précise que je le voudrais. Je serais tenté de résumer cela par un beau mot, en disant que je confonds Manet et Monet. En l'occurrence, ce n'est même pas vrai, mais vous voyez ce que je veux dire.
Parmi ce fatras enchevêtré de chefs-d'oeuvre, je fus bouleversé par une chose, moins d'ailleurs par cette chose elle-même que par la façon dont elle résonnait en moi : les toiles de Picasso, provenant de plusieurs de ses époques. Comme la plupart de mes contemporains, je serais tenté de dire que ce n'est pas mon peintre préféré, bla-bla-bla. Ce qui n'est pas vrai et ne peut pas être vrai : c'est un des peintres avec lesquels j'ai grandi, un des peintres grâce auxquels j'ai appris, déjà en école maternelle, ce que c'est, la peinture. À l'Hermitage, il y avait une grosse dizaine de ces toiles et quelques céramiques. J'étais particulièrement touché par sa capacité à plusieurs fois se remettre en question, à se renouveler et à se réinventer complètement. Plusieurs fois dans sa vie, Picasso avait déployé tous ses efforts pour acquérir une maestria, puis déployé tous ses efforts pour perdre cette maestria et retrouver quelque chose d'autre, quelque chose de brut, voire même de maladroit. Comme s'il voulait retrouver quelque chose des dessins d'enfants, mais un trait d'enfants nourri et habité par une longue carrière de peintre.
Cette volonté de renouvellement, de table rase, m'émeut et me trouble. J'ai l'impression que je devrais aussi appliquer cela à moi-même. Je tente, toujours, de me renouveler, de fabriquer autre chose, mais je n'y parviens pas souvent. En roman, en tout cas, j'ai souvent l'impression d'avoir tenté de faire chaque fois des romans différents et d'avoir, chaque fois, immanquablement, abouti à des remakes déguisés de mon premier livre, de mon roman originel, " De cendres et de fumée ".
Il faudrait écrire autre chose. Partir sur d'autres bases, avoir d'autres buts. Tout comme Pessoa, inventer un autre écrivain.
Évidemment, c'est sans doute un vœu pieux. Je reste désespérément enfermé en moi.

*3 décembre 2010*

J'ai de plus en plus de réticences à écrire dans ce journal. Je le sens qui se termine, qui arrive à son but. J'ai entamé le dernier tome de " À la recherche du temps perdu ", " Le temps retrouvé ". J'ai l'impression que ce journal ne survivra pas à la fin du roman de Proust.

J'en suis aux descriptions hallucinées du bordel homosexuel de Jupien, cette partie presque naturaliste, où Proust raccourcissait ses phrases et où il était descriptif comme l'aurait été Zola. Je n'ai rien à dire sur cette partie, rien qui ne me semble original, sinon que de signaler mon plaisir de lecteur.

J'ai fait une garde avec Marie - ou plutôt, avec Micro-Meta, son nom de zup - ainsi qu'avec Snow Torpédo. Je fais office de parrain de Micro-Meta, pour cette première garde, sur le toit d'un immeuble dans le centre de Boitsfort, heureusement peu exposé au vent. J'avais cru qu'être zup avec ma fille allait me rapprocher d'elle. Au contraire : depuis mon sauvetage du Palais de Justice, elle me boude de plus en plus et me parle de moins en moins. Là, sur ce toit d'un bâtiment en briques jaunes, une des laideurs bruxelloises typiques des années 50, elle resta à trembler de froid dans un coin du toit, les bras croisés, la bouche crispée, sans prononcer un mot, ni à moi, ni à Snow Torpédo. Je tentais donc de lier conversation avec Snow Torpédo et lui demandai, comme en passant :
- Et sinon, Bruxelles-parano ? Ça se passe comment ?
- Vous y croyez encore, à ce truc ? C'était un jeu ! Tout le monde sait ça !
J'étais tellement abasourdi par son aplomb calme que je le laissais dévier dans un monologue sur la Coupe du monde de football, que, d'après lui, la Belgique et la Hollande méritaient d'organiser et que, toujours d'après lui, d'après lui, la Russie et le Qatar avaient acheté en offrant des diamants et des prostituées aux membres du CIO.

Hier soir, un événement intéressant, inattendu : Édouard Salama est tombé sur moi, à mon stamkafé, le Tea for two. Ignorant complètement le fait que j'étais en train de travailler, alors que, pourtant, j'avais mon stylo en main et un scénario éparpillé sur ma table, il s'assit et se mit à bavarder, d'abord du climat, de la neige si tôt dans la saison, puis en arriva à une diatribe enflammée et passionnée sur Johan Vanden Lanotte. Ce n'était qu'un prétexte : après avoir encore dévié sur les indéniables qualités politiques du roi Albert II, il me parla d'Aylin.
Le peu d'estime que j'avais encore pour ce nabot poilu s'évapora. Quel sombre idiot va parler de sa petite amie avec l'ex de cette petite amie ? Là, en l'occurrence, à l'ex-mari de cette petite amie ? Que croyait-il ? Que j'allais l'aider ? Lui expliquer, comme il le désirait, pourquoi Aylin entrait si vite et si facilement dans des rages folles ? Pourquoi pouvait-elle être à la fois si douce et si dure ? Si accommodante et si colérique ? Croyait-il vraiment que j'allais lui révéler le Grand Secret d'Aylin ? À lui ? (Un Grand Secret qu'évidemment je ne connais pas moi-même !)
Si je n'avais éprouvé aucun sentiment a Aylin, je me serais contenté de rester très vague, de lâcher quelques anecdotes inoffensives, de prendre une mine pleine de commisération, en ajoutant, après chacune de ses plaintes, des " Hé oui, hé oui !… " qui me feraient hocher régulièrement la tête. Mais là, j'étais de nouveau amoureux d'elle. Pour moi, cet Édouard Salama était l'homme à l'abattre.
Je l'abattis donc.
Je lui donnai juste un conseil : je lui dis qu'il devait parfois rappeler à Aylin qu'elle était une menteuse. Il ne fallait pas hésiter à lui signaler qu'elle ne pouvait s'empêcher de mentir, de déformer les faits. C'était un de ses plus gros défauts, et elle en était très consciente, mais elle avait tendance à l'oublier. Si on le lui rappelait, elle rectifiait aussitôt son comportement, et vous remerciait même de lui avoir remémoré ce défaut qui pouvait avoir des conséquences désastreuses dans ses relations avec autrui.
Édouard Salama resta un moment à réfléchir en crispant sa grosse bouche purpurine d'une façon qui ne semblait particulièrement dégoûtante. Je crus un moment qui n'allait pas mordre à l'hameçon. Il sourit soudain, me serra la main, me remercia chaleureusement.
" De rien " lui répondis-je.

*7 décembre 2010*

Je suis en Pologne, pour assister à la lecture de " Le village oublié d'au-delà des montagnes ". Et j'ai été béni par cette joie extrême de l'auteur dramatique : une très bonne mise en scène ! Une mise en scène exaltante, même.
À la gauche du plateau, les comédiens étaient assis en une rangée et lisaient le texte. Ils assumaient pleinement le statut de la lecture. Au-dessus d'eux, un écran qui indiquait le numéro de la scène et le nom des personnages qui étaient joués. Cette pièce est tout de même très compliquée, tant par le nombre de péripéties que de personnages ; ce dispositif la rendait limpide.
À la droite du plateau, sur un grand écran étaient projetés en vidéo de gros plans de l'événement qui se déroulait au fond du plateau, sur une grande table : quatre jeunes sculpteurs habillés de noir y improvisaient une construction faite de morceaux de sucres, de petits clous, de bandes de tapes, etc. Cette sculpture était sans cesse en mouvement et en fabrication.
D'habitude, je déteste la vidéo, ainsi que le " placage " d'un art extérieur sur le théâtre, par exemple de la musique ou de la danse barbouillée sur une pièce de théâtre sans défense. Mais ici, tout était logique et justifié. Tout fonctionnait. Tout était beau.
" Le village oublié d'au-delà des montagnes " pose toujours un problème pour les Occidentaux qui (jusqu'ici) l'ont monté : cela parle d'un univers qu'ils ne connaissent pas, dont ils ont une vision clichée et des à priori parfois nourris de racisme ou d'imagerie orientaliste. Les mises en scène, jusqu'ici, se sont débrouillées en assumant plus ou moins bien cette tentation orientaliste. Dans cette mise en lecture polonaise, aucun orientalisme, mais la conscience très claire d'un ailleurs inconnu : les images de l'écran de gauche nous montraient un paysage imaginaire, abstrait, métaphore de l'histoire racontée par les comédiens alignés à la droite du plateau. Cette métaphore n'était jamais simple, jamais directe, impossible à décoder autrement que par le truchement d'un sentiment poétique.
Deux autres éléments très beaux dans cette lecture : quand les comédiens ne jouaient pas une scène, ils regardaient alors l'écran à leur droite et les paysages qui s'y transformaient. Leur fascination reflétait celle du public.
Et aussi : les comédiens étaient tous jeunes, sauf une femme et un homme qui devaient avoir dans la septantaine. Et ces deux-là, justement, jouèrent les deux personnages les plus jeunes de la pièce, Leila-la-blanche et Rostam. Ce qui était extrêmement touchant.
On aurait pu croire que cette mise en scène était due au hasard ou à la chance, comme cela arrive parfois. Mais après la lecture, j'avais pu rencontrer le metteur en scène, Wojciech Ziemilski, un jeune homme fin vingtaine, début trentaine tout au plus, enthousiaste, intelligent, brillant, modeste. En fait, c'est la première fois que je rencontre un metteur en scène qui me nourrisse, m'étonne, me fascine à ce point-là. Retenez ce nom. Les destins des gens, et a fortiori des metteurs en scène, peuvent être semés d'embûches. On a vu de grands espoirs s'écrouler, parfois devant des obstacles extérieurs, parfois dévoré par des démons intérieurs. Néanmoins, retenez ce nom : Wojciech Ziemilski. Il risque de devenir un tout grand metteur en scène.

En Pologne, j'ai eu l'impression que même la pauvreté endémique, même la laideur des grandes chaînes internationales de commerce, même le retour (limité) du racisme politique - l'impression que tout cela ne pouvait me faire regretter la fin du communisme. La droite et les anticommunistes avaient froidement raison.
Par contre, pour moi qui vis à Bruxelles dans un quartier multiculturel, c'est toujours à la fois étrange, fascinant et terrifiant d'assister à une telle homogénéité raciale : ici, à Varsovie, tout le monde est blanc, souvent blond. Je n'ai rencontré que de noirs pendant mon séjour - deux touristes, sans doute.
Ici je sens, ou j'imagine sentir l'absence des juifs. La grande minorité ethnique d'avant-guerre subsiste, en Pologne, sous la forme de fantômes et d'antisémitisme. La Pologne à la fois pleure et insulte ses juifs absents.
En face de l'immense et magnifique et immonde Palais de la Culture de Varsovie, on a dressé une grande ménorah, avec indiquée : " Bonnes fêtes et joyeux h'annukah, Monsieur Leibovicz ". Je n'ai aucune idée qui est ce Monsieur Leibovicz.

J'en arrive au moment, dans " À la recherche du temps perdu ", où tout se lie, où tout se résout, dans l'entonnoir où se déverse tout le livre, ce long passage théorique de " Le temps retrouvé " où tout le projet du roman est expliqué, sans que cette partie semble être un commentaire incongru, mais, au contraire, un aboutissement, car cette réflexion théorique, ce n'est pas l'auteur qui la fait, mais le personnage. Ce passage éclaire chaque événement, chaque phrase, chaque mot du roman, rend chacun d'eux nécessaire ; là, je vois en quoi ce roman est en fait une longue nouvelle ; c'est même en fait une blague, de plusieurs milliers de pages ; j'arrive, émerveillé, petit à petit, à sa chute.
Je sais déjà que je vais sortir changé de ce livre, changé en tant qu'être humain, en tant que lecteur de romans et en tant qu'auteur.

Il fait froid.

*21 décembre 2010*

J'en suis aux dernières pages de " À la recherche du temps perdu ".
Le narrateur y est présenté à une adolescente de 16 ans, la fille de Saint-Loup et de Gilberte, la petite-fille de Swann et d'Odette. Elle est le point où toute une série de fils du livre se rejoignent, se rejoignent biologiquement même : en elle, les ADN de beaucoup de personnages se mélangent. Par elle, tout ce qui avait été posé dans l'ouverture musicale de " Combray " se résout. Le côté des Guermantes et celui de chez Swann se fondent en elle.
C'est vertigineux et émouvant. Je crois que jamais, en lisant un livre, je n'ai senti avec tant d'acuité l'impression du temps qui passe et de la mélancolie de la vieillesse - ou bien, peut-être, suis-je à l'âge où je peux être sensible à cette mélancolie, car elle cesse d'être une pure idée abstraite pour devenir une impression corporelle, un sentiment personnel, avec lequel souvent je me réveille et je m'endors.

En Belgique, toujours pas de gouvernement. Toujours des négociations difficiles. La lassitude de beaucoup de citoyens belges pour la politique commence à m'envahir à mon tour.

*26 décembre 2010*

Je suis dans un snack-bar bobo où j'ai mangé une salade atroce, puis trois très bons sandwiches, et ensuite un plat de pâtes. Je voulais aller au " Tea for two ", mais ils étaient fermés pour Noël.
J'oublie les dates des fêtes de fin d'année. Aylin célèbre tout cela avec les filles et, dans ma famille, personne n'est pas très sensible à ces célébrations. Le soir de Noël, je suis resté chez moi, j'ai mangé une dinde de 3 kg 45, avec salade, pommes-croquettes et chicon braisé, que j'ai sifflés avec quatre bouteilles de crémant. J'ai ensuite grignoté deux bûches et une bombe au chocolat. Mes voyages dans les ex-pays communistes m'ont un peu fait maigrir. Je dois rattraper le retard. Il y a une semaine, j'ai même eu des vertiges, dus à la malnutrition. J'ai vacillé en rue. Heureusement, les gens ont cru que je glissais sur la neige.

Depuis une semaine, trois choses ont changé pour moi.
Tout d'abord, j'ai sans doute eu le plus gros succès de ma carrière de scénariste. " Les émotifs anonymes ", ce n'est pas seulement un très beau film, très bien réalisé, très bien joué, c'est aussi un gros succès, en France. Un succès critique et un succès public. Même ma mère aime beaucoup le film.

Deuxième chose qui a changé dans ma vie : jeudi, j'étais au Tea for two, en train de ranger mes affaires, pour partir à un rendez-vous chez Koen. J'y allais avec des pieds de plomb. De nouveau, je le pressentais, il allait se plaindre de Bart De Wever, de la NVA, de l'idiotie la classe politique flamande, des dérives fascistoïde du patronat du nord du pays… Aylin entra dans l'établissement.
Elle fit un pas l'intérieur de l'établissement, braqua son regard sur moi, et, elle, qui est fluette, blonde, pâle, souvent discrète et effacée, là, brilla, littéralement brilla, et tellement fort que toutes les conversations s'étaient arrêtées et que tout le monde la regardait. Je ne sais pas comment elle parvient à faire cela ; un truc de comédienne, je présume.
Elle se dirigea droit vers ma table. Elle s'assit face à moi. Elle me demanda :
- Comment as-tu pu me faire ça ?
Sa voix tremblait de rage. Je ne parvenais pas à soutenir son regard. J'avais peur d'être brûlé par ses yeux verts.
- Faire quoi ?
- Tu as demandé à Édouard de me dire que je mentais ?
Flûte. Mon plan avait marché, mais trop bien marché. Quand cet idiot d'Édouard Salama l'avait traitée de menteuse, Aylin, comme je le pressentais, avait explosé, mais tellement fort qu'à présent j'étais touché par un des schnarpels de cette explosion.
Rien ne peut plus énerver Aylin que de se faire traiter de menteuse, et cela pour des raisons que j'ignore. J'imagine qu'elle les ignore elle-même. Je voyais bien la scène : cet imbécile d'Édouard Salama, en la voyant si fâchée, avait dû bredouiller :
- C'est Philippe Blasband qui m'a dit de dire ça…
Et maintenant, comme un boomerang, le coup me revenait à la gueule.
- Pourquoi tu as été lui raconté des conneries pareilles ? gronda Aylin.
Je cherchais quoi répondre. Cela me mit assez de temps pour que la colère d'Aylin lui fasse répéter :
- Pourquoi tu as fait ça ?
Je décidai de lâcher la stricte vérité :
- Pour te récupérer.
- Comment ça, me récupérer ?
- Je suis toujours amoureux de toi. Ou de nouveau amoureux de toi. Je voudrais qu'on se remette ensemble.
Ces trois dernières phrases, je les avais murmurées du bout des lèvres, tellement j'étais sûr que j'allais essuyer en retour une des engueulades acérées dont Aylin a le secret. Au contraire, elle resta à me regarder, la bouche légèrement entrouverte, l'air presque rêveur, en tout cas un peu absent. Je ne parvenais pas à décoder précisément son expression. Était-ce de l'étonnement ? De la colère larvée ? Je me rappelai alors où j'avais déjà vu, sur le visage d'Aylin, exactement, la même expression : quand nous rentrions dans un taxi, il y a maintenant 19 ans, la première fois que je lui avais pris la main dans la mienne.
19 ans auparavant, nous avions fini par nous embrasser à l'arrière du taxi. Là, elle resta silencieuse toute une minute. Elle se leva. Elle me dit très sérieusement : " Je dois réfléchir ". Elle sortit du salon de thé. Je sus alors qu'il y avait un espoir. Pas un espoir très solide. Juste une possibilité.
Je téléphonai à Koen, prétextai les routes enneigées et repris un puer noir, trois tranches de cake, deux bols de tiramisu au macha et deux plaques de chocolat.

La troisième chose qui a changé dans ma vie, c'est que, enfin, j'ai terminé " À la recherche de temps perdu ". Cela me coupe un peu le sifflet. Tout comme le narrateur, après ce bal où ses connaissances ont vieilli, j'ai l'impression que tout ce que j'ai fait jusqu'ici, dans ma vie et professionnellement, n'a été qu'un entraînement, une collecte de matériel et de documentation. Je vais d'ailleurs arrêter d'écrire ce journal, car il ne m'est plus d'aucune utilité. Il commence à m'encombrer. Maintenant, je dois me lancer dans ma vraie vie, et mon oeuvre véritable.
Ou au moins essayer de faire ça. Et rater.

*Voici donc la fin de " Le journal de l'alpha mâle ". Je dois, ici, pour finir, rappeler qu'il était en partie fictionnel : je ne suis évidemment pas un super héros, je n'ai pas deux filles, mais deux fils, et je suis toujours marié, et heureux, avec Aylin. Je ne suis ni grand ni roux. J'ai en fait le physique dont j'ai affligé ce malheureux Édouard Salama. Par contre, comme ne le savent que trop bien mes proches, je suis bel et bien handicapé par cette tendance à brûler trop vite ce que je mange. C'est un combat quotidien.
Politiquement, je ne suis pas de droite. En écrivant ce journal, il était intéressant, mais malaisé de prendre ce point de vue qui, souvent repose sur des a priori idéologiques, des croyances, que je ne partage pas. D'éducation et de coeur, je me situe plutôt à gauche. En fait, je suis un épigone de cette gauche molle que l'auteur de ce journal ne cessait de conspuer, c'est-à-dire une gauche pragmatique, débarrassée de toute idéologie. Je suis plus fier encore de cette mollesse que de mon gauchisme.
J'avais cru que j'écrirai ce journal pendant au moins une année, ou même plus. Mais, je m'en rends compte à présent, il était trop lié à ma lecture de " À la recherche du temps perdu ". Il a été achevé par la dernière phrase de " Le temps retrouvé " :*
Si du moins il m'était laissé assez de temps pour accomplir mon œuvre, je ne manquerais pas de la marquer au sceau de ce Temps dont l'idée s'imposait à moi avec tant de force aujourd'hui, et j'y décrirais les hommes, cela dût-il les faire ressembler à des êtres monstrueux, comme occupant dans le Temps une place autrement considérable que celle si restreinte qui leur est réservée dans l'espace, une place, au contraire, prolongée sans mesure, puisqu'ils touchent simultanément, comme des géants, plongés dans les années, à des époques vécues par eux, si distantes, - entre lesquelles tant de jours sont venus se placer - dans le Temps.
 *Philippe Blasband, 27 décembre 2010*